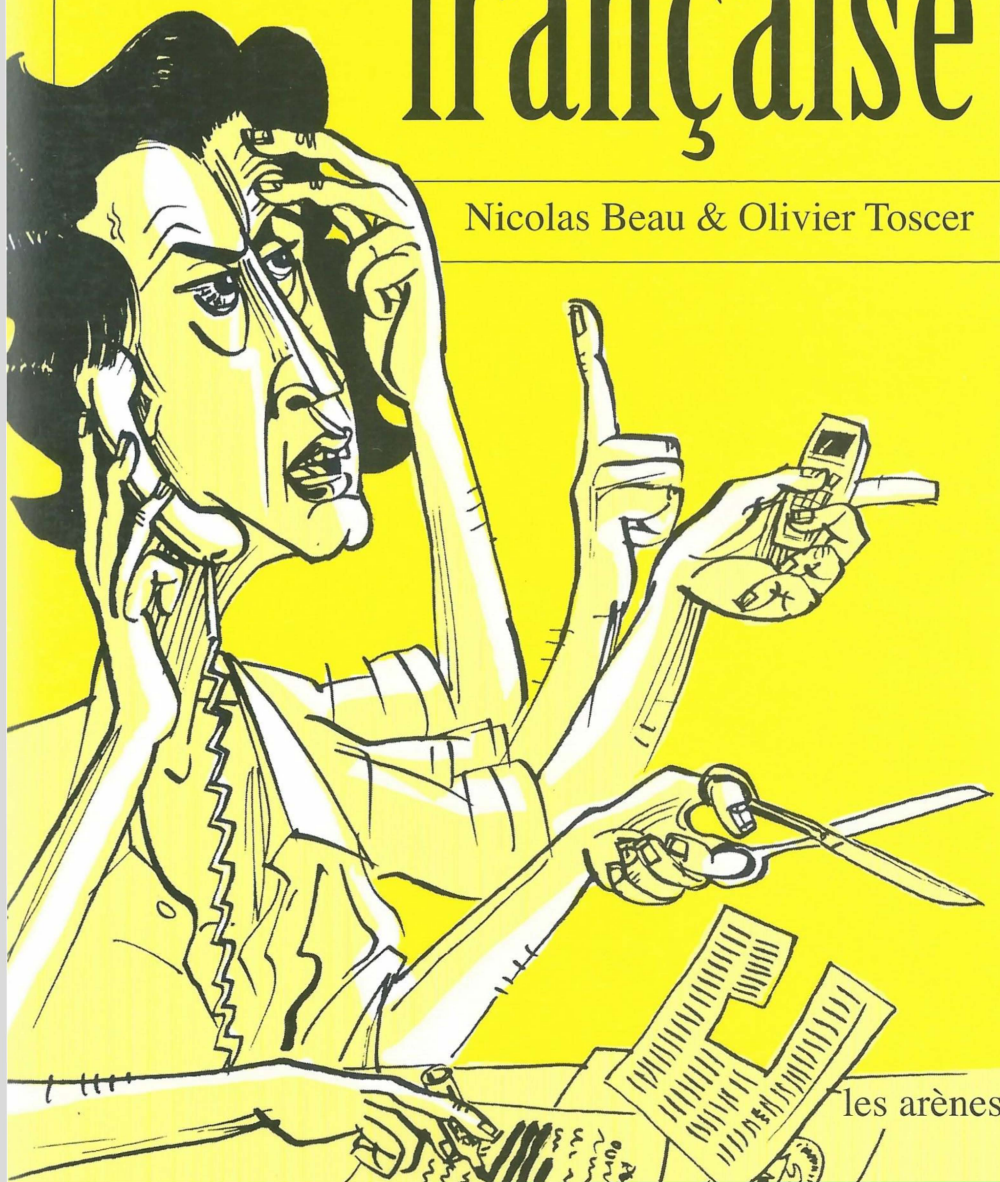


Une imposture française

Nicolas Beau & Olivier Toscer



les arènes

« Essayer d'être plus malin que les malins,
plus voyou que les voyous. Je suis absolument
pour cette façon de pratiquer le métier. »
Bernard-Henri Lévy, *Libération*, 24-25 avril 2004

« Un homme dont l'égo détruit l'intelligence. »
Mariane Pearl, e-mail, 29 juin 2005

Prologue :

« Flatté et inquiet »

Bernard-Henri Lévy a des amis. Beaucoup d'amis. Des fidèles toujours prêts à rendre service, à intercéder en sa faveur.

Durant les dix-huit mois de notre enquête dans les coulisses du théâtre béachélien, nombre d'émissaires de « Bernard », et non des moindres, se sont manifestés spontanément auprès de nous. Certains pour nous dissuader d'entreprendre ce travail, d'autres pour sonder nos intentions. Comme ce jour de février 2005 quand le puissant patron de Publicis, Maurice Lévy, prend contact par téléphone avec l'un des deux auteurs.

À la tête du géant de la publicité et de la communication, Maurice Lévy est le conseiller ès lobbyings de la moitié des grands patrons du CAC 40 et bien introduit dans la plupart

des cercles de pouvoir. « Momo » comme le surnomment ses proches, est un homme de poids sur l'échiquier parisien. Un ami de « Bernard » aussi (à défaut d'avoir le moindre lien de parenté avec lui).

Travailleur acharné, le patron de Publicis sait flatter les industriels, les hommes politiques, les directeurs de rédaction, mais aussi les simples journalistes, du moins ceux qui sont susceptibles de décrire la vie et l'œuvre d'un des grands patrons qu'il protège avec tant de soin, comme un collectionneur cultivant ses orchidées.

« Je suis désolé de cette démarche, explique Maurice Lévy. C'est même un peu délicat. Nous ne nous sommes pas beaucoup vus ces dernières années et c'est bien dommage, je le regrette. En fait, j'ai eu connaissance que vous étiez sur le point d'écrire un livre sur Bernard-Henri Lévy. Or Bernard est un vieil ami.

– C'est exact, le projet existe.

– Et puis-je vous demander où vous en êtes ?

– Là, c'est plus délicat... Nous essayons de rester discrets sur nos intentions, vous savez. Bernard-Henri Lévy aimerait beaucoup savoir sur quelles pistes nous travaillons, où nous en sommes...

– Comprenez bien le sens de ma démarche. Mon amitié avec Bernard date de La Barbarie à visage humain, l'un de ses premiers livres qu'il avait publié dans les années 1970. Nos routes se sont croisées à ce moment-là. J'avais

trouvé le livre absolument formidable. Depuis nos liens ne se sont jamais distendus, d'autant que nous sommes voisins, boulevard Saint-Germain. Nous sommes restés très proches. J'aimerais vraiment en parler avec vous.

– Bien volontiers.

– Parfait. Denise, mon assistante, vous fixera un rendez-vous. Vous me raconterez.

« Des réseaux ? Mais il y en a toujours eu à Paris ! »

Un mois plus tard, nous voici à l'étage de la présidence, le sixième et dernier de l'immeuble Publicis, en haut des Champs-Élysées, avec une vue imprenable sur l'Arc de Triomphe. Toujours un aimable sourire aux lèvres, du haut de son mètre quatre-vingt-neuf, Maurice Lévy met immédiatement son interlocuteur à l'aise. « *Comment allez-vous ?* » L'homme est courtois, disponible. Il parle lentement, posément. L'écoute de l'autre – géant du CAC 40 ou journaliste de passage – est chez lui un sacerdoce.

L'entretien débute par quelques échanges sur la mauvaise santé financière du quotidien *Le Monde*, dont Publicis est chargé de la régie publicitaire : « *Un jour, explique-t-il, mes actionnaires me demanderont pourquoi je n'ai pas plutôt investi en Chine ou en Russie.* » Le patron de Publicis évoque au passage la médiocrité gestionnaire de « *son ami Alain Minc* », le patron du conseil de surveillance du quotidien du soir. Enfin, Maurice Lévy en vient au sujet qui nous occupe.

– Alors ce livre sur Bernard ? Je voulais vous demander : pourquoi ce livre ? En quoi le phénomène BHL vous intéresse-t-il ?

– Ses idées ne nous choquent pas particulièrement, il en a beaucoup sur de nombreux sujets, elles ne sont pas toutes forcément absurdes, loin de là...

– Je suis bien d'accord avec vous !

– Quant à sa vie, elle n'a rien ni de scandaleux, ni de bien extravagant. C'est un fils de famille plutôt doué et séduisant, une sorte de dandy médiatique. Mais là où cela devient plus intéressant, c'est que votre ami est un homme qui incarne formidablement, et mieux que quiconque, le monde de réseaux dans lequel nous vivons, un monde que vous connaissez bien....

– Des réseaux ? proteste Maurice. Mais il y en a toujours eu à Paris !

– Oui, mais autrefois, ils étaient adossés à des cénacles, des traditions de pensée, ou encore des engagements politiques. Ils avaient une dimension maçonnique, religieuse ou historique. Or maintenant, ils s'agrègent autour d'intérêts purement personnels. Celui de Bernard-Henri Lévy a pour seule cohérence l'édification de sa propre gloire. Sur le seul terrain politique, cela l'amène à frayer aussi bien avec Dominique Strauss-Kahn, Laurent Fabius, Jack Lang qu'avec Nicolas Sarkozy ou Dominique de Villepin.

– Je n'avais pas pensé en ces termes, mais c'est intéressant.

En fait, Bernard, je le vois d'abord parce qu'il se trouve que j'habite l'immeuble à côté du sien. Je l'ai vu surtout lorsque Jean-Luc Lagardère était encore vivant. Il nous réunissait souvent avec quelques amis ou proches, c'est ce que vous appelleriez sans doute un réseau¹.

– Très certainement. Mais comment votre ami prend-il le fait d'être l'objet d'une enquête journalistique ?

– Je l'ai croisé récemment dans un avion qui nous ramenait l'un et l'autre des États-Unis. On en a parlé, il avait l'air à la fois inquiet et flatté que l'on s'intéresse d'aussi près à lui.

Et Maurice Lévy, le roi de la pub, d'ajouter, pensif, comme pénétré, une posture qu'il adore : « *C'est tout à fait cela, inquiet et flatté².* »

Flatté qu'on lui accorde suffisamment d'épaisseur pour lui consacrer deux ans de travail, sans doute.

Inquiet que l'on tente de percer à jour une partie de son imposture, sûrement aussi. Surtout au moment où après avoir éclipsé tous ses rivaux sur la scène médiatique en France, le philosophe cherche maintenant la consécration internationale afin de devenir, aux yeux d'une opinion

1. Jean-Luc Lagardère, le patron du groupe éponyme et propriétaire de la maison d'édition Grasset, est un des soutiens les plus fidèles des entreprises de Bernard-Henri Lévy. Lequel s'est toujours porté au secours de son ami industriel lorsqu'il se trouvait en difficulté.

2. Entretien avec l'un des auteurs.

française crédule, l'intellectuel français qui a réussi aux États-Unis. Un grand dessein auquel il se prépare – et avec quelle minutie ! – depuis près de deux ans.

Le royaume dont Bernard était le prince charmant

L'inquiétude de Bernard-Henri Lévy l'a amené à tout imaginer pour disqualifier les livres qui se préparaient sur lui. Il y est largement parvenu, grâce aux indiscretions calculées et aux marchandages médiatiques dont il est friand. Aussi, les trois livres qui viennent de lui être consacrés depuis quinze mois ont-ils eu peu d'écho.

Ces échecs montrent à quel point il est délicat d'aller au-delà de l'image que « l'ami Bernard » projette en permanence de lui-même, tour à tour écrivain, éditeur, cinéaste, militant humanitaire ou conseiller des grands de ce monde. L'omerta est forte dans le royaume médiatique dont Bernard-Henri Lévy est le prince. Et qui plus est, un prince tout à fait charmant qui sait recevoir l'hôte de passage, dans son grand appartement du boulevard Saint-Germain, avec beaucoup de disponibilité et de séduction, partageant un thé vert, voire un café, et évoquant avec talent deux ou trois anecdotes sur les puissants qui nous gouvernent. Quelle perversion pousse-t-elle alors deux journalistes de terrain à enquêter sur un être aussi aimable ?

Il le fallait pourtant, tant les zones d'ombre de Bernard-Henri Lévy nous paraissaient nombreuses. Ses exploits de

baroudeur sur les pistes du Mal, décidément, ne semblaient pas crédibles. Sa fortune hors normes pour un intellectuel et le temps qu'il passe à en gérer les arcanes méritaient qu'on s'y attarde. Quant à la médiatisation uniformément élogieuse qui accompagne la plupart de ses faits et gestes dans la presse, il fallait en démonter les mécanismes.

Mais surtout il est difficilement supportable pour les journalistes que nous sommes, de vivre sous sa férule. Ses innombrables relations dans le monde des médias, de l'édition ou des affaires ont fait de lui un intouchable. Plus grave, l'écrivain est devenu l'arbitre des élégances de la presse et des médias en France, distribuant les bons points et écartant les mal-pensants. Face à lui, des patrons de rédaction parfois complaisants ou simplement conformistes acceptent ses diktats. À quel titre, avons-nous eu envie de demander ? Par quels tours de passe-passe ?

Notre intention n'a pas été pour autant de critiquer le personnage en bloc. Certains de ses livres ou de ses chroniques méritent le détour. Il ne s'agit pas non plus de s'indigner de l'omniprésence sur les plateaux de télévision de ce beau gosse plutôt doué, même s'il en rajoute parfois dans l'emphase. Après tout, Bernard-Henri Lévy n'est pas le seul intellectuel médiatique du paysage parisien. Il en est seulement le plus doué devant les caméras, depuis son apparition éblouissante sur le plateau d'*Apostrophes* voici presque trente ans, « nouveau philosophe » à la belle

chemise blanche. Une tache de couleur dans un monde trop gris¹.

Fort délicat aura été le travail ingrat, prosaïque, fouineur, méthodique aussi, qu'il a fallu entreprendre durant ces deux années pour tenter de démêler le vrai du faux. Distinguer les postures, parfois cocasses ou réjouissantes, des impostures. Chercher, vérifier, interroger, déchirer le rideau des apparences. Atteindre enfin la réalité un peu râpeuse qui mord et qui résiste. Présenter des faits bruts, rien que des faits.

Avec « BHL », la marque la plus achevée du système médiatique français, nous voilà plongés au cœur du monde des réseaux qui gouvernent aujourd'hui la production de l'information, avec ses compromissions, ses arrangements et ses lâchetés.

En cela, se lancer sur les traces de Bernard-Henri Lévy est passionnant.

1. Faites l'essai : déboutonnez votre chemise aussi bas que celle de Bernard-Henri Lévy, juste au-dessus du nombril. Immanquablement, le col s'affaisse. Or le col des chemises du grand homme, lui, reste bien droit et ne disparaît pas sous la veste. Charvet, le fournisseur de Jack Lang, Charles Pasqua, Yves Saint Laurent et bien d'autres célébrités a conçu une chemise spéciale pour l'ami Bernard, au col suffisamment structuré pour tolérer le déboutonnage en profondeur. Une liquette modèle BHL à plus de 350 euros l'unité.

Première partie :

Les réseaux

1. L'homme qui censurait... même Jean-François Kahn !

En cette fin octobre 2001, Bernard-Henri Lévy ouvre les portes de son luxueux appartement, dans le VII^e arrondissement de Paris, à deux journalistes du magazine féminin *Elle*. Olivia de Lamberterie et Marion Ruggieri sont accueillies en amies. Comment pourrait-il en être autrement pour deux émissaires d'un magazine, propriété du milliardaire Jean-Luc Lagardère, bienfaiteur de l'écrivain ? D'autant que l'entretien est censé s'inscrire dans la promotion de *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire*¹, le dernier ouvrage de l'écrivain. Du velours, pense Bernard-Henri Lévy.

Seulement voilà, les deux journalistes ont beau appartenir

1. Grasset, 2001

Une imposture française

à une rédaction amie, elles n'ont pas pour habitude de jouer les simples faire-valoir. Elles posent même de vraies questions.

Nous avons retrouvé le texte original de l'entretien, tel qu'il s'est réellement déroulé. Voici l'échange que les lectrices de *Elle* auraient donc dû lire :

ELLE : *Beaucoup de gens n'ont pas lu vos livres et vous connaissent à travers votre image, votre épouse, voire les tartes à la crème que vous dégustez à intervalles réguliers et qui n'ont pas l'air de vous faire rire¹. D'ailleurs est-ce que vous aimez rire ?*

BHL : *Oui.*

ELLE : *Y compris de vous-même ?*

BHL : *C'est ce que je faisais dans Comédie² (un de ses livres un peu plus introspectif que les autres, nda). Mais les Guignols, je faisais semblant de rire parce qu'il fallait*

1. Depuis 1985, Noël Godin dit Le Gloupier, une figure anarcho-rabelaisienne belge, autoproclamé « terroriste pâtissier », n'en finit pas de ridiculiser le nouveau philosophe en multipliant les « attentats pâtissiers » contre sa personne. « On m'a souvent demandé pourquoi faire de BHL un martyr de l'entartage, raconte Godin avec la verve qui le caractérise. Mais tout simplement parce qu'il le mérite un peu plus chaque jour ! D'ailleurs, je lui ai proposé un jour, via une chaîne de télévision, une cessation définitive des hostilités à la seule condition qu'il chante, en direct et en duo avec sa femme Arielle Dombasle, le fameux air de Maurice Chevalier "Avez-vous vu le nouveau chapeau de Zozo ?" Mais à ce jour, il ne s'est toujours pas exécuté. » Entretien avec les auteurs.

2. Grasset, 1993.

surtout pas avoir l'air de mal le prendre, sous peine d'être antipathique. Mais je ne les trouvais pas marrants.

Ce passage ne sera jamais publié tel quel. Il sera imprimé, mais tronqué. Voici l'extrait figurant finalement dans le magazine :

ELLE : *On ne vous voit jamais sourire...*

BHL : *Si vous saviez... J'ai même écrit un livre là-dessus. Ça s'appelle Comédie. Et il y a encore des pages dans ce livre sur la guerre, où l'autodérision ne me semble pas tout à fait absente.*

Censurées, les allusions aux entartages à répétition dont a été victime le maître ; disparu, son aveu sur son peu de goût pour les sketches des Guignols.

Par quelle magie ?

La lecture du texte de l'entretien, avant la publication dans l'hebdomadaire, avait déclenché chez Bernard-Henri Lévy une véritable crise d'urticaire, comme chez lui à chaque grand moment de stress¹. Il s'était emporté aussi. Olivier Péretié, alors rédacteur en chef du magazine

1. Son ami, Dominique de Villepin, alors secrétaire général de l'Élysée, a par exemple été témoin des stigmates sur le corps de l'écrivain en 1997 après l'échec cuisant de son premier film *Le Jour et la Nuit*. Flagorneur, il le comparait au Christ. Voir à ce propos « Villepin, le joker de Chirac » in *Le Nouvel Observateur* du 5 août 2004.

féminin, se souvient encore du coup de fil furibond de l'écrivain à la chemise blanche. « *Il était blanc de rage et carrément menaçant¹* », témoigne-t-il. « *Comment osez-vous me faire ça à moi ? Un ami de Jean-Luc Lagardère, votre patron ! Il est hors de question que ce torchon passe dans le journal.* » De guerre lasse, le journal accepte alors de lui laisser modifier le texte de l'entretien à sa guise. Les questions, comme les réponses, sont réécrites par l'écrivain lui-même.

Piqué au vif pour avoir été pris en flagrant délit d'absence totale d'humour sur lui-même, Bernard-Henri Lévy va insister pour émailler le texte de l'entretien d'allusions à des rires totalement imaginaires.

Ainsi cet autre passage dans lequel les journalistes du magazine féminin ironisaient sur sa manie de se mettre en scène. En voici l'extrait original :

ELLE : *Vous parlez de vous dans ce livre !*

BHL : *Pour la première fois, et si peu.*

ELLE : *Enfin vous parlez même de la chevelure blonde de « A » !*

BHL : *Vous ne pouvez pas savoir combien ça m'a coûté !*

ELLE : *Pourquoi ne pas dire « Arielle » ? Tout le monde se souvient de votre mariage à La Colombe d'Or (on*

1. Entretien avec l'un des auteurs.

entr'aperçoit d'ailleurs Arielle Dombasle, butinant des fleurs en buisson sur une terrasse de l'autre côté de la fenêtre du bureau de Bernard).

BHL : Je ne cite jamais les prénoms de mes proches, sauf ceux de mes enfants, Justine-Juliette et Antonin.

Un passage entièrement censuré par l'écrivain, gommant les incohérences du propos, réécrivant l'entretien, les questions comme les réponses, et comble de la dérision, s'attribuant un éclat de rire qui n'a jamais eu lieu.

ELLE : Vous parlez même de la chevelure de « A » (dans ce livre, nda).

BHL : Vous voyez bien : comme indiscretion, on fait mieux.

ELLE : Pourquoi ne pas dire « Arielle » ? Tout le monde se souvient de votre mariage à La Colombe d'Or.

BHL : Eh bien, voilà (Rires). On n'est plus à La Colombe d'Or, mais dans le Panshir, avec les combattants de Massoud. Ou chez les kamikazes du Sri Lanka.

L'important, c'est ce « Rires » rajouté de sa main. Qu'on se le dise : Bernard-Henri Lévy sait rire de lui. De bon cœur même. Mais à une seule condition : qu'on lui laisse ciseler lui-même les traits d'esprit dans cette interview imaginaire de Bernard-Henri Lévy par lui-même.

Allô ! Betty ?

Au-delà du trucage, ce qui frappe c'est la manière dont il se comporte en terrain conquis dans les rédactions amies, comme après la sortie de *Comédie*. Pour tenter de faire oublier l'échec cuisant de son premier long métrage, il avait écrit ce petit essai où il se moquait du personnage de BHL en le dissociant du vrai Bernard-Henri Lévy.

Céline Buanic, pigiste aux pages littéraires de *Elle* (encore !), n'avait pas trouvé cela très drôle. Mais plutôt pitoyable. Elle l'avait même écrit dans un court article. Sur le ton de la dérision.

« BHL a osé ! Un livre ubuesque pour pleurer l'échec de son film Le Jour et la Nuit. Et bla-bla-bla et patati et patata, et c'est la faute aux critiques, tous des chiens (il n'est pas allé la chercher bien loin, celle-là...), une secte, une "maçonnerie innommée", "la troupe des ennemis" qui a fomenté une "cabale" ; bref, les critiques ont critiqué. Et ça, c'est un crime de lèse-BHL. Un sacrilège ! (...) Et il persiste, il se fend d'un galimatias censé expliquer sa théorie de l'image. Puis, une fois distillé son autoplaidoyer indécent, il joue les martyrs, il geint, il justifie sa vie, son non-engagement en Mai 68 (Bernard, on s'en fout), son sur-engagement en Bosnie (Bernard, on s'en fout), son omniprésence dans les magazines (Bernard, on s'en contrefout). »

« Bernard », lui, ne s'en foutait pas. Qu'on en juge.

Le jour même de la publication, le responsable des pages « Livres » du magazine féminin entre dans le bureau de Serge Raffy, alors directeur de la rédaction de l'hebdomadaire. Il est embêté. « *On me demande de virer Céline.* »

« *On ?* » C'est Anne-Marie Perier, la directrice de *Elle*, future épouse de Michel Sardou. Anne-Marie Perier vient d'être sévèrement tancée par Betty Lagardère, l'épouse de Jean-Luc, auquel appartient le magazine. Betty, l'amie très proche d'un Bernard-Henri Lévy ulcéré que l'on ait osé pareille insolence sur ses propres écrits.

Tous les cadres du groupe Hachette sont en émoi. Même Roger Thérond, qui chapeaute alors toutes les rédactions du groupe de presse, passe son coup de fil. Pour se renseigner. « *Mais il n'a jamais osé me demander formellement de virer la signataire de ce papier,* précise aujourd'hui Serge Raffy. *Je me souviens d'ailleurs lui avoir rappelé que Elle avait consacré, quelques mois plus tôt, huit pages dithyrambiques au film totalement nul de BHL. Et que celui-ci serait mal-venu de se plaindre pour quelques lignes caustiques certes, mais sans plus, sur son dernier livre¹.* »

La collaboratrice de *Elle* est sauvée in extremis. Mais elle n'écrira jamais plus de critiques de livres dans le magazine féminin. Elle continuera toutefois un temps à

1. Entretien avec l'un des auteurs.

travailler à *Paris-Match*, la publication-sœur du groupe Hachette. « Bernard » n'a pas réussi à avoir sa peau.

Mais l'écrivain a la rancune tenace. Serge Raffy, le directeur de la rédaction du magazine féminin, tenu pour responsable du corps du délit, doit payer.

Il va vite s'en rendre compte. Quatre ans après, Serge Raffy rencontre Yves Berger, l'un des pontes des éditions Grasset, la maison d'édition du maître, au festival du livre de Nancy. Le journaliste vient de publier une biographie de Lionel Jospin¹.

Berger le prévient : « *Visiblement, BHL vous en veut. Il descend votre livre partout avec une violence rare. Vous savez pourquoi ?* »

Raffy réfléchit. C'est peut-être un problème de concurrence. La maison Grasset vient également de sortir une biographie de Jospin². Bernard-Henri Lévy a beaucoup œuvré pour que l'ouvrage qu'il parraine ait l'honneur de l'émission de télé la plus efficace pour vendre des livres³.

« *Vous vous trompez*, lui explique alors Yves Berger. *Cette affaire de bio de Jospin n'a rien à voir. Simplement il*

1. *Jospin, secrets de famille*, Fayard, 2001.

2. *Lionel*, Claude Askolovitch, Grasset, 2001.

3. Il s'agit de *Tout le monde en parle* présentée par Thierry Ardisson sur France 2, le samedi soir, citée par 26 % des libraires comme l'émission ayant le plus fort impact sur les ventes de livres, selon une enquête publiée par *Livres-Hebdo*, le 18 mars 2005.

n'a pas oublié l'article de Elle, il y a quatre ans. Il me l'a encore confirmé récemment. »

Dits et dédits de Jean-François Kahn

Fondateur, coup sur coup, de deux hebdomadaires indépendants, *L'Événement du Jeudi* puis *Marianne*, Jean-François Kahn passe pour l'archétype du patron de presse qui ne s'en laisse pas conter. Kahn a des idées – en général iconoclastes – sur tout, qu'il ne se prive pas normalement d'exprimer. Auteur notamment du *Dictionnaire politique-ment incorrect*¹, Kahn n'aime rien tant que de prendre les idées reçues à contre-pied. Y compris celles ayant trait à Bernard-Henri Lévy.

L'écrivain est communément critiqué par ses détracteurs pour la puissance de son réseau politico-médiatique auquel il doit l'essentiel de son rayonnement. Aussi Kahn est-il dans son rôle quand, début 2005, il prend la plume pour tailler en pièces le reproche le plus communément adressé à l'écrivain... quelques jours seulement après avoir passé une partie de la soirée du réveillon chez Bernard-Henri Lévy, dans sa luxueuse résidence de Marrakech, en compagnie notamment de Dominique Strauss-Kahn et d'Anne Sinclair².

D'une plume enjouée, Jean-François Kahn commence donc par décrire comme une chimère « *cet enchevêtrement*

1. Fayard, 2005.

2. Comme le confirme Jean-François Kahn lui-même.

d'amitiés, de connivences, de complicités médiatiques qui mettrait à l'abri (Bernard-Henri Lévy, nda) *des investigations dérangeantes et lui assurerait (...) une critique d'un enthousiasme unanimiste tel qu'on ne pouvait jusqu'ici en recenser qu'en Union soviétique* ». Pour le directeur de *Marianne*, « *c'est plus compliqué que ça* ». « *Le véritable pouvoir médiatique n'est pas ou n'est plus tout à fait là* », assure-t-il. Et Kahn de s'appuyer sur deux exemples d'échecs médiatiques de son grand homme... vieux de plus de dix ans, une période où le « réseau BHL » n'avait pas encore atteint sa maturité actuelle : la pièce de théâtre qu'il a commise en 1992 (*Le Jugement dernier*) et le film qu'il a réalisé en 1997 (*Le Jour et la Nuit*). Lors de ces deux événements, Bernard-Henri Lévy sera « *presque unanimement éreinté par la critique* », souligne Kahn.

Le raisonnement du directeur de *Marianne* est clair : si l'écrivain peut parfaitement être critiqué, les louanges, quand il en reçoit, sont donc forcément sincères. Ainsi, poursuit le journaliste, « *Marianne a dit beaucoup de bien de son dernier livre* (Qui a tué Daniel Pearl ?¹, nda), *parce qu'il le méritait, et non pour sacrifier à une exigence médiatique*² ».

1. Grasset, 2003.

2. *Marianne*, 15-21 janvier 2005.

Pour Kahn donc, les journalistes sont toujours libres de dire ce qu'ils pensent du grand homme, de son œuvre et de ses méthodes d'influence. Tous peut-être. Mais pas lui !

Deux ans plus tôt, lors de la sortie de *Qui a tué Daniel Pearl* ? justement, le patron de *Marianne* avait pris sa plus belle plume pour écrire un petit billet sur cet opus béachélien. Or, le texte composé, mis en page et affiché comme il est d'usage dans les bureaux de la rédaction de son journal n'est jamais paru.

Voici, reproduit in extenso et pour la première fois, l'article du directeur que les lecteurs de l'hebdomadaire n'ont jamais lu.

« Critique de copinage pour BHL ?

BHL a écrit un livre intitulé Qui a tué Daniel Pearl ? Remarquable ouvrage dont Marianne a excellemment dit le plus grand bien. Or certains lecteurs s'énervent ! Pourquoi faut-il que BHL, à l'instant même où il publie, soit absolument sur tous les médias et fasse la une de tous les journaux ? Mauvaise réaction...

Ce qui est scandaleux, ce n'est pas que l'on mette en vedette un très bon livre de BHL, mais que tant d'ouvrages remarquables ne bénéficient pas d'une telle promotion ou soient même (par Le Monde des Livres par exemple) ostracisés parce qu'ils sont "mal-pensants". En gros, 60 % de la production philosophique au sens large est

aujourd'hui purement et simplement jetée aux orties. En fait, l'importance donnée au "reportage intellectuel" de BHL est plutôt bon signe... (il faut en effet le dire parce que le sujet qu'il traite est grave et essentiel).

À un détail près, cependant : ce ne sont généralement pas les critiques habituels qui en ont fait la recension et l'analyse, mais les amis de BHL, choisis comme tels, et parfois par lui, y compris à Marianne. Or, c'est ce système qui provoque les réactions injustes évoquées plus haut. Pourquoi donner l'impression fausse d'une critique de copinage quand une œuvre a toutes les qualités qui lui permettent d'affronter une critique indépendante ? Il faut rompre avec cette pratique de plus en plus répandue : c'est dans l'intérêt de tout le monde, y compris – et surtout – dans l'intérêt des écrivains de talent. »

Ce texte, donc, n'a jamais été publié, retiré du sommaire quelques heures avant l'envoi à l'imprimerie. Le directeur censuré dans son propre journal ! « L'ami Bernard » est décidément influent. Et Kahn dans l'incapacité de se plaindre. Il admet aujourd'hui que ce papier, composé et prêt à être publié, a effectivement été bloqué au dernier moment. Mais il donne de cet incident une explication toute personnelle. « *L'article mettait en cause l'un de mes journalistes qui écrit toujours du bien de BHL dans le journal. Il a mal vécu ce papier et bien que j'aie essayé*

*d'adoucir un peu mon texte, il aurait très mal pris que ce dernier paraisse.*¹ »

L'explication est sans doute un peu différente. Kahn a suffisamment d'autorité dans son journal pour se moquer gentiment d'un de ses journalistes. En réalité, le fondateur de *Marianne* n'est tout simplement plus tout à fait maître chez lui, même s'il reste l'inspirateur de la ligne politique du journal. Il a perdu une partie de la main à la fin de l'année 1999, lors de la première crise financière qu'a connue son hebdomadaire. À l'époque, très discrètement et sous forme de prêt non-remboursable accordé aux dirigeants de l'hebdomadaire et transitant par une petite banque suisse, la Discount Bank de Genève, un homme d'affaires, et non des moindres – François Pinault –, aurait, selon plusieurs sources, injecté quelques millions d'euros dans le journal pour sauver *Marianne*. Et qui avait intercédé auprès de ces milliardaires pour sauver le journal de Jean-François Kahn ? « L'ami Bernard », bien sûr² ! C'est même au domicile de l'écrivain, boulevard Saint-Germain, que lors d'un dîner Jean-François Kahn et François Pinault ont fait connaissance³.

1. Entretien avec l'un des auteurs.

2. Interrogé le 25 novembre 2005, l'écrivain n'a pas souhaité faire de commentaire sur ce point.

3. Jean-François Kahn confirme les circonstances de cette rencontre. Mais tout en avouant ne plus se souvenir des dates, il croit se rappeler que les débats avaient porté sur l'aide que le milliardaire François Pinault pouvait apporter à *L'Événement du Jeudi*, l'ancêtre de *Marianne*.

Depuis Bernard-Henri Lévy a droit à un traitement de faveur à *Marianne*, selon le vieux principe de « celui qui paye l'orchestre choisit la musique ». Le fondateur de *Marianne* l'a même honnêtement reconnu un jour dans les colonnes de son propre journal : « *Pratiquons-nous le copinage ? Le renvoi d'ascenseur ? L'échange de services ? Moins que d'autres, beaucoup moins que certains. Mais nous n'y échappons pas (...) À BHL, qui a ses contacts, au-delà de critiques bien senties ou d'éloges mérités, nous avons fait des fleurs et même des bouquets qui frôlaient l'échange de bons procédés*¹. »

Kahn parlait en connaissance de cause...

Patrick Besson aux oubliettes

La censure béachélienne dans la presse française ne passe pas toujours par les liens d'argent. Dans les médias, Bernard-Henri Lévy passe – à tort ou à raison – pour une vache sacrée que peu de patrons de rédaction, de gauche comme de droite, osent défier.

Ceux du *Figaro Magazine*, par exemple, devanceront ses pressions début 2005, lorsqu'il s'agira de rendre compte d'une biographie de l'écrivain écrite par le journaliste Philippe Cohen². Au départ, la tâche est confiée à l'écrivain Patrick Besson, une plume réputée sûre puisqu'il écrit

1. *Marianne*, 3 septembre 2005.

2. *BHL, une biographie*, Fayard, 2005.

dans *Le Point*, l'hebdomadaire du milliardaire préféré de l'écrivain, François Pinault, et dans lequel « l'ami Bernard » écrit lui-même chaque semaine une chronique.

Sous le titre « La Colombe dort », Patrick Besson rédige donc pour *Le Figaro Magazine* une excellente critique du livre de Cohen. Un texte brillant... que les lecteurs de ce journal n'ont pas eu, eux non plus, la chance de lire.

Le voici, publié pour la première fois :

« Aude Lancelin du Nouvel Observateur rendant compte de BHL, le livre de Philippe Cohen (Fayard), dans l'émission de Laurent Seksik sur I-Télé, Postface. Mélange à peine audible d'embarras, d'angoisse, d'ennui, d'agacement, d'hésitation, de douleur, de stupéfaction, de regret, de crainte, de trouble, de mélancolie. Qu'y a-t-il dans ce livre, pour que tout le monde, y compris une jeune femme connue pour son audace intellectuelle et sa férocité stylistique, ait tant de mal à en parler publiquement ¹? Louis Monnier a fait une bonne photo de sa vie, c'est celle qu'il y a sur la couverture de l'ouvrage de Cohen. Lévy beau comme une fille : la sienne aujourd'hui. On est à la fin des années 90. La preuve : Bernard fume devant la caméra.

Cette violence qu'il y a autour de BHL : Est-ce la même

1. En l'occurrence, Aude Lancelin, l'une des rares journalistes littéraires à avoir gardé une totale indépendance d'esprit vis-à-vis du cas BHL, avait dû insister longuement auprès des responsables de l'émission, pour obtenir le droit d'évoquer le livre de Cohen à l'antenne.

que celle qu'il y a en lui ? Depuis trente ans, pas une minute de paix dans cette œuvre et dans cette vie. Nul accomplissement, aucune extase. Le soleil de Saint-Paul-de-Vence reste à la porte blindée de cette âme sombre ? La colombe dort. Pour BHL, rien que de la bagarre idéologique, de la castagne intellectuelle, du cassage de gueule médiatique. Pourtant, à chaque fois que je le rencontre sur le boulevard Saint-Germain, toujours sur le point de monter dans sa voiture de maître, BHL me semble apaisé, voluptueux, tranquille. Peut-être que c'est moi, et rien que moi, qui lui fais cet effet. Lévy, souligne Cohen, est l'homme sans souvenirs d'enfance et d'adolescence. L'anti-Marcel Pagnol, bien qu'il soit du Sud, comme l'auteur de Marius. J'aurais tellement aimé son père, André Lévy (décédé en 1995), qui mangeait de l'ail et de l'oignon cru. Mes plats préférés.

L'important n'est pas, bien sûr, d'être célèbre. Sinon, il faudrait considérer les vies d'Adolf Hitler et de Joseph Staline comme de grandes réussites du XX^e siècle. Ce qui compte, c'est le souvenir et l'œuvre qu'on laisse. Évidemment, il vaut mieux rester dans l'histoire de l'art comme persécuté que persécuteur. Un excellent prosateur du KGB aura une postérité plus mauvaise qu'un exécrationnel dissident russe. Hugo eut son exil, Zola aussi. Il y a, en outre, la catégorie martyrs dans laquelle s'illustrèrent Nerval, Rimbaud, Verlaine, Nietzsche. Ainsi que Marx

avant qu'il ne touche l'héritage de son beau-père. BHL, à force de tout organiser, a oublié un détail : sa crucifixion. Il est temps qu'il y songe car je ne vois qu'elle pour le sauver. De quoi ? De l'anonymat éternel.

Le livre de Cohen a de grandes qualités : rapidité, précision, sérieux. Il se lit comme un romanquête. »

Rien de bien féroce dans cette prose aiguisée. Pourtant, c'est déjà trop, apparemment, pour la susceptibilité de « l'ami Bernard ». D'ailleurs, *Le Figaro Magazine* n'a pas très envie de lui faire de la peine. Quelques semaines auparavant, le rédacteur en chef du journal avait en effet publié un essai sur Montaigne. Et son ouvrage avait été publiquement salué par Bernard-Henri Lévy. On comprend dès lors que *Le Figaro Magazine* ait, en retour, quelques prévenances pour le grand homme.

2. L'homme qui surveillait les médias, vissé à son portable.

Bernard-Henri Lévy passe une bonne partie de son temps à se protéger de la critique libre. Comme l'a écrit joliment Philippe Lançon dans *Libération*, l'écrivain « *borde son personnage comme un lit d'appelé*¹ ».

L'énergie qu'il a mise à torpiller la première biographie non-autorisée le concernant, écrite par Philippe Cohen, fait figure d'exemple à montrer dans les écoles de communication à fins d'édification. Ou dans les écoles de journalisme indépendant, à fins d'avertissement.

Dès le départ, Bernard-Henri Lévy, averti par ses réseaux, craint que le lancement de ce livre soit assuré en exclusivité par un grand hebdomadaire, en l'occurrence *L'Express*.

1. 16 février 2000.

L'écrivain va donc commencer par concentrer ses efforts pour approcher le patron de l'hebdomadaire, Denis Jeambar. En le séduisant ou en l'intimidant, c'est selon.

Quelques semaines avant la sortie de la biographie de Cohen, notre stratège appelle Jeambar : « *Venez donc dîner vendredi à la maison, il y aura Graydon Carter (le patron du magazine new-yorkais branché *Vanity Fair*¹, nda), et quelques amis.* » Refus poli. Du coup, l'écrivain, inquiet, va se replier sur son plan B : jouer sur les faiblesses supposées du directeur de *L'Express*. À cette époque, le Tout-Paris donne Denis Jeambar menacé. Sa mésentente supposée avec le puissant actionnaire du journal Serge Dassault pourrait lui coûter son poste, spéculé-t-on dans les salons. Bernard-Henri Lévy s'engouffre dans la brèche... et fait passer le message via le chroniqueur médias du journal, Renaud Revel.

« *On me dit que Luc Ferry, l'ancien ministre de l'Éducation, aurait la préférence de Dassault pour remplacer Jeambar à la tête de L'Express... Je connais bien Dassault, je peux intercéder en la faveur de Jeambar, s'il le souhaite.* » Quelques jours plus tard, nouveau coup de fil à Renaud Revel : « *La nouvelle rumeur, c'est que mon ami François Pinault et Serge Dassault ont pris langue, ils pourraient*

1. Un récent mais précieux ami de l'écrivain qui permet à Bernard-Henri Lévy d'apparaître en 2004 et 2005 dans la liste *Vanity Fair* des « hommes les plus élégants du monde » aux côtés notamment de l'acteur George Clooney et de Charlie Watts, le batteur des Rolling Stones !

regrouper Le Point et L'Express dans une même structure. Jeambar veut-il que je lui sécurise son poste ? » Pas de réponse. Le patron de *L'Express* refuse tout net de solliciter la haute protection du parrain Bernard.

Ardisson, Pivot : même combat...

Troisième tentative, donc, plus directe celle-là. « *BHL a pris directement langue avec Jeambar à propos de la publication éventuelle d'extraits de la biographie dans L'Express. Lequel lui a fait savoir en retour qu'il était d'accord pour lui accorder une certaine place dans le journal pour répondre aux éventuelles accusations que contiendrait le livre* », révèle un journaliste proche du patron de la rédaction de *L'Express*¹.

Ça y est ! À force de harcèlement, l'écrivain a obtenu la garantie de pouvoir répondre dans le numéro du journal qui contiendra des extraits de la biographie honnie. Deux ans plus tôt, pourtant, *L'Express* avait publié en exclusivité les extraits les plus saignants d'une autre enquête choc en forme de réquisitoire sur le journal *Le Monde*²... sans estimer devoir donner à ses dirigeants la même faculté de faire entendre leur défense.

Bernard-Henri Lévy apprécie la faveur dont il bénéficie. Et le fait savoir par e-mail au directeur de *L'Express* dont

1. Entretien avec l'un des auteurs.

2. *La Face cachée du Monde*, Pierre Péan et Philippe Cohen, Mille et Une Nuits, 2003.

il salue le fair-play et l'élégance. « *BHL lui a alors assuré qu'il serait à ses côtés si les dissensions avec l'actionnaire Dassault s'envenimaient* », explique-t-on au sein de la rédaction de l'hebdomadaire.

La menace *Express* vient d'être circonscrite. Dans son numéro du 10 janvier 2005 – qui affiche en une un portrait ténébreux de Bernard-Henri Lévy – les extraits de la biographie non-autorisée sont suivis en contrepoint de pas moins de quatre pages d'entretiens avec le maître, au lieu des deux prévues initialement. Lors de sa rencontre avec les journalistes du magazine, l'écrivain avait, en effet, réalisé un véritable numéro de charme et introduit, dans ses réponses, quelques éléments d'autocritique inédits. Une première. Le journal avait donc légitimement décidé de lui accorder plus de place que prévu... sauf qu'à la relecture, Bernard-Henri Lévy, en maître censeur, avait ensuite supprimé tous les passages un tantinet iconoclastes qui ne seront donc jamais portés à l'attention des lecteurs¹. Dommage car la pensée brute de l'écrivain n'était pas dénuée d'intérêt, comme on peut le voir avec cet extrait original relatif à ses propres petites recettes marketing pour « vendre » ses livres dans les émissions de variétés.

1. Est-ce une raison de l'inintérêt de ce grand entretien ? Toujours est-il que *L'Express* ne vendra que 67 200 exemplaires en kiosque, le moins bon score, cette semaine-là, tous newsmagazines confondus.

« Cette émission (d'Ardisson) est un des rares lieux à la télévision où vous pouvez parler pendant vingt minutes d'un livre sans vous faire interrompre. Là-dessus, il faut être clair : quand on a le souci de la bataille des idées, il faut la livrer sur le terrain où cela se passe. Je veux bien me battre dans les pages de La Nouvelle Revue française ou du Débat. Parfait et très plaisant pour le narcissisme, très bon pour la Maison de la Culture, mais efficacité nulle¹. »

« Cela, je l'ai compris dès 1972. J'avais fait un premier livre sur le Bangladesh en jouant le jeu de l'Université, en respectant les règles du milieu, refusant de me compromettre à la télévision. Résultat zéro ! Je n'ai pas brisé le silence sur le malheur de ce peuple. J'ai alors décidé qu'il fallait changer du tout au tout et aller là où l'on se fait entendre. Ce que j'ai fait avec La Barbarie à visage humain chez Bernard Pivot. Eh bien, aujourd'hui, Bernard Pivot s'appelle Thierry Ardisson ! Mon livre sur les guerres qui n'intéressent personne, même pas les journaux, a intéressé 100 000 lecteurs grâce à deux émissions : celle de Michel Drucker et celle de Thierry Ardisson. C'est comme ça, qu'on le veuille ou non. »

« Bernard Pivot s'appelle Thierry Ardisson. » Le propos, à défaut de sonner « intello », a le mérite du réalisme. Trop

1. La « Maison de la Culture » constitue une des références favorites de Bernard-Henri Lévy et de son clan lorsqu'ils veulent exprimer leur mépris maximum pour un homme ou une institution. La Maison de la Culture, institution créée à l'époque de Malraux pour propager une culture populaire, est nécessairement pour « l'ami Bernard » synonyme de médiocrité.

d'ailleurs au goût de l'écrivain qui, après relecture, exige donc de gommer sa reconnaissance à Michel Drucker et préfère faire semblant d'insister sur sa tristesse de devoir en passer par des émissions de divertissement pour faire connaître son œuvre. Ce qui donne, dans *L'Express* :

« C'est surtout l'un de ceux (T. Ardisson, nda) qui, à la télévision, vous laissent le temps de dire ce qu'il y a dans vos livres : dans le climat actuel, l'existence de pareils espaces de liberté n'est pas négligeable ! Maintenant, la question de fond des médias, je vais vous raconter une histoire. Quand je reviens, il y a trente ans, du Bangladesh, quand j'en rapporte ce paquet d'informations et d'impressions dont je brûle de témoigner et fais mon premier livre, je joue, comme vous dites, le jeu de l'Université et des revues, je respecte les règles du milieu, je montre patte blanche, je fais bien attention à ne pas me commettre à la télévision. Résultat : zéro. J'ai écrit ce livre pour rien. Je n'ai contribué en rien à briser le silence autour des ancêtres des victimes du tsunami. Eh bien, c'est ce jour-là que je comprends qu'il y a quelque chose de pourri au royaume des systèmes traditionnels de légitimation et de médiatisation. C'est ce jour-là, dans la tristesse et la rage, que je me jure que l'on ne m'y reprendra plus et que, si j'écris, un jour, d'autres livres, j'irai les défendre là où ça se passe, là où le message risque d'être entendu. »

Le manuscrit fantôme

Bernard-Henri Lévy tressant des couronnes à Thierry Ardisson ? Cela n'a pas toujours été le cas. Au début des années 1990, les deux hommes étaient même carrément en froid. Ardisson dirige alors *Entrevue*, un mensuel populaire, qui n'a pas pour habitude d'épargner les puissants. Dès 1993, *Entrevue* est parmi les premiers à se moquer du « Sarajevo Circus », c'est ainsi que le magazine a baptisé l'activisme pro-bosniaque et sans nuances de l'écrivain dans le conflit en ex-Yougoslavie. L'écrivain laisse dire. Mais le mensuel va franchir définitivement la ligne jaune quelque temps plus tard en s'en prenant – et pas de la manière la plus élégante du monde – à son épouse, Arielle Dombasle.

Au début de sa carrière balbutiante au cinéma, Arielle ne choisissait pas toujours ses rôles à bon escient. La rédaction d'*Entrevue* n'avait ainsi pas eu beaucoup de peine à dégoter un film, un peu déshabillé, dans lequel elle évoluait dans les bras de Klaus Kinski. En sélectionnant soigneusement les images, *Entrevue* laissait à penser qu'il s'agissait d'un authentique film porno. Et faisait commenter la performance d'actrice par une spécialiste du X.

C'est la rupture. L'écrivain qui considère son œuvre « *comme une guerre* » coche Ardisson sur sa liste noire.

Quand, en 1997, ce dernier fait son retour à la télévision en présentant une émission culturelle sur la confidentielle

mais très branchée chaîne câblée Paris Première, Bernard-Henri Lévy organise donc le boycott. « *Nous recevions des cinéastes, des comédiens et des écrivains, mais les éditions Grasset, dont "l'ami Bernard" est vice-président du conseil de surveillance, refusaient toutes les invitations que nous adressions à leurs auteurs* », se souvient un des collaborateurs de l'émission *Rive Droite/Rive Gauche*.

Malgré ces désagréments, l'émission, vraie lucarne culturelle à la télévision, s'installe dans le paysage médiatique. Dès lors, Ardisson redevient fréquentable. Pragmatique, l'écrivain va passer l'éponge. Courant 1999, Bernard-Henri Lévy appelle l'animateur télé. « *C'est trop bête de rester fâchés comme cela. Voyons-nous.* » Le rendez-vous de conciliation est fixé à l'hôtel Bristol, un palace parisien. Est-ce précisément ce jour-là que l'écrivain a fait entrer Ardisson dans le giron de la maison Grasset ? Difficile à dire précisément. Seule certitude : la maison d'édition de Bernard-Henri Lévy va rapidement commander à l'animateur télé une œuvre de son cru. Un livre que l'animateur n'a jusqu'ici pas eu le temps de rédiger. Les éditions Grasset n'ont pour le moment toujours pas vu le moindre début de l'ombre du manuscrit¹.

Ardisson-Lévy : les voilà tout d'un coup les meilleurs amis du monde. À partir de ce jour, les auteurs Grasset

1. L'éditeur ne connaît que le titre prévu par Ardisson : *Phantom Trax*. L'animateur télé l'a rendu public dans un entretien avec son ami Frédéric Beigbeder, publié dans *VSD*, le 20 juin 2002.

reviennent sur le plateau d'Ardisson. Bernard-Henri Lévy en fait sa principale tribune et ne tarit plus d'éloges sur son animateur en costume noir, lui décernant son brevet de « Grand Ami de la culture ». Lequel lui rend la pareille en le laissant, à chaque passage devant ses caméras, raconter ses dernières lubies, sans la moindre contradiction. L'écrivain endosse même, lorsque ses intérêts fondamentaux sont en jeu, le rôle de programmeur de l'émission, avouant, par exemple, en privé avoir désigné à Thierry Ardisson le seul de ses nombreux biographes autorisés à venir sur le plateau de *Tout le monde en parle*. Ainsi, Philippe Boggio, griot officiel du grand homme, et non Philippe Cohen, auteur indépendant, aura-t-il eu, en mai 2005, l'honneur et le privilège de parler de Bernard-Henri Lévy aux téléspectateurs...

Un Afghan de papier

Enfant gâté des médias, l'écrivain agit souvent en patron dans les journaux. Grâce à ses nombreux obligés, directeurs de rédaction, il fait toujours comme si la presse lui était affirmée. Des fois, ça passe ; des fois, ça casse. Comme au *Monde* en 1998 par exemple.

Cette année-là, le commandant Massoud, le chef de la résistance afghane que Bernard-Henri Lévy prétend couvrir, vient en visite à Paris¹. Edwy Plenel, alors directeur de la

1. La légende béachélienne a longtemps fait accroire que le maître avait lié connaissance avec l'emblématique commandant de la résistance afghane dès 1981 au

rédaction du quotidien du soir, fait des pieds et des mains auprès du service étranger du journal pour que « l'ami Bernard » soit présenté comme la puissance invitante, ce qui est faux, puisque l'initiative revient en réalité à la présidente du Parlement européen, Nicole Fontaine. Qu'importe, Plenel prévient Bruno Philip, le spécialiste de cette région au *Monde*, qu'il recevra un appel de Bernard-Henri Lévy à propos du voyage de Massoud. Lequel se fait tirer l'oreille. Qu'à cela ne tienne, l'écrivain en personne décroche son téléphone, laisse trois messages et joint enfin le journaliste qu'il ne connaît ni d'Ève ni d'Adam : « *Bruno, nous ne nous connaissons pas, mais Dieu sait si je vous lis avec intérêt. Il fallait que je vous joigne absolument.* » Et de se targuer des efforts qu'il avait déployés pour faire venir Massoud à Paris. Ainsi que de ses tentatives, via François Pinault pour que le leader afghan soit reçu par Chirac. « *J'ai vraiment besoin, insiste-t-il, de votre aide.* »

cours d'un voyage à travers le pays alors en guerre contre l'Union soviétique. Il n'en est rien. L'écrivain s'est effectivement rendu à cette époque dans la zone frontalière pakistano-afghane pour « les Amis de l'Afghanistan », une association humanitaire. Mais à la demande expresse de l'ambassade de France à Islamabad, les services secrets pakistanais, qui assuraient la sécurité du convoi, avaient pris soin d'éviter qu'il ne pénètre dans le pays en guerre, comme l'ont confirmé aux auteurs de ce livre plusieurs sources fiables, dont Alain Guillo, un photographe français, participant à l'expédition et seul autorisé à rejoindre la vallée du Panshir, le fief du commandant Massoud. Bernard-Henri Lévy ne rencontrera, brièvement, le héros de la résistance afghane... qu'en 1998 ! Ce qui ne l'empêchera pas de s'autoproclamer « *ami de vingt ans* » de Massoud et de faire apposer une plaque en ce sens sur sa tombe. « *Ami de trois ans* » aurait en effet été moins glorieux.

Pas dupe, Bruno Philip fera une simple brève sur l'arrivée du commandant Massoud après s'être enquis auprès du cabinet de Nicole Fontaine, de l'ambassade d'Afghanistan et de quelques autres de l'absence du moindre rôle de l'écrivain dans l'organisation de la visite. Cette fois-ci, l'imposture béachélienne n'a pas fonctionné. La machine a donc aussi – parfois – ses ratés¹.

D'habitude, elle fonctionne mieux. À *Libération* par exemple, en juillet 2002, quand Jean-Michel Helvig, l'un des patrons de la rédaction, justifie, dans un e-mail appliqué, son refus de publier un point de vue du journaliste Christophe de Ponfilly, authentique ami de Massoud dont il a suivi tous les combats, et qui s'insurgeait contre les contrevérités et les usurpations commises par Bernard-Henri Lévy dans son analyse très médiatisée des événements d'Afghanistan².

-
1. Cette anecdote est rapportée aux auteurs par le journaliste du *Monde*, Bruno Philip.
 2. Ce point de vue ayant déjà été successivement refusé par *Le Monde* et *Le Figaro*, dont les responsables des pages « Débats » ont clairement expliqué qu'ils ne pouvaient s'attaquer à Bernard-Henri Lévy, Christophe de Ponfilly décide finalement de l'envoyer par courrier directement à l'écrivain. Quelques jours plus tard, « l'ami Bernard » l'appelle depuis Marrakech. Et tente de convaincre Ponfilly de ne pas ébruiter l'affaire. Bernard-Henri Lévy reconnaît alors avoir exagéré sur ses liens avec Massoud... mais pour la bonne cause (celle de Massoud ou la sienne ?). Les deux hommes se reverront quelques semaines plus tard à Paris. Au cours de ce déjeuner, il ne sera pas seulement question de l'Afghanistan mais également de l'influence de l'écrivain dans les circuits d'aides financières au cinéma, le secteur d'activité de son interlocuteur. Ponfilly se montrera bon prince. Encore un article gênant que les lecteurs ne liront jamais !

L'art de la veille médiatique

Artisan de sa propre légende, à coups de SAM (« les sociétés d'admiration mutuelle », version moderne du vieux « passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné ») qu'il bâtit avec d'innombrables « amis et relations », Bernard-Henri Lévy contrôle tout ce qui s'écrit sur lui ou ses proches. Au besoin même, il anticipe, comme en ce mois de février 2000.

L'homme que l'écrivain a invité ce midi à déjeuner, au Récamier, l'une de ses tables parisiennes favorites, n'est pas à proprement parler un pilier du cénacle intellectuel parisien. Jacques Colin est alors le rédacteur en chef de *Voici*. Bernard-Henri Lévy voulait absolument rencontrer le patron du magazine *people* le plus en vue. Et avait demandé à Frédéric Beigbeder, l'un de ses protégés, écrivain de l'écurie Grasset et chroniqueur à Canal +, d'organiser le rendez-vous.

Jacques Colin se demande bien ce qui lui vaut l'honneur d'un déjeuner avec le phare de la pensée de Saint-Germain-des-Prés. Bien sûr, il arrive à *Voici* de publier des photos un rien indiscreètes d'Arielle Dombasle, les seins nus au bord de la piscine de l'Eden Roc, le palace de la Côte dans lequel le couple a ses habitudes. Une manière peu élégante mais qui n'a jamais valu au journal d'être poursuivi devant les tribunaux. Alors ? « *En sortant de ce déjeuner, je n'étais pas plus avancé sur le but de cette rencontre*, se souvient Jacques Colin. *BHL l'avait jouée très salonnard, me*

complimentant sur mon sens des responsabilités et tutti quanti. Ce n'est qu'au café qu'il m'a fait part de sa volonté de ne pas apparaître dans les colonnes de mon magazine. Mais sans se faire nullement menaçant. Il a joué sa partition sur un air de quatuor à cordes plutôt que de hard-rock¹. »

Le rédacteur en chef de *Voici* ne va pas tarder à comprendre le véritable motif de cette offensive de charme de Bernard-Henri Lévy à son égard : « *Quelque temps plus tard, la rédaction a reçu un fax anonyme nous invitant à enquêter sur un aspect de la vie privée de la famille Lévy, qui ne sera connu que beaucoup plus tard. En l'occurrence, l'idylle entre le mari de Justine Lévy, la fille de Bernard-Henri, avec le top model Carla Bruni, liaison qui se serait nouée dans le palais de BHL à Marrakech. En fait, en me flattant lors du déjeuner au Récamier, BHL avait surtout voulu me neutraliser pour que cette histoire alors très embarrassante pour sa famille ne sorte pas dans le journal.* »

L'ironie du sort veut qu'intervention de l'écrivain ou pas, cette sordide histoire d'adultère n'avait aucune chance de faire la une de *Voici*, Carla Bruni entretenant alors des relations amicales des plus confiantes avec la direction du magazine people².

Bernard-Henri Lévy ne se manifestera auprès de Colin

1. Entretien avec l'un des auteurs.

2. L'idylle entre Carla Bruni et le mari de Justine Lévy sera officialisée quatre ans plus tard par cette dernière dans le best-seller *Rien de grave*, Stock, 2004.

qu'une seule autre fois. Toujours au nom de la protection de l'image familiale. « *Sous prétexte de me féliciter pour la rubrique littéraire du journal que je venais de confier à l'écrivain Patrick Besson, BHL me téléphone* », se souvient Jacques Colin. « *On parle un peu et il me donne en fin de conversation la vraie raison de son appel : me demander comme une faveur de ne pas utiliser la date de naissance d'Arielle Dombasle dans notre rubrique "Horoscope", comme nous avions prévu de le faire. Comment connaissait-il notre projet ? Mystère. Mais j'ai compris qu'il n'avait pas apprécié un petit gag que nous avions publié la même semaine sur l'âge de sa femme. À la question d'une lectrice, j'avais avoué mon incapacité à trancher entre les deux dates de naissance d'Arielle circulant dans Paris*¹ ».

Une ritournelle très surveillée

Bernard-Henri Lévy goûte peu ce type d'humour. Surtout lorsqu'il s'applique à son épouse ou à lui-même. Le chanteur Renaud en a également fait l'expérience.

Nous sommes au printemps 2002. De retour sur le devant de la scène, après cinq années d'absence pour cause de noyade dans l'alcool, Renaud s'apprête à sortir un nouvel album. Pour la circonstance, il a même composé une ritournelle

1. Un vrai mystère en effet que l'actrice entretient au point de refuser de figurer dans le *Who's Who*.

« en l'honneur » du « *philosophe des beaux quartiers* ». Et le chanteur d'annoncer dans la presse, avant même la sortie de son CD, le titre évocateur de la chanson *L'Entarté*.

Illico, voilà sa maison de disques, Virgin, assiégée par les avocats de l'intellectuel. Ils exigent de se faire communiquer, séance tenante, le texte de la chanson litigieuse, sous peine d'introduire un référé en justice. Une telle procédure risquant de retarder de quelques jours la sortie du disque, Virgin préfère s'exécuter.

La maison de disques ne risque pourtant pas grand-chose en réalité. Méfiant, Renaud a pris ses précautions. Il sait que l'écrivain ne plaisante jamais avec l'humour. La chanson, tout en dérision, sur « *l'idole de Saint-Germain-des-Prés à la prétention insensée* », évite in extremis toute diffamation. Dans la première version, le texte évoquait bien Arielle Dombasle, sous les traits de « *poupée Barbie siliconée* ». « *Mais au moment de l'enregistrement, Renaud, révèle son frère et confident Thierry Séchan, avait prudemment effacé l'allusion à d'éventuelles opérations chirurgicales et Arielle était devenue une "poupée Barbie bien allumée"*¹. » La rime n'y perdait rien. Seul le Barreau y laissera quelques honoraires.

Il n'y aura ni référé, ni procès. Juste le souvenir d'un affolement un peu ridicule... que Bernard-Henri Lévy s'est empressé de chasser de son esprit. « *C'pauvre garçon trop bien coiffé* » (dixit

1. Entretien avec l'un des auteurs.

Renaud) assure même, aujourd'hui, avoir pris la chanson « *avec philosophie. Et puis j'aime bien le chanteur Renaud*¹ », précise-t-il. Quand les événements vous échappent, etc.

Veille, anticipation, intimidation, voire recul stratégique... Bernard-Henri Lévy fonctionne comme une multinationale jalouse de son image. Mais lui n'a même pas besoin de salarier des dizaines de conseillers en communication, lobbyistes ou experts en intelligence économique. Il n'a besoin que d'un portable².

La censure, pour l'intellectuel préféré des médias, c'est simple comme un coup de fil.

1. Lors d'un forum sur le site nouvelobs.com, le 5 mai 2004. En fait les deux hommes se détestent cordialement depuis 1987. À l'époque, Renaud, porte-parole de la jeunesse tontonmaniaque, faisait de l'ombre à l'écrivain. Lequel s'était empressé de coucher son mépris sur le papier : « *N'y a-t-il pas quelque absurdité à voir, dans la France de Voltaire et de Zola, Renaud remplacer Foucault ?* », écrivait-il dans *Éloge des intellectuels*, Grasset, 1987.

2. « *Je n'aimerais pas avoir la vie de Bernard, toute la journée accroché à son portable.* » Cette confidence faite par Olivier Orban, le PDG des éditions Plon et l'ami de l'écrivain depuis trente ans, avait aiguisé notre curiosité. Lors de notre premier entretien avec l'écrivain, nous lui avions donc demandé de révéler le montant de sa facture de portable. « *Je ne sais pas, ce sont mes sociétés qui paient la note, je vais me renseigner* » répond-il.

Lors d'un deuxième entretien, un an plus tard, nous sommes revenus à la charge. Bernard-Henri Lévy décroche alors son téléphone et appelle un de ses collaborateurs pour s'enquérir du montant de la facture. Lorsqu'il raccroche, il a l'air accablé.

« *Nous sommes certains que vous dépensez au moins 2 000 euros par mois de communication, lui fait-on remarquer.*

C'est beaucoup plus, et c'est ce qui m'étonne.

À combien s'élève alors votre note ?

– Je vais réfléchir pour savoir si je peux vous en faire part. »

Au final, il restera muet.

Deuxième partie :

Les affaires

3. L'homme qui exploitait la forêt africaine, mais qui ne voulait pas que cela se sache.

L'activité d'homme d'affaires de Bernard-Henri Lévy est un terrain d'investigation qui jusqu'ici n'avait pas droit de cité dans les journaux. Qu'on en juge.

En mars 1998, *Entrevue*, un mensuel créé par Thierry Ardisson mais racheté par le groupe Hachette, décide d'envoyer une équipe enquêter sur la Becob, une entreprise spécialisée dans le commerce du bois. Cette société, fondée par André Lévy, le père de l'écrivain, décédé trois ans plus tôt, avait été dirigée deux années durant par Bernard-Henri Lévy, seul aux commandes avec sa mère. À la date de

l'enquête d'*Entrevue*, l'écrivain vient juste de jeter l'éponge et de revendre l'entreprise familiale à l'homme d'affaires François Pinault, vieil ami de la famille.

Les journalistes d'*Entrevue* estiment digne d'intérêt de savoir comment diable cette entreprise d'exploitation de bois de trois milliards de francs de chiffre d'affaires a bien pu être gérée par l'icône de Saint-Germain-des-Prés. Il est donc décidé d'envoyer une équipe de reporters en Côte d'Ivoire enquêter sur Sivoboï, une filiale locale des Lévy¹.

Aziz Zemouri et Philippe Loparelli, les journalistes d'*Entrevue*, ne vont pas être déçus. D'Abidjan, ils prennent un chemin de brousse qui les mène sur les lieux de l'exploitation... et arrivent en plein conflit social ! À Sivoboï, les travailleurs se plaignent des retards de salaires et leurs banderoles dénoncent des conditions de travail « esclavagistes ». Le photographe prend des clichés. *Entrevue* tient son sujet. Reste à recueillir les explications de l'écrivain-manager. De retour à Paris, Zemouri va s'y employer.

Pourquoi les ouvriers ivoiriens ne sont-ils payés qu'irrégulièrement ? Combien rapportait cette filiale ? L'écrivain improvisé forestier s'est-il déjà rendu sur place ? Commence le feu roulant des questions. Au téléphone, Bernard-Henri

1. Sans être très florissante, avec 30 000 francs de pertes en 1997, Sivoboï n'est pas non plus au bord de la faillite.

Lévy écoute. L'écrivain tente des réponses convenues. « *Et puis soudain, il me dit qu'il arrête tout et, très en colère, me raccroche au nez* », se souvient Zemouri.

L'article sur l'écrivain-forestier en Afrique ne paraîtra jamais. Le lendemain, Hervé Hauss, le rédacteur en chef du magazine, vient trouver les reporters : « *Désolé, les gars, mais on ne peut pas publier cette enquête*, leur dit-il. *BHL s'est plaint auprès d'Arnaud Lagardère* (le fils de Jean-Luc, alors patron d'Hachette, nda). *Et Arnaud a mis son veto. Oubliez tout.* » Les journalistes sont atterrés. « *Jusqu'ici, on avait pris l'habitude de travailler en toute liberté*, observe le photographe Philippe Loparelli. *La censure n'existait pas à Entrevue. On est tombés de haut*¹. »

Que cachent de si gênant les affaires de la Becob pour conduire l'écrivain à se mobiliser ainsi pour interdire toute enquête sur le sujet ?

Bernard, l'Africain

Fondée en 1956, à partir d'une première affaire installée au Maroc, l'entreprise de la famille Lévy est progressivement devenue l'un des principaux importateurs de bois précieux africains. Elle réalise 40 % de son chiffre d'affaires en Afrique. Bon fils, Bernard-Henri est très impliqué dans la Becob depuis le début des années 1980. Il s'occupe d'abord

1. Entretien avec l'un des auteurs.

de communication interne, puis siège très officiellement comme vice-président du conseil de surveillance, quelques années plus tard. C'est pour cette raison que Bernard-Henri Lévy ne peut en aucun cas botter en touche et attribuer la responsabilité de la gestion de l'entreprise à son seul père, un homme qui au demeurant guide une grande partie de sa vie¹. Des années durant, il a participé au plus près à la gestion de l'affaire.

Sur le devant de la scène médiatique trône Bernard-Henri l'écrivain ; dans l'arrière-boutique, M. Lévy le chef d'entreprise. Rien des secrets de l'achat et la vente de bois n'échappe au philosophe, pas même les montages fiscaux via la Suisse, qui caractérisent l'entreprise à cette époque². Son père lui voue une confiance sans bornes. Il accepte de faire entrer au conseil de surveillance de la Becob l'un des amis personnels de son fils, l'éditeur Olivier Orban, actuel patron de la maison d'édition Plon. Il lui octroie également la signature sur certains comptes bancaires de l'entreprise.

Entre deux livres, Bernard-Henri Lévy fait office de conseiller de son patron de père. Les deux hommes se

1. « *Les quelques principes moraux qui sont les miens, c'est à lui, à mon père, que je les dois* », dit-il au magazine *Elle*, le 5 novembre 2001.

2. Philippe Cohen, dans *BHL, une biographie* (Fayard, 2005), rappelle notamment le lourd redressement fiscal de 12,6 millions de francs qu'avait subi la compagnie pour la période 1982-1984. Un épisode qui contraindra la famille Lévy à créer en 1989, pour ses opérations de négoce, une filiale, cette fois-ci officielle, en Suisse, la Finabois, immatriculée à Neuchâtel.

parlent tous les matins au téléphone et ils participent tous les mercredis à la réunion du comité stratégique du groupe. Lorsque la Becob commence à battre de l'aile au milieu des années 1980, l'écrivain fait intervenir pour une mission de conseil au sein de l'entreprise paternelle un de ses amis, Aldo Cardoso, futur patron en France du prestigieux cabinet de consultants Arthur Andersen¹.

Mais à la Becob, comme à Saint-Germain-des-Prés, Bernard-Henri Lévy excelle surtout dans l'art de l'influence. Lorsque l'entreprise familiale frôle le dépôt de bilan en 1985-1986, par exemple, ses relations auprès de Pierre Bérégovoy puis d'Édouard Balladur lui permettent d'obtenir de l'État un prêt public providentiel de plusieurs dizaines de millions de francs à un taux très avantageux².

Tout naturellement, au décès de son père, l'héritier reprend donc les rênes de la Becob, l'affaire familiale qu'il codirigeait de fait depuis plusieurs années.

1. Bernard-Henri Lévy et Aldo Cardoso sont alors tous les deux associés dans le journal *Globe*, une affaire qui se révélera fort lucrative pour l'un comme pour l'autre (voir chapitre suivant).

2. « *J'ai mis à contribution, à l'époque, le pouvoir non seulement mitterrandien mais chiraquien ! Et en plus je l'assume ! Votre père est victime de quelque chose qui ressemble à une injustice ou à une cabale. Vous avez le moyen de plaider sa cause et de l'épauler. Est-ce qu'il y a une raison au monde qui peut vous l'interdire ?* », se justifiera plus tard Bernard-Henri Lévy dans *L'Express* du 10 janvier 2005. Comme à chaque fois qu'il est en difficulté, le philosophe se place sur le terrain moral. Tout en face n'est qu'injustice, complot, cabale. Lui est bien sûr du côté du droit et de la vertu.

Pendant deux ans, de 1995 à 1997, Bernard-Henri Lévy s'efforce de se comporter en chef d'entreprise responsable. « *Je prenais toutes les décisions importantes¹* », reconnaît-il lui-même. S'il a confié la présidence du directoire à un ancien collaborateur de son père, l'écrivain, en tant que vice-président du conseil de surveillance de la société, veille au grain². L'écrivain-patron visite en maître les dépendances du petit empire du bois taillé par son père. « *Si je ne me souviens pas être allé au Maroc ou en Russie, en revanche j'ai dû effectuer un voyage en Asie³* », dit-il.

L'intervention de Bernard-Henri Lévy auprès d'Arnaud Lagardère pour censurer l'enquête d'*Entrevue* sur la Becob est donc celle d'un homme parfaitement au parfum des pratiques de la société familiale. Et ces pratiques, justement, ne sont pas glorieuses.

« Des niches mal aérées »

Las, ce dont le magazine français n'a pu témoigner en Côte d'Ivoire, une petite organisation non-gouvernementale de protection de l'environnement va pouvoir le faire au Gabon.

En juin 2000, le Comité Inter-Association Jeunesse et Environnement (CIAJE) est mandaté par Forest Monitor –

1. Entretien avec l'un des auteurs, le 25 novembre 2005.

2. La présidence du conseil de surveillance accordée à sa mère Dina n'est que purement honorifique.

3. Entretien avec les auteurs.

une grande ONG britannique spécialisée dans la lutte contre la déforestation – pour enquêter sur l’impact des activités des entreprises forestières européennes sur la population et l’environnement local.

L’étude se concentre alors sur trois sites d’exploitation représentatifs du pays d’Omar Bongo. L’un d’entre eux est le chantier Mboumi, où opère la Société de la Haute Mondah (SHM). Pendant quatorze ans, de 1983 à 1997, la Becob, le groupe de la famille Lévy, via sa filiale Interwood, a exploité cette concession de bois de 170 000 hectares. Quelque 280 employés, essentiellement gabonais, y travaillaient.

Pendant plusieurs semaines, les volontaires de cette ONG observent les conditions de travail et discutent avec les travailleurs de cette exploitation forestière située à une quarantaine de kilomètres de la ville de Ndjolé, dans le Moyen Ogoué.

Leur rapport intégré dans une étude englobant toute l’Afrique centrale est accablant¹. Il décrit les conditions sanitaires déplorables ayant cours dans cette concession. *« Les travailleurs (...) se contentent des ruisseaux et rivières pour s’alimenter en eau. Nous avons fait ce constat à la SHM où les cadres possèdent de l’eau potable par le biais d’un château d’eau aménagé pour la circonstance tandis que les travailleurs doivent parcourir plus d’un*

1. « La forêt prise en otage », mars 2001.

kilomètre pour s'alimenter dans une rivière, note le CIAJE. Ces travailleurs sont exposés aux maladies car cette eau est polluée par des poussières et d'autres substances. » Il existe bien des dispensaires à la SHM mais, selon les enquêteurs, « ils sont dépourvus de médicaments et, pour certains, le personnel employé est incompetent ». Fin novembre 1996, au moment où l'unique patron du groupe s'appelle Bernard-Henri Lévy, une épidémie d'Ebola va même se déclencher à la SHM, faisant quatre morts sur les cinq cas déclarés¹.

La journée de travail achevée, les employés gabonais de l'écrivain regagnent leur logement sur la concession. *« Les travailleurs sont logés dans des niches mal aérées », note le rapport. Quant aux loisirs, il y en a peu sur la concession. C'est un euphémisme. « Les travailleurs étant considérés comme des semi-esclaves, rien n'a été organisé dans le sens de leur épanouissement (...) À SHM, seuls les cadres ont la télévision alors que les travailleurs n'ont ni télé, ni radio. Le mot "salle d'écoute" n'est jamais parvenu à leurs oreilles. » L'éducation des enfants paraît, elle aussi, bien médiocre. « À la SHM, c'est la catastrophe », s'alarme même l'organisation humanitaire gabonaise. Il y a certes une école sur la concession. « Mais les classes sont petites et le personnel incompetent. Pour l'année 1998-1999, le pourcentage de réussite n'a pas*

1. « Ebola Hemorrhagic Fever outbreaks in Gabon, 1994-1997 », Infection Diseases Society of America, 1999.

dépassé 10 %. Cette situation a conduit les travailleurs à envoyer leurs enfants à Ndjolé, qui est à 37 kilomètres. »

Bref, voilà un rapport sévère pour Bernard-Henri Lévy, champion des droits de l'homme et ami autoproclamé de l'Afrique noire en déshérence. D'autant qu'il le dit lui-même, « *(en Afrique), il existe des enjeux mégastratégiques ou plutôt métastratégiques (sic), en cela qu'ils engagent notre conception de l'homme et fixent l'idée que nous nous faisons de l'espèce humaine*¹ ».

La conception que l'écrivain se fait de l'espèce humaine se trouve donc décrite de façon peu amène dans l'enquête de cette ONG. Laquelle n'a jamais fait l'objet du moindre article en France. Un manque de curiosité de la presse pour l'Afrique et les Africains, sans doute. Et puis, tout cela est de l'histoire ancienne : la SHM a été cédée en 1997² par Bernard-Henri Lévy à son ami milliardaire François Pinault, autre industriel du bois, qui n'a pas laissé, lui non plus, que de bons souvenirs au Gabon³.

1. Cité par *Le Figaro*, le 12 août 2003.

2. Elle a depuis été revendue au groupe allemand Glunz.

3. Une note confidentielle rédigée le 15 janvier 1992 par Yannick Jadot, l'actuel directeur du développement de Greenpeace France, fait notamment le point sur le bref passage du groupe Pinault à la tête de la Compagnie forestière du Gabon, une entreprise publique dont l'État gabonais souhaitait déléguer la gestion. Entre août 1990 et avril 1991, le groupe Pinault se serait contenté, selon cette note, de racheter à bas prix un immeuble parisien appartenant à l'entreprise gabonaise puis de le revendre pour son propre compte, à prix fort, deux mois plus tard (plus-

Dieudonné en témoin de moralité

Familier, comme on l'entr'aperçoit, des affaires africaines, l'écrivain a quelque légitimité pour tenter d'expliquer les problèmes dont souffre le continent noir. « *Il faudrait tout de même se décider à interroger aussi la manière dont s'est déroulée la décolonisation* », observe-t-il... mettant en cause les tribalismes et les nationalismes africains ! « *Et ne pas dissimuler enfin le rôle de ces élites locales dont l'honnêteté et le sens du bien public n'ont été qu'exceptionnellement les vertus premières* ¹ », poursuit-il. Bien évidemment, l'activité de la Becob au Gabon et au Cameroun se distingue par son « sens du bien public »...

L'entreprise familiale possédait par exemple une participation dans Sofibel, une société d'économie mixte associant l'État camerounais et des intérêts privés. Un forestier à la réputation douteuse du point de vue du respect de l'environnement. Du moins selon le Centre de Recherche pour le Développement international (CRDI), un organisme public canadien d'aide aux pays en développement. « *Un examen des infractions officiellement enregistrées entre 1988 et 1990 révèle que presque toutes les grandes sociétés d'exploitation forestière ont commis des infractions (...)* », note le CRDI dans un rapport d'étude

value : huit millions de francs), de s'emparer du fichier-clients et des archives de l'entreprise gabonaise pour finalement quitter le pays.

1. *Le Figaro*, op. cit.

daté de 1998. *Mais la société Sofibel a été l'un des pires contrevenants*¹ ».

Cet organisme dépendant du ministère des Affaires étrangères canadien précise néanmoins que « *les causes impliquant Sofibel ont été abandonnées et aucune sanction ne semble avoir été appliquée* ».

Jusqu'ici, en France, Bernard-Henri Lévy avait toujours réussi à faire oublier son passé d'exploitant forestier, un de « *ses petits tas de secrets*² » très bien préservé. Le seul à l'avoir véritablement attaqué sur le sujet est un homme aujourd'hui discrédité et donc inaudible : le comédien Dieudonné M'Bala M'Bala.

Récidiviste de la provocation douteuse, Dieudonné s'en est en effet pris à Bernard-Henri Lévy dans un spectacle durant les fêtes de Noël 2004. Selon *Actualité juive*, dont un représentant assistait au spectacle, Dieudonné s'est livré à une attaque en règle du philosophe : « *Ses milliards, il les a gagnés dans le commerce du bois précieux africain. Sur place, les gens n'ont plus de bois, ni de milliards. Il leur a tout volé !*³ » Dieudonné mêle le vrai – la richesse de la

1. Les deux principales activités illégales sont, selon ce rapport, la coupe illégale et les fausses déclarations de coupe, une pratique concernant, selon les données couvrant tout le Cameroun-Est, le tiers de la production entre 1992 et 1993.

2. Une expression d'André Malraux que l'écrivain cite à tout bout de champ pour tenter de discréditer les enquêtes journalistiques le concernant.

3. Propos reproduits dans *Actualité juive* du 10 janvier 2005 que Dieudonné ne conteste nullement.

famille Lévy provient de l'exploitation peu équitable de la forêt africaine – et l'odieux, à savoir des attaques devenues malheureusement habituelles dans sa bouche contre la communauté juive.

Comment le philosophe va-t-il s'en sortir ? Après s'être tâté pendant un mois, il décide finalement d'évoquer l'affaire Dieudonné dans l'une de ses chroniques du *Point*. Mais en éludant soigneusement l'attaque frontale de l'humoriste contre ses activités africaines. « L'ami Bernard » fait simplement état de « *blagues graveleuses ou diffamatoires contre Élie Wiesel et moi*¹ ». Le bénéfice est double. Un lecteur, ignorant du rôle de la famille Lévy dans la déforestation africaine, comprend seulement que l'intellectuel a été victime d'injures... et élevé – bien que dans l'opprobre – au rang d'un prix Nobel de la Paix !

Guy Carlier sous pression

Bernard-Henri Lévy a jusqu'ici toujours pris soin d'éluder son passé forestier, n'hésitant pas à user de son influence pour faire taire les éventuels témoins oculaires de ses aventures africaines. Le célèbre chroniqueur Guy Carlier – partenaire de Marc-Olivier Fogiel à la télévision et compère de Stéphane Bern à la radio – en sait quelque chose.

1. *Le Point* du 3 février 2005.

Dans une première vie, avant d'accéder à la célébrité en titillant les people dans les médias, Carlier a longtemps taquiné les colonnes de chiffres et les bilans comptables. De la fin des années 1970 au début des années 1980, il a été plusieurs années durant un collaborateur très proche d'André, le père de Bernard-Henri Lévy. Il exerçait alors la profession de directeur financier de la Becob. Montages financiers, relations avec les banques, optimisation fiscale : jusqu'en 1982, aucun des dessous de l'entreprise ne lui échappait.

Or, Carlier est un homme qui a, entre autres qualités, de la mémoire et une certaine idée de la morale. Aussi, des années après avoir quitté l'univers austère des chiffres et pénétré dans celui, plus poétique, des lettres comme chroniqueur de la bêtise ordinaire du petit écran, il pique un jour de mars 2003 un coup de sang en voyant Bernard-Henri Lévy prononcer l'oraison funèbre de l'industriel Jean-Luc Lagardère. L'incongruité de la chose donne matière à une chronique qu'il déclame aussi sec sur l'antenne de France Inter. En voici juste un extrait :

« À ceux qui pourraient penser que nous vivons une époque étrange, où un philosophe procède à l'oraison d'un marchand d'armes, je répondrai que Bernard-Henri Lévy n'est pas un philosophe. C'est également un mondain, un pilleur de forêts africaines et un opportuniste, et c'est à ce

Une imposture française

titre qu'il a écrit ce petit hommage – puisque Lagardère était son éditeur¹. »

« *Pilleur de forêts africaines* » : ce n'est pas la première fois que l'humoriste fait allusion, à l'antenne, au passé africain du fils de son ancien patron. Lequel commence à sentir le danger tant Carlier semble incontrôlable, même avec les puissants. Bien sûr, Carlier ne lui a porté jusqu'ici que des attaques d'ordre général, sans mettre toutes les pièces du dossier de « BHL l'Africain » sur la place publique. Mais la tentation, chez le chroniqueur, existe. À tous les journalistes qui l'interrogent sur cette partie de sa vie, Carlier répond d'ailleurs invariablement qu'il ne souhaite pas entrer dans les détails... « *pour le moment* ». Mais qu'il écrira peut-être lui-même un livre sur le sujet.

Pour « l'ami Bernard », il est urgent d'intervenir, de rendre inoffensive cette épée de Damoclès qui menace de lui pourrir la vie. Pour être efficace, il lui faut cependant agir avec tact. Intervenir par le biais d'un proche.

Il s'en ouvre à son ami, le milliardaire François Pinault. Lequel va faire passer un message très clair au chroniqueur insolent, via une de leurs relations communes, Stéphane Bern, chouchou du gotha mondain et « patron » de Carlier à France Inter.

1. Texte publié dans *Les Nouveaux Bijoux de chez Carlier*, Éditions Hors Collections, 2004.

« Dites à votre ami Carlier de se calmer, sinon tout cela va mal finir pour lui. Qu'il pense un peu à sa carrière ! Vous connaissez les relations de Bernard avec les patrons de chaîne, à la télé comme à la radio. »

C'est, en substance, le message que Pinault transmet à Bern à plusieurs reprises et notamment en ce début de week-end de la Pentecôte 2004, dans l'avion privé du milliardaire qui, ce jour-là, emmène Bern vers l'île grecque de Paros, où il aime se reposer avec quelques amis de la jet-set¹.

L'intervention reste inefficace. Carlier n'est pas prêt à effacer les souvenirs de son passé. *« Je n'ai jamais caché mes regrets d'avoir participé à la déforestation et donc à l'appauvrissement du continent africain, notamment du Cameroun et de la Côte d'Ivoire, quand j'étais le directeur financier d'une société spécialisée dans l'importation de bois tropicaux »*, déclarera-t-il publiquement quelques mois plus tard².

Bernard-Henri Lévy, lui, préfère l'oubli. À l'entendre, tout cela n'est que de l'histoire ancienne. L'écrivain répugne aujourd'hui à évoquer le rôle actif qu'il a joué en Afrique au temps de la Becob. D'ailleurs, il a rompu avec ce passé

1. Interrogé, lors d'un forum sur Internet le 10 mars 2005, sur le point de savoir s'il avait depuis donné des consignes à Guy Carlier de ne plus attaquer Bernard-Henri Lévy dans son émission, Stéphane Bern dément mollement : *« Je n'ai jamais interdit à qui que ce soit de s'exprimer sur quelque sujet que ce soit. »* Et d'ajouter prudemment : *« Mais il convient d'éviter la diffamation et l'injure. »*

2. In *L'Union de Reims*, 7 octobre 2004.

depuis belle lurette. En se débarrassant de l'entreprise de son père dès 1997.

Petits arrangements financiers entre amis

Cet été-là, moins de deux ans après le décès de son père et après avoir promis solennellement aux salariés de l'entreprise de « *mettre tout en œuvre pour assurer le maintien de l'identité de la Becob, ainsi que sa prospérité* », annonçant officiellement agir de la sorte afin de « *rester fidèle à la mémoire de son père*¹ », l'héritier cède soudainement l'affaire à son principal concurrent (mais néanmoins ami), François Pinault, alors le numéro un français de l'industrie du bois. Chez les 2000 employés, c'est la consternation. Que l'entreprise soit vendue, malgré l'engagement du fils de famille de la conserver, est une chose. Qu'elle soit rachetée par leur principal concurrent en est une autre.

Pour se justifier, Bernard-Henri Lévy a toujours fait valoir que sa promesse de diriger lui-même l'entreprise n'était, malgré tous ses efforts, pas tenable. L'écrivain se serait découvert trop piètre chef d'entreprise. L'argument n'est pas faux. En seulement un an de gestion béachélienne, la Becob avait vu son bénéfice divisé par deux, passant de 33,7 à 19,4 millions de francs entre 1995 et 1996 ! À l'entendre, « l'ami Bernard » aurait donc vendu l'entreprise

1. Compte-rendu du conseil de surveillance de la Becob, le 23 novembre 1995.

pour sauvegarder la pérennité d'une entreprise qu'il menait à la ruine et sauver ainsi les emplois¹. L'idée d'en rester actionnaire en y plaçant à sa tête un vrai professionnel de l'industrie ne lui aurait jamais traversé l'esprit.

La vérité, comme toujours avec « l'ami Bernard », n'est pas si simple. En fait, dès le départ, l'écrivain avait en tête l'hypothèse qu'il ne garderait pas la Becob. Selon un ancien dirigeant du groupe Pinault, témoin de la négociation, en vertu d'un accord tenu secret, passé entre François Pinault et André Lévy, le premier s'était engagé, à la demande de la famille, à racheter l'entreprise.

Cinq ans plus tôt, en 1992, l'acheteur et le vendeur s'étaient même entendus à ce moment-là sur la valeur de l'entreprise : 750 millions de francs. Un chiffre non-révisable qui en dit long sur la confiance régnant entre Lévy père et François Pinault². Jusqu'ici, l'accord était resté secret. Tellement confidentiel même que cet engagement de cession, équivalent en termes comptables d'une vente à terme, n'avait pas été intégré dans les comptes du groupe Pinault, à

1. « *On ne s'improvise pas patron d'un groupe de bois qui fait 3 milliards de francs de chiffre d'affaires par an à l'époque. Ma mère et moi, qui étions profondément nuls, on mettait ce groupe profondément en danger* », dira-t-il devant les caméras de Canal +, le 27 janvier 2003.

2. L'accord ne prévoyait aucune clause de « due diligence », une procédure habituelle dans le monde des affaires qui permet à l'acheteur de réviser le prix à la baisse, si l'audit de l'entreprise qu'il vient d'acheter révèle de mauvaises surprises.

la rubrique du hors-bilan. Une entorse à la stricte orthodoxie comptable, certes, mais que la loi de l'époque tolérait encore, même pour une entreprise cotée en Bourse¹.

Certains responsables du groupe Pinault vont tout de même s'inquiéter de la légalité de la transaction. Selon les témoignages réunis pour ce livre, un haut cadre du groupe Pinault-Printemps-Redoute aurait signalé « le problème » aux juristes du groupe, préconisant de révéler l'accord secret en assemblée générale des actionnaires. Le conseil n'a pas été suivi d'effet.

Ces querelles juridico-comptables côté acheteur n'affectent de toutes façons pas le vendeur, Bernard-Henri Lévy. Lequel, d'ailleurs, semble avoir une mémoire défaillante de la transaction. « *Par contrat tenu effectivement secret, nous nous étions engagés à proposer l'affaire en priorité à Pinault, si nous décidions de la vendre. Mais, selon mon souvenir, il n'y avait aucune obligation de lui vendre la Becob à un prix fixé à l'avance* », maintient-il encore aujourd'hui, tout en refusant de confirmer officiellement la valeur retenue de 750 millions de francs².

En gros, cette somme correspond à la valeur de la société,

-
1. Aujourd'hui formellement interdite, une telle promesse de rachat passée à l'insu des actionnaires entacherait l'opération de fraude pour « établissement de faux bilan » et entraînerait les responsables devant les tribunaux.
 2. Entretiens avec les auteurs du 18 octobre 2004 et 25 novembre 2005. L'écrivain a pourtant confirmé ce chiffre devant d'autres journalistes, qui peuvent en témoigner.

soit 450 millions de francs¹, à laquelle il faut ajouter d'autres actifs appartenant en propre à la famille Lévy comme les très rentables filiales marocaines pour 100 millions de francs et tout le patrimoine immobilier détenu en propre par la famille Lévy, soit 2 000 mètres carrés de bureaux, des terrains, des entrepôts et des docks dans les principaux ports français pour environ 200 millions de francs. En acceptant de rajouter à ces sommes une prime de contrôle substantielle, l'homme d'affaires breton signe donc un chèque de 750 millions de francs aux héritiers d'André Lévy. Et ce sans barguigner.

Un ami en or massif

Pinault rachetant au juste prix, et qui plus est déterminé cinq ans avant, quels que soient les aléas de la conjoncture ? Voilà un geste bien élégant de la part du « Bernard Tapie du bois », connu pour avoir construit sa fortune en rachetant des entreprises en dépôt de bilan pour le franc symbolique à la barre des tribunaux de commerce !

On est entre amis évidemment. L'acheteur est très lié au vendeur. François Pinault et André Lévy sont déjà depuis

1. Pour évaluer une société dans le bois à l'époque, les experts utilisaient deux méthodes : multiplier par 8 le résultat d'exploitation de l'année ou par 12 le résultat net. Ce qui dans le cas de la Becob donne une valeur comprise entre 432 et 480 millions de francs. Une fourchette qui concorde avec l'estimation de 450 millions de francs publiée de son côté par le magazine économique *Challenges*, dans son numéro de juillet-août 1997, et plaçant ainsi la famille Lévy au 236^e rang seulement des grandes fortunes françaises.

plusieurs années plus associés que concurrents. Pinault est en effet actionnaire de la Becob depuis dix ans à hauteur de 12,5 %. Une prise de participation acquise par le milliardaire, en 1987, pour 16 millions de francs... à la demande expresse de Bernard-Henri Lévy, alors que l'entreprise battait de l'aile¹.

Deux ans plus tard, en décembre 1989, André Lévy et François Pinault vont même créer à 50/50 une société commune, baptisée PLI pour Pinault Lévy Investissements². Les deux groupes s'entendent depuis des lustres comme larrons en foire. On voit mal, dès lors, Pinault discuter le prix. D'autant qu'il est touché par la fascination que semble éprouver l'héritier Bernard-Henri envers lui.

En 2002, l'écrivain s'en est ouvert au journaliste Bertrand Fraysse qui l'interrogeait sur ses liens avec certains grands patrons³. Voici un extrait de notes inédites prises pendant cet entretien, dont l'essentiel n'avait pas vocation à être publié jusqu'ici.

« Pinault, je le connais depuis toujours. Mon père et lui étaient depuis très longtemps dans le même métier. Ils avaient une relation privilégiée. Chaque année, la première carte de vœux que recevait mon père était celle de François

1. « La vérité sur les providentiels amis de BHL », *Challenges*, 12 décembre 2002.

2. La société a été radiée en 2000.

3. *Challenges*, *op. cit.*

Pinault. La première fois que j'ai rencontré François Pinault, c'était au milieu des années 1970, lors d'un déjeuner avec lui et mon père (...). Après la disparition de mon père, François Pinault a joué un rôle important. Je lui demande son avis sur tout (...). Pour réaliser mon premier film, Bosna (en 1994), c'est vrai qu'il m'a aidé. Mon père et Pinault ont contribué à financer, à lever les obstacles (...). Lorsque SOS Racisme a un gros problème de fric, je vais voir François Pinault. Je lui dis qu'il faut aider. »

Ce jour-là, le journaliste est interpellé par l'amitié indéfectible que semble vouer Bernard-Henri Lévy à un homme d'affaires comme Pinault qui, avant de devenir le meilleur ami de Jacques Chirac, fréquentait certains cadors de l'extrême droite dans les années 1970¹. L'écrivain engagé depuis toujours dans la lutte contre le Front national lave pourtant son ami milliardaire de tout soupçon de connivence avec l'extrême droite.

1. Voir à ce sujet *François Pinault milliardaire*, Pierre-Angel Gay, Caroline Monnot, Balland, 1999. Cette biographie devait d'abord paraître chez Calmann-Lévy (groupe Lagardère). Mais son directeur général d'alors, Olivier Nora, préfère botter en touche et envoyer les auteurs se faire éditer ailleurs. Parce qu'il ne veut pas mécontenter la Fnac, propriété du groupe Pinault et réseau qui réalise 25% du chiffre d'affaire de la librairie française. Ce sens très aigu des rapports de force a fait aujourd'hui d'Olivier Nora, le patron des Éditions Grasset, fief de Bernard-Henri Lévy, l'ami de Pinault. Le monde est petit.

« Les fréquentations de Pinault à l'extrême droite, pour moi ce n'est pas établi du tout. C'est un procès en sorcellerie, j'en ai l'intime conviction. L'amitié peut être l'amitié, sans être aveugle. Je me suis aussitôt renseigné et je suis arrivé à la conclusion certaine que tout ça n'est rien. Ce n'est pas parce qu'on a vu quelqu'un (en l'occurrence Jean-Marie Le Pen, nda) trois ou quatre fois que cela en fait un ami. Garnier (Jean, premier mari de Mme Jany Le Pen, ancien financier du Front national et un temps associé à François Pinault, nda), ça ne représentait rien pour Pinault. Il n'y a rien dans tout ça. Je vous assure que j'ai vraiment regardé avec soin¹. »

On a connu l'auteur de *L'Idéologie française* plus intransigeant vis-à-vis des anciens compagnons de route de l'extrême droite... Mais comment « l'ami Bernard » pourrait-il aujourd'hui faire la fine bouche devant l'homme qui a fait sa fortune ?

En rachetant l'entreprise des Lévy sans marchander – et quelle que soit sa réelle motivation –, François Pinault fait

1. Extraits des notes prises par le journaliste Bertrand Fraysse. Bernard-Henri Lévy a été alerté sur les liens entre Pinault et Le Pen par le journaliste Guy Konopnicki, spécialiste du Front national, auteur de *Les Filières noires*, Denoël, 1996. Lequel nuance aujourd'hui cette mise en garde, assurant « s'être rendu compte qu'il n'y avait pas de relations entre Pinault et le FN, sauf des relations personnelles à la fin des années 1970 où Le Pen a joué de la corde bretonne pour s'introduire un temps auprès de Pinault ».

au moins une bonne affaire : il obtient ainsi son brevet d'humanisme béachélien. Une distinction qui n'allait pas de soi pour un ancien marchand de bois marqué très à droite. Un gain inestimable en termes d'image et d'influence pour intégrer la haute société médiatique.

4. L'homme qui ne crachait pas sur l'argent public, même celui d'Elf.

L' aventure du journal *Globe*, un mensuel mitterrandolâtre chic lancé au milieu des années 1980, n'aura pas été seulement une expérience journalistique baroque. Pour Bernard-Henri Lévy et son ami Georges-Marc Benamou, ce fut aussi une aventure sonnante et trébuchante, avec quelques millions de francs de profits à la clé. Comment ? Il suffit de revenir à l'année 1992.

Depuis sept ans, l'écrivain tient alors dans *Globe* un éditorial mensuel, systématiquement signalé à la une du magazine. Ancêtre de sa chronique actuelle dans *Le Point*, cet espace lui permet d'édifier sa statue d'intellectuel et de promouvoir les intérêts de ses amis et autres obligés. Comme, par exemple, lorsqu'il prend position, en 1986, en faveur de la privatisation de TF1, pilotée par le ministre de la Culture d'alors, François Léotard, et convoitée par son mécène Jean-Luc Lagardère¹.

Hélas, le magazine mal géré et incapable de trouver suffisamment de lecteurs est lourdement déficitaire. Bien sûr, jusqu'ici, le bailleur de fonds du journal, Pierre Bergé – homme d'affaires du styliste Yves Saint-Laurent et premier intime de la cour de François Mitterrand – a toujours épongé une partie des pertes. Divers expédients peu orthodoxes ont également permis de boucler les fins de mois². Reste que l'étoile de *Globe* décline à grande vitesse. Amateurs de « CSP + », ces catégories socioprofessionnelles supérieures constitutives d'un lectorat diplômé et à hauts revenus, les publicitaires se détournent du titre.

1. L'anecdote a été racontée en détail par Pierre Péan et Christophe Nick dans *TF1, un pouvoir*, Fayard, 1997.

2. Jean Montaldo, dans son best-seller *Mitterrand et les 40 voleurs...*, (Albin Michel, 1994), a déjà montré comment le magazine était financé en sous-main grâce à des fausses factures honorées par la nébuleuse Urba-Gracco, pivot dans ces années-là du financement illégal du parti socialiste.

Le dernier carré de fidèles

Fidèle ami de « Bernard » et directeur de la rédaction, Georges-Marc Benamou travaille à un plan de relance. La mission lui a été confiée par l'Élysée. Le dernier carré de fidèles du président, Michel Charasse en tête, pressent une cuisante défaite lors des prochaines législatives de 1993. Il déplore également le peu de soutien apporté au président par la presse de son camp. *Le Monde* a déjà pris ses distances avec le gouvernement depuis l'affaire Greenpeace. *Libération* chronique avec dureté les scandales affairistes qui éclatent, avec une régularité de métronome, dans l'entourage du président. Quant au *Nouvel Observateur*, il digère mal les mauvaises manières faites par l'Élysée à son « champion » Michel Rocard. À moins d'un an de la seconde cohabitation annoncée par tous les observateurs politiques, le miterrandisme a bien l'intention de créer de toutes pièces un organe de presse à sa dévotion. Le mensuel *Globe*, qui avait lancé avec succès le slogan « Tonton, laisse pas béton », avant la première cohabitation de 1986, peut encore servir. À condition de transformer le mensuel en hebdomadaire, ce qui coûte forcément un peu d'argent...

Il faut donc trouver des fonds. Qu'à cela ne tienne. En ce printemps 1992, le miterrandisme, serait-il crépusculaire, est encore au pouvoir. Les dirigeants des entreprises nationalisées ne peuvent rien lui refuser. Elles vont être

sollicitées. À commencer par le Crédit lyonnais. La banque publique « *qui a le pouvoir de dire oui* » (surtout au président) est d'accord pour mettre 15 millions de francs sur la table¹. Le GAN, compagnie d'assurances nationalisée, met, lui, 2,5 autres millions dans l'affaire. Et pour tenter de donner de la crédibilité à ce qui ressemble trop à une opération politique à fonds perdus, un investisseur « indépendant » entre même dans le tour de table pour 20 millions de francs. Enfin en apparence seulement.

Officiellement, la famille Vuilleme, alors propriétaire de la BCP, la banque favorite des antiquaires et des galeristes parisiens, est d'accord pour apporter 20 autres millions au projet. En réalité, la famille Vuilleme est un faux nez... du groupe Elf. Encore un groupe nationalisé, donc. Un accord secret exhumé par Jean Montaldo, bon connaisseur des arcanes du mitterrandisme financier, le prouve clairement : dès ce printemps 1992, Elf-Aquitaine International, une filiale présidée depuis Genève par le truculent Alfred Sirven, le « Monsieur Corruption » de la compagnie pétrolière, s'était porté caution des 20 millions de la famille Vuilleme². Laquelle avait ainsi accepté d'autant plus facilement de mettre de l'argent dans le journal pro-Élysée que le risque pesait entièrement sur la compagnie pétrolière nationale !

1. 3,75 millions de francs en capital et 11,25 autres millions de francs sous forme de prêts participatifs.

2. Cf. *Les Voyous de la République*, Jean Montaldo, Albin Michel, 2001.

Un joli jackpot

Voilà les finances du journal restaurées sur fonds publics. Seulement voilà, Bernard-Henri Lévy n'est toujours pas très enthousiaste. L'écrivain pressent le déclin inexorable du mitterrandisme, avec lequel il commence à prendre ses distances. Le président, qui se bat de plus en plus difficilement contre le cancer qui le ronge, n'est plus le bon cheval de pouvoir pour les années futures. Bernard-Henri Lévy ne sera pas de l'aventure suicidaire de *Globe-Hebdo*. Et qui plus est, il est prêt à vendre les 38 % d'actions qu'il a acquis sept ans plus tôt.

Pas question de ne pas valoriser au mieux son investissement. Et cela malgré des ventes devenues fantomatiques : 56 202 exemplaires par mois, dont 1 315 par abonnement et des pertes continuelles. Le portefeuille publicitaire ? Il ne vaut rien. Aux dires d'experts¹ ! Même le comptable agréé par le tribunal de commerce de Paris pour évaluer la valeur du journal n'arrive pas à trouver d'actif réel, au sens concret du terme. Mais, bon prince, il parvient néanmoins à recenser des « *éléments de nature à faciliter le démarrage et le succès* » de la transformation du mensuel *Globe* en

1. « Rien ne nous permet d'apprécier, de manière quantitative, la réalité de l'apport (par *Globe*, nda) d'un portefeuille publicitaire (à *Globe-Hebdo*, nda) », écrit, noir sur blanc Maurice Nussembaum, l'expert-comptable nommé par le tribunal de commerce de Paris pour recenser les actifs du magazine dans son rapport du 9 octobre 1992.

un *Globe-Hebdo*. Ainsi « *la connaissance du monde de l'édition qui devrait faciliter les négociations avec les fournisseurs* » ou encore « *divers accords passés avec des journaux étrangers* » comme *Les Nouvelles de Moscou* (sic !) ». On a connu des actifs plus solides.

Dans les décombres reste encore le titre « Globe », marque déposée à l'Institut national de la Propriété industrielle. Bernard-Henri Lévy va donc apporter la marque du mensuel qui lui appartient à hauteur de plus d'un tiers à l'hebdo miterrandiste auquel il ne veut pas participer. À quel prix ? L'expert qui s'y colle est un homme de l'art, Maurice Nussembaum, nommé pour cette tâche par le tribunal de commerce de Paris. Un travail en forme de casse-tête. En première analyse, Nussembaum évalue la valeur du titre « Globe » entre 5 et 37 millions de francs, en fonction des ventes espérées. Du simple au septuple !

« L'ami Bernard » et ses associés fixent finalement le prix de l'opération à 20 millions de francs ! Cette valeur – hors normes – plonge évidemment l'expert-comptable dans une certaine perplexité. Lequel, en langage sibyllin, insiste notamment sur « *le niveau d'incertitude du projet* » ou « *le contexte complexe de l'opération* ». Avant de valider, du bout des lèvres, le chiffre de 20 millions, « *une valeur de marché* », explique-t-il, « *acceptée comme référence par des investisseurs financiers indépendants* ».

Une imposture française

Un autre expert-comptable, et non des moindres, suit cette vente de très près. Il s'agit d'Aldo Cardoso, l'un des patrons d'Arthur Andersen, le plus célèbre des cabinets comptables internationaux. Associé de Bernard-Henri Lévy dans *Globe* première version, Cardoso possédait 12 % de la marque, une participation soudain évaluée à 2,4 millions de francs.

L'écrivain-philosophe, qui avait investi dans le journal 3 800 francs en juillet 1985, voit, lui, estimée sa participation de 38 %, dans une entreprise de presse en plein déclin, à 7,6 millions de francs¹ ! Et tant pis pour les entreprises publiques. Elf-Aquitaine, le Crédit lyonnais et le GAN vont perdre, avec la faillite du nouveau *Globe* un an et demi plus tard, 37,5 millions de francs ! L'État et les contribuables y ont donc été de leur poche.

« *Ma religion est faite*, a écrit un jour Bernard-Henri Lévy dans *Globe*. *Entre l'État et la Bourse, je choisis la Bourse*². » Disons qu'avec l'aventure de ce magazine, la coqueluche de Saint-Germain-des-Prés démontre que l'on peut critiquer l'État... sans négliger ses propres deniers.

1. Une affaire dont Bernard-Henri Lévy n'a plus aucun souvenir aujourd'hui. « *Il n'y a eu aucune transaction lors de mon retrait de Globe* », a-t-il maintenu devant les auteurs le 25 novembre 2005, malgré l'existence des documents officiels de ladite transaction déposés au greffe du tribunal de commerce de Paris.

2. *Globe*, n° 9, juillet-septembre 1986.

5. L'homme qui ne savait pas qu'il était riche surtout devant les juges.

Le 9 mai 2003, un Bernard-Henri Lévy fébrile arrive au pôle financier du Palais de Justice de Paris, rue des Italiens, le regard dissimulé derrière des lunettes noires, la tête dans un bonnet. Pas question qu'on reconnaisse le philosophe convoqué comme un vulgaire patron au saint des saints de la justice financière. Lorsqu'il pénètre dans le bureau du juge Philippe Courroye, l'écrivain est pris d'une crise d'urticaire, signe chez lui d'un grand stress. Rigoriste et virtuose de l'interrogatoire, le célèbre magistrat parisien est en train de boucler son enquête sur un possible

délit d'initiés commis lors de la fusion boursière entre les groupes Carrefour et Promodès à la fin de l'été 1999.

« L'ami Bernard » est sur la sellette. Ses gestionnaires ont en effet eu la main particulièrement heureuse lors de cette opération boursière. Ils avaient acheté et revendu pour son compte des actions Promodès juste au bon moment, permettant à l'écrivain d'engranger 225 470 euros de plus-values¹. Une maestria boursière qui intrigue le juge Courroye².

Entendu à titre de témoin, Bernard-Henri Lévy fait profil bas, se présentant avant tout comme un écrivain peu au fait des choses de l'argent et qui compte encore en francs ! « *Mes revenus littéraires ? Ça dépend. Cela peut aller de 200 000 francs à 2 millions* », assure-t-il. Et de poursuivre : « *J'ai également d'autres activités* », avant d'admettre de modestes émoluments de, 20 000 francs mensuels comme éditeur aux Éditions Grasset, 20 000 autres francs comme éditorialiste au *Point* et une humble rémunération de 8 000 francs comme président du conseil de surveillance de la chaîne de télé Arte.

Selon ses propres déclarations faites sous serment, notre homme gagnerait donc environ 624 000 francs par an, soit

1. Le rapport confidentiel d'inspection de la Commission des Opérations de Bourse fait état d'une plus-value de 164 235 euros au titre de sa société Finaquatre et de 61 245 euros au titre de Finadeux, une autre société d'investissement de la galaxie financière de l'écrivain.

2. Le juge conclura finalement son enquête par un non-lieu général, un an plus tard.

95 000 euros¹. Sans compter les droits d'auteur de ses livres, variables par définition².

Ce jour-là, Bernard-Henri Lévy se montre bien modeste. Ou amnésique. Deux mois auparavant, l'écrivain a déclaré à l'administration fiscale près de 2 millions de francs (294 000 euros exactement), au titre de ses salaires pour l'année 2002³, soit trois fois plus que ce qu'il annonce au juge Courroye.

Trous de mémoire

Bernard-Henri Lévy a toujours avancé masqué face à la justice en se dessinant un profil de petit propriétaire, déclarant posséder simplement une résidence à Marrakech au Maroc et un petit appartement parisien où logeait sa fille Justine.

Certes, Bernard-Henri Lévy est alors simple locataire. Mais d'un appartement de 378 mètres carrés dans le très

1. Somme représentant le cumul de ses divers salaires mensuels sur treize mois.

2. Selon ces propres déclarations, l'écrivain aurait touché 150 000 francs pour *Comédie* (1998), 800 000 francs pour *Le Siècle de Sartre* (2000) et environ 2 millions pour *Rélexions sur la guerre* (2001).

3. Interrogé sur ce point le 25 novembre 2005, l'écrivain s'est refusé à confirmer ou infirmer cette somme. Outre ces 294 000 euros, il a déclaré cette année-là 204 000 euros au titre des « revenus commerciaux mobiliers » après crédit d'impôt et 6 480 euros au titre des bénéfices non commerciaux. Toujours cette année-là, sa femme, l'actrice et chanteuse Arielle Dombasle, a de son côté déclaré 266 000 euros de revenus salariaux. Au total, les deux époux ont donc déclaré 770 000 euros.

huppé VII^e arrondissement de Paris en vertu d'un bail signé avec sa femme Arielle Dombasle à l'été 1994 pour 45 000 francs par mois¹. Et le pied-à-terre marocain qu'il déclare à la police est tout de même le plus beau palais de la ville. Mais témoin dans une affaire de délits d'initiés, Bernard-Henri Lévy a plus intérêt à passer pour un petit épargnant locataire que pour un multimillionnaire au train de vie fastueux.

Le juge Philippe Courroye ne s'en laisse pas conter. « *Votre patrimoine boursier semble néanmoins conséquent*, remarque le magistrat, « *il vous a permis d'acheter et de revendre pour de grosses sommes en Bourse.* » « *Ce patrimoine s'élevait à environ 200 millions de francs* », affirme l'écrivain, *mais il s'agissait, à l'époque des faits, du patrimoine de ma mère.* »

Nouveau trou de mémoire, les boursicotages suspects ont eu lieu à la fin de l'été 1999... quelques mois après que, le 17 juin 1999, Mme Lévy mère eut officiellement transmis à son fils la gérance de la fortune familiale !

Devant le magistrat instructeur, l'écrivain continue d'adopter un profil bas. « *Notre patrimoine provient de la vente de l'entreprise de mon père, la Becob, en 1997 pour 300 millions de francs*, assure ainsi l'écrivain. *Les avoirs placés en Bourse provenaient donc de cette cession après paiement des impôts.* »

1. Bernard-Henri Lévy s'est finalement porté acquéreur de ce somptueux appartement parisien en janvier 2004, pour la somme de 2,7 millions d'euros.

Troisième trou de mémoire, Bernard-Henri Lévy déclare sous serment avoir vendu l'entreprise de son père pour 300 millions de francs alors que le vrai prix, comme on l'a vu plus haut, a été de 750 millions. Plus du double¹ !

Décidément, l'homme de lettres a régulièrement un problème avec les chiffres dès qu'il est dans l'embarras. À moins que ce jour-là, dans le cabinet du juge d'instruction, Bernard-Henri Lévy ait surtout eu le souci d'annoncer une fortune modeste, compatible avec ses déclarations fiscales.

Cette année-là, en effet, Bernard-Henri Lévy n'avait déclaré au fisc que 204 000 euros, soit 1,3 million de francs, au titre des revenus des valeurs et capitaux mobiliers, c'est-à-dire du produit annuel de ses placements financiers². Un revenu, après crédit d'impôt, représentant un rendement de 0,65 %. Ce qui est anormalement bas pour une fortune de 200 millions placée en Bourse ! « L'ami Bernard » n'avait peut-être pas eu la main heureuse sur les marchés financiers cette année-là.

« Je ne suis pas mesquin »

Bien qu'il révise à la baisse tous les éléments de sa fortune dans le cabinet du juge Courroye, Bernard-Henri

1. Voir le chapitre « L'homme qui exploitait la forêt africaine mais ne voulait pas que cela se sache ».

2. Une somme que Bernard-Henri Lévy n'a souhaité ni confirmer, ni infirmer.

Lévy a fait ce jour-là un effort surhumain pour répondre à des questions somme toute banales. Jusqu'ici, l'écrivain s'était toujours montré beaucoup plus pudique sur le sujet.

Pendant trente ans, Bernard-Henri Lévy a été un homme riche qui s'est efforcé de cacher sa fortune. En octobre 2001, comme on l'a vu, deux journalistes du magazine *Elle* avaient appris à leurs dépens combien la fortune de Bernard-Henri Lévy ressortissait au secret d'État. Inconscientes ou tout simplement professionnelles, elles s'étaient permis d'interroger le maître sur son train de vie. Extrait.

ELLE : *« Ne pensez-vous pas, pour en revenir à votre crédibilité, qu'on vous intente des procès parce que vous êtes riche ? »*

BHL : *« Qu'en savez-vous ? »*

ELLE : *« Vous êtes classé parmi les cent plus grandes fortunes de France dans Capital. »*

BHL : *« Je ne suis pas mesquin, je ne prête pas aux gens ce genre d'intentions. Mon cas ne date pas d'hier. Depuis vingt-cinq ans, les gens me font des procès, même quand ils ne savent rien de moi. J'ai commencé ma carrière par trois essais politiques qui étaient trois manières de faire un bras d'honneur à mon époque. Je n'ai pas besoin de lire Capital pour comprendre que je puisse susciter un peu d'agacement. »*

Un échange qui n'a jamais été publié dans le magazine féminin, après l'intervention du maître-censeur auprès des plus hautes instances du journal¹.

Il n'y a pas si longtemps, en effet, l'argent n'existait pas sur la planète BHL. Sa fortune familiale ? Un tabou, qui déclenchait à tout coup les foudres béachéliennes. Comme en témoigne cette autre scène saisie lors d'une conférence à l'École normale de la rue d'Ulm en mars 2004. Bernard-Henri Lévy était alors reçu par le philosophe Alain Badiou. « *Vous êtes, lui dit ce dernier, le symbole d'une trilogie américaine, beau, riche et célèbre.* » « *Pourquoi riche ?* répond l'écrivain, piqué au vif. *Je ne sais pas ce qui vous permet d'affirmer cela.* »

Petite histoire d'un « coming-out »

De manière étonnante, un hebdomadaire parisien, *VSD*, s'est un jour cru en mesure justement « d'affirmer cela », que Bernard-Henri Lévy était riche, très riche. Le journal se permit même un luxe de détails inouïs... mais pour la plupart malheureusement largement erronés.

« *On le croyait riche, il est milliardaire* », claironne *VSD* à l'automne 2004, annonçant à la une des révélations sur « La fortune cachée de BHL ». Les huit pages publiées par

1. Voir le chapitre « L'homme qui censurait... même Jean-François Kahn ! ».

le magazine ambitionnent donc de détailler fastidieusement l'ensemble de ses biens. Le travail est mené au pas de charge et au son du canon. « *Sa fortune se chiffre actuellement à 150 millions d'euros* », annonce sur un ton péremptoire *VSD*, énumérant « *son entrelacs de sociétés toutes dédiées à la gestion de son patrimoine familial* ».

En réalité, tous les chiffres sont gonflés comme si la source à l'origine de l'article avait voulu faire passer l'héritier d'un marchand de bois certes prospère pour un magnat de la haute finance et de l'immobilier de luxe. Selon *VSD* par exemple, Bernard-Henri Lévy aurait acheté son appartement parisien en 1993 pour 4 millions d'euros. Les documents réunis pour ce livre montrent qu'il l'a acquis après onze années de location pour « seulement » 2,7 millions d'euros en janvier 2004. Dans la même veine, l'hebdomadaire fait de Bernard-Henri Lévy le propriétaire d'une dizaine de résidences de luxe un peu partout dans le monde et notamment d'un hôtel particulier de 600 mètres carrés dans un quartier huppé, rue de Tilsitt, d'une valeur de 10 millions d'euros. En fait, l'écrivain n'en possède qu'un étage, qu'il met gracieusement à la disposition de l'ex-mari de son épouse, Arielle Dombasle, dentiste de profession. Autre piste bien vague : le magazine suggère, sans aucune preuve, que l'écrivain aurait dissimulé au fisc une partie de son argent au Luxembourg. Une certitude : Bernard-Henri Lévy entretient bien des

structures financières à l'étranger. Mais elles sont légales, jusqu'à preuve du contraire¹.

VSD cherche également à faire passer Bernard-Henri Lévy pour un génie des affaires. L'hebdomadaire soutient qu'il aurait ainsi œuvré auprès de Laurent Fabius en 1992 pour permettre au milliardaire François Pinault de racheter à bon compte la Chapelle Darblay, un groupe de pâte à papier soutenu à bouts de bras par les pouvoirs publics et installé dans la circonscription de l'ancien Premier ministre. Pure invention là encore : Pinault a effectivement racheté la Chapelle Darblay pour le franc symbolique, mais en 1986 ! Une affaire lucrative pour l'homme d'affaires facilitée par l'un de ses bras droits de l'époque, ancien collaborateur de Fabius, mais dans laquelle Bernard-Henri Lévy n'est jamais intervenu ni de près, ni de loin².

Ces inexactitudes sont agrémentées d'éléments pittoresques et ceux-là parfaitement exacts, sur le train de vie

-
1. Outre Al Asset Management, une société d'investissement au capital de 10 millions de livres sterling basée à Londres, Bernard-Henri Lévy possède en Israël BL Consulting Industries, une société financière de 1,5 millions de dollars de capital et, au Mexique, 48 % de Reservas de participaciones SA, une autre société d'investissement.
 2. L'industriel avait obtenu que les pouvoirs publics y injectent 150 millions d'euros de subventions et lui accorde 300 millions de prêts bonifiés pour assurer la pérennité de l'entreprise... ce qui ne l'a pas empêché de revendre le groupe un an plus tard à un industriel finlandais, encaissant au passage une plus value de 53,3 millions d'euros. Voir, à ce sujet, *Argent public, fortune privée*, Olivier Toscer, Folio documents, 2003.

de nabab de l'écrivain, comme son goût pour les voyages en avion privé ou sa fréquentation assidue des grands restaurants. Pour rédiger cette partie, l'hebdomadaire semble avoir eu un accès mystérieux aux archives comptables de « l'ami Bernard ». Le journal reproduit en effet la copie d'un chèque de 34 637 euros signé de la main du maître pour régler un séjour d'une semaine à l'Hôtel du Cap-palace du Cap d'Antibes, ainsi qu'une facture de 6 232 euros émise par Charvet, le chemisier de la place Vendôme, faiseur officiel des fameuses chemises blanches de Bernard-Henri Lévy.

Comment ce journaliste de *VSD*, certes talentueux, mais peu connu pour ses qualités d'enquêteur, a-t-il pu trouver de telles informations ? Mystère...

A priori, la publication de tels éléments aurait dû plonger l'écrivain, habituellement hystérique quand on lui parle de son argent, dans une rage folle. Le conduire même à une riposte immédiate sur le terrain judiciaire. Outre les documents financiers d'ordre personnel reproduits dans le magazine, l'article va en effet plus loin en matière d'atteinte à la vie privée que n'importe lequel des livres publiés sur lui¹. Devant un tribunal, la condamnation serait quasi-automatique.

1. « *Les filles*, écrit notamment *VSD*, *il les séduit, les paie ou, dit-on, se fait parfois payer...* »

Et pourtant... rien ! Bernard-Henri Lévy se montre étonnamment magnanime. *VSD* ne reçoit pas la moindre lettre signée de sa main, visant à rectifier les nombreuses erreurs contenues dans l'article. Et encore moins d'assignation de son avocat. Peu de temps après la publication, l'écrivain s'entretient au téléphone avec un journaliste de *L'Express*, lequel l'interroge sur cet article surprenant et entend son interlocuteur répondre, calme et serein : « *Bah, si ce n'est que cela, je laisse faire...* »

Face aux auteurs, Bernard-Henri Lévy va même jusqu'à confirmer la teneur de l'article, expliquant, en privé, qu'il y a bien des petites erreurs, mais que l'ensemble est vrai, en prenant la posture du martyr cerné par des adversaires prêts à fouiller dans son intimité pour mieux le discréditer. Pourquoi alors ne pas avoir porté plainte contre ces mauvaises manières ? « *Pourquoi se donner cette peine ? Le mal était fait*¹ », répond-il officiellement aujourd'hui. Il précise même que le plus gênant avec cet article, c'est qu'il lui sera plus difficile maintenant de prendre la parole devant une assemblée d'altermondialistes. Un handicap, précisons-le au passage, très léger : Bernard-Henri Lévy ne fréquente jamais les milieux altermondialistes qu'il considère depuis toujours comme des ennemis idéologiques. Et vice versa².

1. Entretien avec les auteurs du 25 novembre 2005.

2. À lire la prose de Bernard-Henri Lévy, l'altermondialiste ne comprend rien à la civilisation, comme il l'explique dans son « Bloc-notes » du *Point*, le 5 mai 2005 :

L'hypothèse qui suit n'est pas absurde, même si l'intéressé la dément officiellement : Bernard-Henri Lévy aurait lui-même cautionné ce grand déballage mêlant habilement fiction et réalité. Il n'a d'ailleurs pas été tenu à l'écart lors de la préparation de l'enquête, comme le confirme l'auteur de l'article de *VSD*, Christian Muguérou. Le magazine avait indiqué que l'écrivain n'avait « *pas souhaité répondre à (ses) sollicitations* », ce qui est l'attitude traditionnelle de l'écrivain pour les questions touchant à son patrimoine. Mais Muguérou précise : « *J'avais déjà rencontré BHL et Arielle Dombasle pour un long article sur eux dans la presse people. Et pour VSD, j'ai en réalité eu de longues conversations téléphoniques, à plusieurs reprises, avec Bernard-Henri Lévy. À cette occasion, l'écrivain m'a lui-même indiqué quelques pistes sur des investissements, notamment immobiliers, qu'il a été difficile de vérifier*¹. »

« À cet ami, militant d'Attac et nostalgique, comme il dût, de l'anticapitalisme de la génération des baby-boomers, je donne ce texte de Levinas sur "la fonction éthique de l'argent". Le troc, c'est la barbarie, dît le philosophe du visage, de la réciprocité, de l'excès d'autrui. L'argent, c'est l'échange médiatisé et donc, qu'on le veuille ou non, le début de la civilisation ». Invoquer Levinas pour justifier sa nouvelle posture de multimillionnaire : il fallait oser.

1. Indépendamment du témoignage de l'ancien rédacteur en chef recueilli par les auteurs, les conditions dans lesquelles l'article a été commandé laissent déjà planer un doute sur la « manip » qu'il constitue. Le sujet BHL n'a jamais été évoqué en comité de rédaction de *VSD*. Et la journaliste qui, six mois auparavant, avait réalisé dans le même journal une excellente enquête sur l'écrivain dans des conditions d'indépendance qui ne laissent aucun doute, en a également été totalement évincée.

Ainsi donc Bernard-Henri Lévy avait-il décidé de faire son « coming-out » sur sa fortune. Quitte à apparaître comme plus riche qu'il ne l'est vraiment et à brouiller les pistes¹. Bravo l'artiste ! Aux États-Unis, royaume de la communication de crise, les experts appellent cette technique de manipulation le *damage control* (maîtrise des dégâts), version moderne du vieux principe : « *Puisque les événements nous échappent, feignons d'en être les organisateurs.* » Il suffit de dévoiler ce que l'on veut laisser filtrer au cours de confidences « off the record », c'est-à-dire destinées à être publiées sans que le journaliste n'indique qui les lui a faites.

Un arrangement fiscal

En tout cas, l'article, même s'il semble accablant, ne lui impute aucune malversation d'aucune sorte. Au contraire, *VSD* révèle que le contrôle fiscal que l'écrivain avait subi l'année précédente s'était terminé sans problème majeur.

1. Déjà en mai 2004, une journaliste de *VSD*, Pascale Tournier, avait commencé à dévoiler la réalité de la fortune de l'écrivain : « *Non seulement, explique-t-elle aux auteurs, il a répondu scrupuleusement à toutes les questions, mais les jours suivants il n'a cessé de m'appeler pour me prévenir des chiffres et des dates.* » Et l'écrivain d'avouer tout de go à la journaliste : « *Je vous aide bien sûr, mais votre article m'aide également car il contribue à baliser ce qui peut être écrit sur moi.* »

La réalité, là encore, est légèrement différente. Fin 2003, le fisc s'est effectivement penché sur la gestion des sociétés d'investissement de Bernard-Henri Lévy. L'écrivain a alors été accusé par les inspecteurs des impôts d'avoir fait passer des dépenses personnelles sur les comptes de ses sociétés et d'avoir masqué ainsi quelques-unes de ses recettes au fisc. Deux redressements de quelques centaines de milliers d'euros chacun ont été décidés à son encontre¹.

La suite logique d'un tel contrôle sur ses sociétés aurait été la vérification sur ses revenus personnels. Or, à la surprise des vérificateurs, la direction du fisc décide soudain d'arrêter net ses investigations.

Amputé de ces petites précisions fiscales, l'inventaire fantasmagique de « la BHL Company » publié par VSD ne gêne donc nullement l'écrivain qui peut clamer, à l'américaine : « Je suis riche et alors² ? »

Et alors ? Rien... en effet ! Être né avec une cuillère en argent dans la bouche n'est effectivement pas un crime.

1. Interrogé sur ce point le 25 novembre 2005 par les auteurs, l'intéressé n'a pas souhaité ni infirmer, ni confirmer les redressements.

2. Les critiques concernant son aisance financière seraient, selon l'écrivain, la manifestation d'un archaïsme typiquement franchouillard : « *La manière dont je fonctionne n'a pas l'air de gêner les Américains. Alors qu'en France le fait pour un intellectuel d'avoir une trop grande liberté d'allure ou d'être réputé avoir du pouvoir ou pire, de l'argent, a tendance à agacer* », dit-il au *Nouvel Observateur* du 29 avril-5 mai 2004.

Même si ruser avec l'étendue de sa fortune personnelle reste assez pittoresque.

Vingt ans durant, Bernard-Henri Lévy monopolisait les écrans de télévision pour ses livres et les causes humanitaires qu'il défendait. Mais les innombrables portraits de l'artiste en penseur, romancier, cinéaste, aventurier, dramaturge, philosophe, journaliste et autres habits d'Arlequin n'ont jamais effleuré la question des relations financières du héros du Tout-Paris.

Un chef-d'œuvre en trompe-l'œil, là encore.

6. L'homme qui aimait au moins autant les affaires que les livres.

La légende béachélienne voudrait que la vie du maître soit exclusivement dédiée au monde des idées. La moindre évocation de ses activités sonnantes et trébuchantes déclenche automatiquement une pluie de démentis sur le ton outragé qu'il affectionne tant.

Lorsque, à l'occasion de l'affaire Promodès-Carrefour, *Le Nouvel Observateur*, crime de lèse-majesté, consacre un petit article au « coup de Bourse de BHL », en novembre 2000, l'écrivain fait donner ses avocats. Lesquels insistent pour faire publier par l'hebdomadaire un rectificatif... qui ne

rectifie rien mais affirme haut et fort que l'écrivain « *n'entend rien aux questions de Bourse* ». « *Dois-je préciser, continue-t-il, que je serais bien incapable en ces domaines de fournir à quiconque le moindre conseil pertinent¹ ?* »

Devant la justice, Bernard-Henri Lévy se montre néanmoins un peu plus franc. Au printemps 2003, il justifie devant le juge Courroye la nature des relations – téléphoniques – très suivies qu'il entretient avec une des gestionnaires de sa fortune. « *Je n'ai pas de formation financière, monsieur le Juge. Mais les questions financières et les informations macro-économiques m'intéressent intellectuellement et m'amuse même* », admet-il alors. Bernard-Henri Lévy fréquente le monde de la finance beaucoup plus qu'il ne le dit, et s'y meut à son aise. Il y noue des amitiés durables, comme avec l'inspecteur des Finances Alain Minc, conseiller très écouté de nombreux grands patrons et fidèle d'entre les fidèles du philosophe. « *Nous nous sommes rencontrés pour la première fois chez un ami commun, mon camarade de l'ENA François Henrot (célèbre banquier d'affaires chez Rothschild et Cies, nda), a confié un jour Minc à un journaliste. « C'est même BHL qui m'a fait rencontrer, en 1988-1989, François Pinault, dont je suis devenu le conseiller².* »

1. À l'époque, *Le Nouvel Observateur* s'était contenté de publier la partie du droit de réponse où l'écrivain forge sa défense en expliquant qu'il a toujours confié à un professionnel la gestion de son portefeuille boursier.

2. Entretien avec Bertrand Fraysse en décembre 2002.

La Bourse rend fou

« L'ami Bernard » maîtrise d'ailleurs tellement bien les arcanes de la finance qu'il a fait reconnaître ses compétences par contrat. Les statuts de la Finaquatre, l'une des sociétés qui gère la fortune familiale – qu'il dirige seul – prévoient en effet expressément que Bernard-Henri Lévy fait « *apport à la société de ses compétences professionnelles* (celles de financier donc et non d'écrivain, nda), *de son crédit et de son concours* », qu'il s'engage d'ailleurs à consacrer à la société jusqu'à cinquante heures de son temps mensuel à la gestion de la fortune familiale. Soit six journées de huit heures, soustraites à la réflexion et à l'écriture. Et ce temps-là, c'est de l'argent. Bernard-Henri Lévy est en effet dûment rémunéré. Son expertise financière lui donne en effet, par contrat, droit à 20 % des bénéfices dégagés par la société¹.

Visiblement, Bernard-Henri Lévy prend un certain plaisir à brasser affaires et placements. En 2002, l'écrivain et son frère Philippe ont ainsi racheté les parts de leur sœur cadette Véronique dans les sociétés familiales pour la coquette somme de 5,65 millions d'euros, avec paiement échelonné jusqu'en 2007. Bernard-Henri Lévy est aujourd'hui, à titre

1. En plus des 40 % des bénéfices auquel il a droit en tant qu'actionnaire de la société. Grâce à son intérêt pour la finance, l'écrivain engrange donc 60 % des bénéfices de la société, tandis que son frère cadet Philippe n'en obtient que 40 %.

personnel, l'actionnaire majoritaire dans la galaxie familiale avec 51 % des parts¹.

Plus on explore la vie de Bernard-Henri Lévy, plus il est évident que l'écrivain s'y entend en mystères de la haute finance – et beaucoup plus qu'il ne l'avoue. Pour preuve, son aventure au sein d'Etna Finance, une petite société de Bourse dans laquelle, en l'an 2000, travaillait une de ses relations mondaines, Claire Arfi.

Née Michèle Elmaleh, ex-épouse d'un éditeur d'art, vivant grand train dans un 450 mètres carrés avenue Georges-Mandel, décoré de statuettes de Niki de Saint Phalle, cette professionnelle de la finance a tout pour plaire à Bernard-Henri Lévy. D'autant plus qu'elle lui a été présentée comme digne de foi par son ami et fidèle second, Gilles Hertzog², qui lui a confié ses propres économies. Entre la financière et l'écrivain, l'entente est immédiate. « *Bernard avait une fascination pour Claire*, témoigne un proche. *Autant pour son sens artistique que pour sa capacité à gagner de l'argent.* » L'écrivain lui délègue la gestion d'une partie de ses fonds, 4 millions d'euros en tout. Avec, semble-t-il, des consignes de discrétion absolue³.

1. L'autre actionnaire est son frère Philippe avec 49 % des actions.

2. Rédacteur en chef de *La Règle du jeu*, la revue littéraire de « l'ami Bernard », financée à fonds perdus par les Éditions Grasset.

3. Entretien avec les auteurs. Interrogé depuis par la Brigade financière, l'un des principaux dirigeants de la société de Bourse a également témoigné combien « les relations entre M. Parent (le patron d'Etna Finance), Claire Arfi (la gestionnaire)

Au départ, « l'écrivain-qui-n'entend-rien-aux-questions-de-Bourse » se frotte les mains. Claire Arfi semble avoir la baraka, elle fait fructifier l'argent de ses clients sur les marchés financiers, leur obtenant des rendements de l'ordre de 25 à 30 % par an. Mais soudain la roue de la fortune se met à tourner dans le mauvais sens. Après le 11 septembre 2001, une dépression sans précédent s'abat sur le marché obligataire américain, et Etna Finance perd brutalement beaucoup d'argent. Celui de ses riches épargnants de clients. L'affaire est si sérieuse qu'Éric Parent, le patron d'Etna Finance et de Claire Arfi, passera les fêtes de Noël 2003 en prison !

Dans la débâcle, Bernard-Henri Lévy perd plus de 2 millions d'euros. Il est fou furieux. « *Derrière sa façade d'intello*, explique Parent, le patron d'Etna Finance, *c'est un allumé de l'argent, totalement obsédé par cela*¹. » Quand les pertes commencent à s'accumuler, toujours selon le patron d'Etna Finance, le boursicoteur affolé appelle « *dix à quinze fois par jour, et de partout. Il passe des coups de fil d'Afghanistan ou de Marrakech, argumentant CAC 40 et marchés à terme avec une aisance déconcertante* ». « L'ami Bernard » exige qu'un reporting quotidien soit adressé à l'une de ses conseillères financières, Florence Aebischer.

et Finaquatre (la société d'investissement de l'écrivain) étaient particulièrement secrètes ». Lui-même, selon ses dires, en était exclu.

1. Entretien avec les auteurs.

En septembre 2001, il n'y tient plus. Et débarquent dans le bureau de Claire Arfi trois de ses avocats d'affaires du grand cabinet parisien Gide Loyrette Nouel :

« Votre mauvaise gestion frôle l'escroquerie. À tout le moins la perte de notre client est le résultat d'une faute commerciale de votre part. Maintenant, il faut me rembourser !

– Pas du tout, résiste le patron d'Etna Finance. C'est une perte de marché, un aléa économique normal quand on place son argent en Bourse. Je suis prêt à le plaider en justice. »

La société de Bourse explique en effet les pertes subies aux États-Unis par un gigantesque délit d'initiés dont auraient profité les opérateurs américains, sans partager le tuyau avec les petits « Frenchies ». Lesquels ont donc vu leurs positions s'effondrer.

Qu'elle soit vraie ou fausse, Bernard-Henri Lévy n'a cure de cette justification. Il veut son argent, un point c'est tout ! Il s'est certes montré moins avisé que son camarade Hertzog – qui lui avait prudemment retiré son argent à temps et n'a donc rien perdu¹ – mais pas question de perdre le moindre centime en Bourse. Pour autant, Bernard-Henri Lévy n'est pas prêt non plus à se joindre à la plainte en justice déposée par certains clients d'Etna Finance s'estimant floués. Procédure qui serait pour lui trop longue et surtout trop aléatoire.

1. Claire Arfi précise tout de même qu'elle a dû régler elle-même, pour le compte de Gilles Hertzog un appel de marge de 230 000 euros, le 14 septembre 2001.

Opération « Remboursez ! »

L'écrivain a un plan B qui, à défaut d'être très élégant, a l'avantage d'être plus efficace. Il va se débrouiller pour qu'on lui rembourse sa perte... et même faire un petit bénéfice ! Comment ? En exerçant, semble-t-il, une sorte de chantage à l'emploi sur son « amie » Claire Arfi, gestionnaire de ses fonds.

Celle-ci témoigne en effet des « menaces » de l'écrivain. *« Je gérais le compte Finaquatre de M. Bernard-Henri Lévy et j'avais pris des positions sur le marché obligataire américain dont les cours ont chuté brutalement, dira-t-elle au juge. Mais devant les menaces verbales de Bernard-Henri Lévy de me faire perdre mon emploi et malgré l'avis contraire de mon patron, j'ai préféré le rembourser »,* précisera-t-elle au cours de l'enquête.

Bernard-Henri Lévy a donc dû s'expliquer devant la justice sur les pressions exercées sur la gérante de ses fonds. En septembre 2004, la brigade financière l'interroge sur « *les menaces verbales* » qu'aurait reçues de sa part son ex-amie Claire Arfi. L'écrivain se déclare stupéfait par de telles accusations, expliquant qu'il a toujours été « *courtois* » et « *gentil* ». Bernard-Henri Lévy ne sera finalement jamais inquiété dans ce dossier.

Toujours est-il que, criblée de dettes, menacée de perdre son emploi et en pleine instance de divorce, Claire Arfi

va devoir se livrer à un exercice de haute voltige pour rembourser – le plus discrètement possible – Bernard-Henri Lévy... en empruntant elle-même l'argent à un autre de ses clients pour le reverser à l'écrivain, via une coquille financière anonyme¹. Toujours, quand il s'agit d'argent avec « l'ami Bernard », cet impératif de discrétion. De rentabilité aussi.

Quand l'écrivain condamne le financier

Bernard-Henri Lévy a en effet exigé qu'Arfi lui rembourse non seulement sa perte de 2,18 millions d'euros mais aussi qu'elle lui verse un surplus de 875 000 euros, soit le gain qu'il estimait qu'il aurait réalisé si le krach américain ne s'était pas produit². La Bourse sans le risque de perte : tous les financiers de la Terre en ont rêvé. Bernard-Henri Lévy, lui, l'a fait !

-
1. L'opération « Remboursez BHL » s'avérera tellement hors normes par rapport à l'orthodoxie financière qu'elle attirera l'attention d'une banque qui soupçonne alors une opération de blanchiment de capitaux et la dénonce en tant que telle à Tracfin, l'organisme gouvernemental chargé en France de traquer l'argent sale. Selon Claire Arfi, l'écrivain ignorait les détails des modalités de son remboursement. « *Le principal pour lui était qu'il soit payé* », précisera-t-elle au juge d'instruction Anne-Élisabeth Honorat, chargée de l'enquête.
 2. Après avoir virtuellement perdu 2,18 millions d'euros en octobre 2001, l'écrivain a d'abord obtenu 1,5 million d'euros en décembre 2001 puis a touché 1,3 million d'euros versés par Claire Arfi, ce qui a permis à son compte de dépasser sa valeur de septembre 2001, avant le krach américain.

Autant l'écrivain peut commettre des imprécisions dans le monde des idées, autant, dès qu'il s'agit d'argent, il commet peu d'erreurs. La finance est un domaine où l'écrivain excelle. Pas étonnant, dès lors, de le retrouver investisseur aux côtés de certains magnats comme Claude Bébéar, le fondateur du groupe d'assurances Axa, l'actuel parrain du capitalisme français. Les deux hommes possèdent chacun un peu plus de 4 % du capital des Surgelés Picard, depuis 2001. Bernard-Henri Lévy est entré dans cette affaire jusqu'ici très rentable à travers la filiale d'une de ses sociétés financières basée à Londres. Outre Bébéar, il côtoie au capital des Surgelés Picard, pêle-mêle, des gérants de fonds à succès, le patron de la chaîne de coiffure Philippe Bosc et une société off-shore immatriculée au Panama.

Fin connaisseur de la finance, l'intellectuel s'est également offert un ticket dans le fonds d'investissement britannique Candover. Un brin schizophrène, « l'ami Bernard ». D'une main, l'écrivain-financier signe un chèque pour se lancer dans le capital-risque ; de l'autre, l'écrivain-éditeur prend parfois la plume pour fustiger la logique financière des fonds d'investissement. Comme en octobre 2002, quand il pourfend tous ceux qui s'opposent à la candidature de son ami et mécène Jean-Luc Lagardère à la reprise des activités d'édition du groupe Vivendi, une affaire également convoitée par des investisseurs anglo-

saxons¹. « *Voilà des gens qui semblent ne rien trouver à redire au fait que le Larousse et Le Robert tombent entre les mains de fonds financiers anglo-saxons* », s'enflamme Bernard-Henri Lévy. Et de proclamer haut et fort son peu de goût pour ces « *capital-risqueurs, animés par la même logique de plus-value financière à court terme* » qui s'apprêteraient à faire « *main basse sur des pans entiers de notre patrimoine culturel*² ».

Toujours cette ligne directrice de « l'œuvre » béachélienne : proscrire en public ce que l'on s'empresse de faire en privé...

Mille et une nuits marocaines

Familier des milieux du business, Bernard-Henri Lévy ne rechigne pas non plus, à l'occasion, à jouer l'intermédiaire dans certaines affaires. Pas seulement dans les domaines des médias et de l'édition où son expertise et sa compétence sont, de notoriété, très précieuses. En 1997, « l'ami Bernard » ne s'était-il pas porté garant de la « bonne moralité » de François Pinault auprès des dirigeants de l'hebdomadaire *Le Point* que le milliardaire préféré de l'écrivain s'apprêtait à acheter ? Quelques années plus tard, le même « Bernard »

1. Un tel regroupement aurait permis à un « super Hachette » appelé de ses vœux par Lagardère de détenir 30 % de la littérature générale en France et 80 % de l'édition scolaire et des livres de poche. La Commission européenne s'opposera quelques mois plus tard à la constitution d'un tel monopole.

2. *Le Point* du 4 octobre 2004.

tentera d'introduire – mais en vain, cette fois-ci – le même Pinault auprès des dirigeants des Éditions du Seuil.

Les connivences entre le milliardaire François Pinault et le millionnaire Bernard-Henri Lévy ne font jamais les gros titres des journaux financiers. Pourtant, elles éclairent quelques investissements récents.

En 1997, Bernard-Henri Lévy a par exemple servi d'intermédiaire dans l'entrée de Pinault dans le capital de l'institut de sondages Ipsos, à la demande de son ami Jean-Marc Lech, qui en est le patron. Un conseil judicieux pour un investissement rentable qui a permis au milliardaire de faire une bonne affaire en revendant plus tard sa participation en Bourse. « *L'amitié BHL-Pinault n'aurait peut-être pas été aussi forte si Pinault avait perdu de l'argent dans cette opération* », explique un banquier d'affaires témoin de plusieurs transactions béachéliennes¹.

L'écrivain s'est également taillé une belle réputation auprès de la petite mais florissante caste de privilégiés tentés par l'immobilier de luxe à Marrakech, où il possède le plus beau ryad de la ville². La demeure lui aurait été vendue par Alain Delon pour, selon l'écrivain lui-même, 2 millions d'euros³. Un prix d'ami, assurément : la transaction

1. Entretien avec l'un des auteurs.

2. Et un compte à la Wafa Bank, le principal établissement du pays.

3. L'écrivain détient cette propriété à travers l'Immobilière Zahia, une société de droit marocain gérée par Mohammed Aït Emmejjar.

a eu lieu en 1997, au moment où l'acteur acceptait de jouer le rôle principal dans l'unique film de fiction de Bernard-Henri Lévy¹. Le palais, construit pour le Glaoui de la ville au XVIII^e siècle, a été la propriété de Paul Getty Jr, l'héritier américain de la fortune Getty, et de sa jeune épouse Talitha. Un lieu de légende en quelque sorte.

C'est dans ce ryad « *incroyablement luxueux*² », à deux pas d'une des résidences du roi du Maroc, Mohammed VI, que le philosophe invite, pour des séjours d'agrément, les membres de la jet-set parisienne qu'il veut séduire. Ce faisant, il est devenu une sorte d'ambassadeur de la ville dans le beau monde. Une activité qu'il prend visiblement au sérieux, se faisant même élire officiellement, fin 2001, président de l'Association des amis de Marrakech, une discrète organisation regroupant les résidents les plus prestigieux de la ville, dont naturellement le souverain marocain³. Lors du festival de Marrakech notamment, Bernard-Henri Lévy organise chaque année une immense fête dans un palais éclairé aux bougies, non sans avoir prévenu ses voisins que leur sommeil pourrait être troublé, comme le raconte

1. *Le Jour et la Nuit*, détruit par la critique, ignoré par le public, assurément l'un des bides les plus retentissants du cinéma français.

2. Dixit Jean Daniel, fondateur du *Nouvel Observateur* in *Soleils d'hiver*, Grasset, 2000.

3. L'écrivain reste curieusement très vague sur l'activité de cette association. Il assure qu'André Azoulay, le conseiller du roi, lui a demandé d'en assurer la présidence. Et qu'il l'a accepté, sans être capable de préciser à quoi sert l'association...

Philippe Boggio, l'auteur d'une biographie autorisée de l'écrivain. Une année, le roi du Maroc, alerté, aurait même fait porter à Arielle trois caftans et leurs ceintures, serties de pierres précieuses.

À l'occasion, Bernard-Henri Lévy aide ses amis ou les amis de ses amis à acquérir de coquets pieds-à-terre au pays de Mohammed VI. Ainsi, l'ancienne juge d'instruction Éva Joly raconte comment la réalisatrice de télévision Josée Dayan, venue lui demander les droits audiovisuels de son livre¹ (qu'elle refuse de vendre), s'attarda quelques instants avec elle devant un café. Josée Dayan pose alors quelques questions plus intimes à l'ancienne terreur des financiers véreux et autres politiques corrompus. Éva Joly lui parle de son fils architecte, qui songe à faire construire une maison à Tanger. Qu'à cela ne tienne ! La réalisatrice de téléfilms saisit son portable et commence à composer le numéro de « l'ami Bernard ». « Il va vous aider ! » claironne-t-elle. Le temps pour Éva Joly de décliner l'offre immobilière et de s'éclipser sans demander son reste. Mais l'anecdote montre la manière dont fonctionne le « réseau » de Bernard-Henri Lévy, avec ses coups de pouce, ses bonnes affaires et son jardin secret marocain.

Plus récemment, en 2003, son âme méconnue de bâtisseur a poussé Bernard-Henri Lévy à racheter un ancien

1. *Est-ce dans ce monde que nous voulons vivre ?*, Les Arènes, 2003.

palais maure qui fut longtemps une maison close du port de Tanger, au nord du pays. Dans le quartier le plus chic de la ville, là où s'épousent Atlantique et Méditerranée, au lieu dit de Mame Hafa (« la falaise »), grands esprits et jeunes couples amoureux aiment respirer l'air marin. L'écrivain, lui, s'y barricade.

Aussitôt installé, il y a fait dresser une barrière et un gardien à l'entrée de l'impasse où sied la bâtisse. Peu après, il a fait consolider un muret aux abords de la propriété afin de se protéger des regards indiscrets. Autant de travaux qui privent également le voisinage du sublime panorama qu'on peut embrasser, par les jours de beau temps, depuis les hauteurs de Tanger.

Du coup, les habitués du « Café Hafa » ont leur vue gâchée. Ouvert en 1921 par un enfant du quartier, toutes les célébrités viennent s'y attabler aux côtés d'une population plus modeste. D'où les lamentations, notamment celles d'un voisin, Rachid Tafersiti, passionné de Tanger et président de l'association Al Boughaz : « *Quand j'ai vu le mur qui commençait à monter, a-t-il confié, j'ai écrit une chronique pour dénoncer le saccage du paysage, sans savoir à qui appartenait la maison*¹. »

Ému sans doute d'apprendre les dégâts qu'il causait au paysage urbain, Bernard le Marocain n'hésite pas à

1. Ce témoignage est cité dans *Le Gri-Gri international* du 21 avril 2005.

Une imposture française

rencontrer ses voisins. « *Il a semblé très sensible à nos préoccupations* », dit-on candidement à l'association de défense en faveur de la protection du patrimoine de Tanger. Si sensible d'ailleurs que le rehaussement du mur a été... achevé et la façade blanchie durant le mois de mars 2005. Depuis, l'affaire s'est tassée.

En attendant, la société de production de Bernard-Henri Lévy, Les Films du Lendemain, va produire un film sur la restauration, par la décoratrice Andrée Putman, de ce nouveau pied-à-terre-forteresse. L'œuvre, qui doit être réalisée par le cinéaste Benoît Jacquot, sera diffusée sur France 5, qui en a acheté les droits pour 150 000 euros. Deux fois le prix habituel d'un documentaire de la chaîne¹ !

Décidément, « l'ami Bernard » n'est pas un gagne-petit.

1. Le 29 septembre 2004, un certain nombre de producteurs pleins d'humour envoient une lettre ouverte teintée d'ironie à l'écrivain-producteur : « *Votre société Les Films du Lendemain produit un documentaire de 52 minutes pour France 5 sur la construction par Andrée Putman de la villa d'Arielle Dombasle à Tanger et vous avez obtenu de la chaîne 150 000 euros, soit deux fois plus de l'investissement moyen de la chaîne ? (...) Nous sommes sûrs que France Télévisions prendra désormais pour base cette référence... Soyez certain, cher Bernard-Henri Lévy, de notre reconnaissance.* »

7. L'homme qui plombait le cinéma d'auteur mais pas les films d'Arielle Dombasle.

Dès le début des années 1990, Bernard-Henri Lévy a compris que le cinéma pouvait le valoriser au moins autant que son métier d'éditeur et ses piges de journaliste. Il va donc s'engager dans une conquête méthodique.

Avec la presse et l'édition, Bernard-Henri Lévy avait des titres de noblesse : agrégé, normalien, auteur au total d'une trentaine d'ouvrages. En revanche, sa plongée dans le monde du cinéma est un précipité du système d'influence de l'intelligentsia parisienne. Du monde des images, l'écrivain ne connaît alors à peu près rien. Mais qu'importe !

Commençons par les mésaventures du producteur de cinéma. Créée en 1993 – en partenariat à 50/50 avec le milliardaire François Pinault – pour le lancement du premier de ses films, *Bosna*, un documentaire sur la guerre en Bosnie, sa société de production Les Films du Lendemain accuse, dix ans plus tard, un déficit de 315 000 euros. L'année suivante, la société est même au bord du dépôt de bilan¹. Et pas seulement à cause des « frais de représentation et de déplacement » que Bernard-Henri Lévy, PDG depuis 1995, a obtenu de se faire rembourser par la société et donc réglés rubis sur l'ongle à hauteur de la moitié par son associé milliardaire pour une fois peu regardant sur les procédures de contrôle en place.

Les comptes des Films du Lendemain ne sont pas seulement plombés, ils sont aussi opaques. Bernard-Henri Lévy-patron n'est pas en effet toujours soucieux de transparence sur la façon dont il dépense l'argent. Et si cela ne froisse pas François Pinault, que l'on a connu là, encore une fois, plus soucieux de gestion rigoureuse dans ses propres affaires, les austères comptables de la société froncent parfois les sourcils. Ce qui vaut à l'apprenti producteur quelques réprimandes. « *Les informations communiquées relatives à l'élaboration et au traitement de l'information comptable et*

1. En juin 2004, les capitaux propres étant inférieurs à la moitié du capital social, les associés ont dû, comme la loi les y oblige, se prononcer explicitement contre la dissolution automatique de la société moribonde

financière ne nous paraissent pas suffisamment détaillées », expliquent diplomatiquement les commissaires aux comptes de la société de production¹.

La course aux subsides

Plus que producteur, « l'ami Bernard » aime jouer de son influence dans le petit monde du septième art. Et en cela il est un vrai pro. L'aventure commence en 1991. À cette date, le philosophe se fait bombarder à la tête de la Commission d'avance sur recettes par le ministre de la Culture d'alors, Jack Lang. Laquelle commission distribue des subsides aux films qui lui semblent les plus intéressants. C'est peu dire qu'il apprend vite le dur métier de la pêche aux subventions. Sur fond d'échanges de bons procédés entre amis.

Lorsque le pape du Nouveau Roman, très proche de Bernard-Henri Lévy, Alain Robbe-Grillet, présente en 1992 un projet de film à la Commission d'avance sur recettes, l'aréopage présidé par son ami Bernard lui attribue une avance substantielle. Tout naturellement, Robbe-Grillet se fend un an plus tard d'un long plaidoyer, à la une du *Journal du Dimanche*, en faveur de la pièce de son bienfaiteur, *Le Jugement dernier*, qui est donnée alors au théâtre de

1. Rapport du commissaire aux comptes des Films du Lendemain, le 11 juin 2004. Interrogé sur ce point le 25 novembre 2005, l'écrivain assure ne pas avoir été au courant de cette réprimande comptable, qui ne sera pas réitérée l'année suivante.

l'Atelier. Il est emballé, et c'est bien le seul, par ce bide monumental qu'heureusement Maurice Lévy, le patron de Publicis, a discrètement subventionné. On en est encore au stade artisanal du renvoi d'ascenseur.

Plus pittoresque, Bernard-Henri Lévy va se servir de la Commission d'avance sur recettes pour promouvoir sa propre femme, l'actrice Arielle Dombasle. Durant l'été 1993, la Commission, qu'il préside encore, rejette le scénario de *Germinal* présenté par le producteur Claude Berri. Et pour une raison simple, que l'intéressé avait expliquée au *Canard enchaîné* à l'époque : « *Il me poursuit surtout de sa haine depuis que j'ai refusé de coproduire un film de Gérard Blain dont la vedette devait être Arielle Dombasle*¹. »

En 1993, la droite revient au pouvoir. Insensiblement, l'écrivain se rapproche d'Édouard Balladur que sa femme Arielle lui fait rencontrer dans les salons d'Edmond de Rothschild et de son épouse. Il va amorcer la deuxième étape de sa fulgurante carrière dans le monde du cinéma. « Citizen Bernard » est nommé président du conseil de surveillance

1. Ce à quoi l'apprenti cinéaste répondait : « *Comment peut-on oser impliquer ma compagne dans cette affaire ? À la Commission d'avance sur recettes, je ne disposais que d'une voix sur neuf... Dès l'été dernier, j'ai expliqué au magazine Première pourquoi je m'opposais à l'attribution de l'avance à Germinal. Avant le premier tour de manivelle, ce film était déjà couvert d'aides et de subventions.* » Cette version était démentie dans *Le Canard enchaîné* par Gérard Blain, expliquant comment un Bernard-Henri Lévy furieux d'apprendre que Berri ne produisait pas le film de sa compagne avait déclaré : « *Berri refuse ? Vous lui direz que c'est un crétin et qu'il ne connaît rien au cinéma.* »

d'Arte par le ministre de la Culture du Premier ministre Édouard Balladur, Alain Carignon, un autre de ses amis.

Citizen Bernard

Voici une formidable niche. Au sein de cette petite chaîne existe une commission Cinéma qui attribue des budgets à une vingtaine de films par an. Peu d'argent au final, moins de 10 millions d'euros par an, mais un bon starter pour demander d'autres financements. La concurrence est donc rude ! La chaîne reçoit en effet une soixantaine de scénarios par mois.

Sitôt Bernard-Henri Lévy promu, ses amis Daniel Toscan du Plantier et Françoise Giroud sont nommés dans cette commission. Parmi les nouveaux chouchous d'Arte figure le producteur portugais et ami de l'écrivain, Paolo Bronco. Le fait d'avoir produit des films dont Arielle était la star n'est pas le moindre de ses mérites.

Avec le lancement de son premier long-métrage (et le dernier pour l'instant) *Le Jour et la Nuit*, le système de ponction des fonds d'aide au cinéma va fonctionner à plein régime. Jeune cinéaste de cinquante ans, Bernard-Henri Lévy propose son film au premier collège de l'Avance sur recettes, celui des premières œuvres. Amusant. Or justement le responsable cinéma d'Arte, Georges Goldenstern, siège dans cette commission et, d'après les témoignages recueillis auprès d'anciens du CNC, critique vertement le projet

béachélien. En février 1997, coup de fil du cabinet de Philippe Douste-Blazy – alors ministre de la Culture, donc grand ami de Bernard-Henri Lévy – aux responsables du CNC. Il faut écarter le gêneur. « *Voulez-vous faire partie du deuxième collège ?* » propose à Goldenstern un des responsables de l'Avance sur recettes. Comment refuser ? Cette offre est une marque de considération. Le deuxième collège a plus de poids que le premier dans le monde de la production cinématographique. Le responsable du cinéma chez Arte finit par accepter¹.

Une fois l'empêcheur de tourner en rond mis de côté, le film de Bernard-Henri Lévy obtient en mars 1997 l'avance du premier collège... Ce n'est pas assez. Il faut également à l'apprenti cinéaste l'aide de la commission de la chaîne franco-allemande, « sa » chaîne. Logique avec sa position, le même Goldenstern s'oppose à nouveau au principe d'une aide à l'œuvre à venir de Bernard-Henri Lévy. Lequel se tournera alors vers le budget des pré-achats de la chaîne et obtiendra enfin un coup de pouce, alors que le film est à peine commencé. Une première dans l'histoire d'Arte. Et le malheureux Georges Goldenstern paiera cher son opposition courageuse : il sera évincé d'Arte en 2001, malgré la pétition en sa faveur d'une centaine de cinéastes et de producteurs.

1. Georges Goldenstern n'a pas souhaité répondre aux questions concernant cet épisode de la carrière de Bernard-Henri Lévy.

Arte n'est pas la seule chaîne à mettre au pot. *Le Jour et la Nuit* recevra de l'argent de M6 et France 2 – une première, là aussi, trois chaînes finançant le même film –, avec peu de chances, pour le plus mal servi, de passer l'œuvre avant trois ou quatre ans. Une hérésie économique...

À l'époque, même les Renseignements généraux s'en émeuvent. Une de leurs fiches de police – « *Vers une polémique autour de l'argent public accordé à M. Bernard-Henri Lévy* » – raconte comment le film de « Citizen Bernard » n'avait pas obtenu la majorité devant la Commission d'avance sur recettes. Seule l'intervention du président du CNC, d'après ces honnêtes fonctionnaires, aurait permis de trancher finalement en faveur de ce cinéaste débutant et méritant. Extraits :

« La sortie en salles, le 14 février dernier, du film Le Jour et la Nuit de M. Bernard-Henri Lévy, a provoqué une succession de critiques de plus en plus vives dépassant largement le cadre des milieux cinématographiques. En effet, après deux semaines d'exploitation, ce coup d'essai n'a enregistré globalement à Paris et en province que 66 000 entrées, ce que d'aucuns considèrent déjà comme "un véritable fiasco".

De fait, le financement public dont a bénéficié BHL pour réaliser son premier film fait l'objet des jugements les plus sévères. Le budget, estimé à 53 millions de francs, a

également associé, par le biais de coproductions, France Télévisions, M6 et Arte.

Ainsi des producteurs s'étonnent des interventions de M. Philippe Douste-Blazy (alors ministre de la Culture, nda) en faveur de M. Lévy afin, par exemple, qu'il bénéficie de l'Avance sur recettes contre l'avis de la Commission, ou encore pour que son film figure au programme du dernier festival de Berlin où, rappellent-ils, les professionnels l'ont hué et des critiques ont quitté la salle.

Au-delà de cette fronde, sont également évoqués les bénéfices indus que certaines personnalités auraient réalisés à partir d'un film financé, en grande partie, par des fonds publics, conduisant la rumeur à affirmer que "ce film n'a pas été un échec pour tout le monde".

C'est ainsi (...) que M. Daniel Toscan du Plantier, président d'Unifrance, aurait perçu la somme de 250 000 francs au titre de conseiller artistique... »

Apparemment, les RG n'étaient pas si mal informés que cela. Dès le mois de décembre 1995, avant même le premier coup de manivelle, Bernard-Henri Lévy verse effectivement 250 000 francs à l'influent Daniel Toscan du Plantier, alors incontournable dans le milieu du cinéma. « *Une première tranche d'honoraires* » seulement, précise alors l'écrivain aux collaborateurs du milliardaire François Pinault, son

associé dans le septième art¹. Une somme versée à Euripide Productions, l'une des sociétés de Toscan, en vertu d'une mission impossible : vendre le pilier de Saint-Germain-des-Prés auprès des « professionnels de la profession » comme un cinéaste de génie.

Las, le film atteindra à peine 70 000 spectateurs. Beaucoup de critiques feront à l'œuvre un accueil plus que mitigé. Il reste que quelques médias, parmi les plus importants, consacreront des commentaires fort louangeurs à ce premier film de Bernard-Henri Lévy. Et cela grâce à la plus belle des opérations d'autopromotion à laquelle « l'ami Bernard » se soit jamais livré.

« John Huston et Visconti réunis »

Pour tenter d'obtenir de très bons papiers avec ce très mauvais film qui sort en salles, en février 1997, Bernard-Henri Lévy atteint une perfection en matière de relations publiques. Le renvoi d'ascenseur est élevé au rang d'art majeur. Échaudé par l'éreintement de sa pièce de théâtre *Le Jugement dernier*, Citizen Bernard réinvente une presse mieux élevée. Seuls les patrons de rédaction sont conviés aux projections. Et l'acteur vedette Alain Delon est aussi l'invité de *7 sur 7* par Anne Sinclair,

1. Procès-verbal du conseil d'administration des Films du Lendemain, le 1^{er} décembre 1995.

une habituée, avec son mari Dominique Strauss-Kahn, de Marrakech, où elle rencontre fréquemment l'écrivain¹.

«*As-tu vu le film ?*» demande au patron des pages Culture du *Nouvel Observateur*, Jérôme Garcin, un des critiques de la célèbre émission *Le Masque et la Plume* sur France Inter. Oui, il a vu le film mais il est bien le seul dans cette noble assemblée puisque les autres n'ont pas été invités. Motif invoqué : la bobine finale ne serait pas prête. « *Et alors là, stupeur dans ma tête*, raconte Garcin quelques jours plus tard, dans l'émission de Daniel Schneidermann, *Arrêt sur images*, sur France 5, *car j'avais vu une copie qui était tout sauf un brouillon. C'est donc une méthode à deux vitesses. Première vitesse, on ouvre toutes grandes les projections pour le gotha, pour les responsables, pour les leaders, pour ceux qui décident : les patrons de journaux, les patrons de rubriques. Mais dans le même temps on les ferme complètement aux critiques. Ça, je ne l'avais encore jamais vu*². »

La semaine de la sortie du film, trois magazines, *Paris Match*, *Le Point* et *Le Figaro Magazine*, consacraient leur une à Alain Delon, vedette du film. Au *Point*, journal auquel

1. À l'enterrement du père de l'écrivain, les seuls hommes politiques présents étaient Laurent Fabius et Dominique Strauss-Kahn. Dans les années suivantes, une sombre affaire de maçon à Marrakech brouillera néanmoins temporairement, mais très temporairement, DSK et Anne Sinclair avec leur voisin.

2. Cette anecdote est racontée dans *Le Masque et la Plume*, Jérôme Garcin et Daniel Garcia, Les Arènes, 2005.

l'écrivain donne chaque semaine un « Bloc-notes » et où Jean-Paul Enthoven – coscénariste du film et ombre portée de Bernard-Henri Lévy – est conseiller de la direction de la rédaction, le film a droit à quelques égards. Le critique Pierre Billard estime que l'apprenti cinéaste est « *à la fois John Huston et Visconti réunis* ». Rien de moins. Et c'est le même Billard qui, par ailleurs, a confectionné le dossier de presse du *Jour et la Nuit*. On reste en famille.

Dans *Le Figaro Magazine*, c'est le producteur et ami Toscan du Plantier (rémunéré comme on le sait maintenant comme discret conseiller) qui évoque un Delon « *installant dans son cœur Bernard-Henri Lévy du côté des grands, les morts immenses qui le hantent, les Visconti, Clément, Melville, Losey* ».

Une autre SAM, une de ces sociétés d'admiration mutuelle qui jalonnent son parcours, celle qui unit Bernard-Henri Lévy et Jean-Luc Lagardère, organise des projections privées pour les patrons de ses principaux titres. Pilier des Éditions Grasset appartenant à cet industriel (comme le monde parisien est petit), l'écrivain n'est pas un ingrat. Coïncidence ? Le 9 novembre 1996, dans une de ses chroniques du *Point*, Bernard-Henri Lévy prenait la défense de son « ami Jean-Luc Lagardère », dont la mise en examen à l'époque traduirait « *la surchauffe hystérique* » d'un discours hostile aux chefs d'entreprise.

« Bloc-notes ou plan média ?

Il faut avouer qu'en matière de renvoi d'ascenseur, Bernard-Henri Lévy en connaît un brin. Instructive est la lecture de sa chronique dans *Le Point* la semaine précédant la sortie de son film. Les éloges pleuvent sur Roger Thérond, le directeur de *Paris Match*, PPD, Jack Lang et d'autres encore. À propos de l'ancien ministre de la Culture de Mitterrand, l'écrivain-cinéaste écrit ainsi : « *Sa parole est devenue étrangement rare – l'une des dernières paroles à demeurer en phase avec l'époque, sans avoir perdu de sa pugnacité.* » Alain Delon qualifie le bilan ministériel de Lang de « *fabuleux* ». On n'en fait jamais trop. Le cinéaste Lévy mérite bien un Oscar : celui du meilleur attaché de presse de son œuvre.

Une projection privée au Centre national du Cinéma réunit ainsi autour du grand homme quelques inconditionnels. Le ministre de la Culture, Philippe Douste-Blazy, Claire Chazal, Étienne Mougeotte, le numéro deux de TF1, la très chiraquienne Line Renaud et encore l'ami Toscan, accompagné de Caroline Lang, la fille de Jack. En cours de projection, le pauvre Daniel Auteuil tenta de quitter discrètement la salle. Hélas pour lui, le fidèle second de Bernard, Jean-Paul Enthoven, toujours aux aguets, le retint par la manche et l'obligea à participer jusqu'au bout à la grand-messe¹.

1. Jean-Paul Enthoven a commencé sa carrière au *Nouvel Observateur* avant de devenir le bras droit de l'écrivain. Il travaille aujourd'hui chez Grasset comme éditeur et au *Point* comme conseiller.

TF1 annonce urbi et orbi que le grand film du maître représentera la France au festival de Berlin à la fin de février 1997. C'est faux. L'œuvre de Bernard-Henri Lévy a été recalée par le directeur allemand du festival. « *Ce film est à pleurer de rire* », répète-t-on dans son entourage. L'admission du film « hors compétition » – traitement réservé d'ordinaire à des Bergman, Fellini et autres cinéastes atypiques – surprend tout le monde.

110 euros de subventions par spectateur

Les liens amicaux de Bernard-Henri Lévy avec Daniel Toscan du Plantier – qui représente les films français à l'étranger – ou avec Jack Lang, qui préside cette année-là le festival de Berlin, sont évidemment fortuits.

Le 17 février 1997, le film est projeté au festival de Berlin. Cinq cents journalistes assistent à cette projection. Le film a droit à un concert de sifflets. Une centaine de critiques n'attendent même pas la fin de la séance pour quitter la salle. Même le passage le plus pathétique, qui montre Alain Delon se suicidant dans une montgolfière et qui est censé faire pleurer les foules, fait bruyamment rigoler la salle. L'amie de toujours, la journaliste Françoise Giroud, dénonça dans *Le Figaro* « la cabale contre BHL ». Rien de moins.

Mais la cabale s'est poursuivie durant la conférence de presse, un calvaire pour le metteur en scène. Les

entrées avaient été pourtant soigneusement contrôlées et un abondant service de sécurité mis en place. La rumeur courait en effet que l'équipe des entarteurs du terrible Noël Godin dit Le Gloupier pourrait agir une fois de plus contre l'écrivain et s'en prendre également à Delon. Fausse alerte ! Il est davantage question de navet que de tarte à la crème. Contrairement à l'usage établi du festival de Berlin où les metteurs en scène sont accompagnés par seulement deux ou trois interprètes, Bernard-Henri Lévy est suivi par la plupart de ses acteurs, véritable garde rapprochée. « *Pourquoi votre cinéma est-il si peu créatif ? Que voulez-vous dire au juste par votre film ?* » Réponse évasive de l'apprenti cinéaste que l'on a connu plus brillant : « *J'ai voulu faire un film audacieux, un vrai film international avec une production française.* »

Courageuse dans l'épreuve, la fidèle Arielle Dombasle vole plus d'une fois au secours de son mari, et Alain Delon joue les pompiers : « *Je sens beaucoup d'animosité dans cette salle mais c'est pourtant un des plus beaux rôles que j'ai eu à jouer.* » Le public ne confirme pas cette impression : 4 676 le premier jour dans les dix-sept salles retenues Paris et banlieue ; 2 558, trois jours après, ce qui représente une chute de 45 %... Un exploit.

Véritable échec en salles, *Le Jour et la Nuit* aura reçu 2,5 millions de francs. Le CNC ne récupérera sur cette somme que 42 000 francs. Au final, le film aura coûté

726 francs (110 euros) par spectateur, une sorte de record :
« *Le philosophe*, note le magazine *Capital*, est un spécialiste du cinéma subventionné¹. »

Derniers coups de manivelle

Avec *Les Âmes fortes* en 2001, un film de Raoul Ruiz mettant en scène Laetitia Casta et Arielle Dombasle, c'est à nouveau la chasse aux fonds publics. Les Films du Lendemain de « l'ami Bernard » touche l'Avance sur recettes, des aides financières du Conseil de l'Europe (340 000 euros) et de France 2 (230 000 euros). Hélas, le fiasco commercial du film et les dettes qu'il charrie conduisent MDI production, l'associé de l'écrivain sur ce film, au dépôt de bilan. Qu'à cela ne tienne ! Grand seigneur, Bernard-Henri Lévy propose de prendre le relais de son partenaire défaillant. « *Seule cette solution pouvait éviter que le destin de ce beau film ne soit entravé pour plusieurs années* », explique-t-il aux collaborateurs de son riche associé, François Pinault². Lequel accepte sans broncher d'aider « l'ami Bernard » à éponger les 2,43 millions d'euros de dettes du film dans lequel Arielle Dombasle joue une dame patronnesse haute en couleur.

Autant d'échecs qui ne découragent pas « Citizen Bernard ». Le 30 juin 2004, l'apprenti cinéaste annonce

1. *Capital*, février 2000.

2. Rapport de gestion à l'assemblée générale mixte du 27 juin 2002.

Une imposture française

ainsi à ses associés, coup sur coup, la mise en chantier prochaine de *C'est Gradiva qui vous appelle* – une adaptation par Alain Robbe-Grillet de son propre roman, qui sera tournée au Maroc – et l'introduction d'une demande d'Avance sur recettes pour ce film. Et le lendemain, 1^{er} juillet, le film l'obtient¹ ! Ce que Bernard-Henri Lévy veut...

Le fait que deux des huit membres de la Commission soient ses obligés n'est sûrement que pure coïncidence². Le premier, le réalisateur Benoît Jacquot, tourne le film sur la maison du couple Lévy-Dombasle à Tanger ; et le second, Manuel Carcassonne, officie comme directeur littéraire chez Grasset, la maison d'édition de « l'ami Bernard ».

Le cinéma, c'est comme le reste, une affaire de fidélité en amitié...

1. Canal + avait déjà « cotisé » à ce projet en achetant les droits de diffusion télé pour 600 000 euros.

2. Celle du 2^e collègue de la très officielle commission du soutien financier sélectif à la production du CNC.

Troisième partie :

Les idées... enfin

8. L'homme qui écrivait tout et son contraire, sur à peu près tout.

Le 4 février 1975 paraît le septième numéro d'un très éphémère quotidien parisien *L'Imprévu*. Son directeur : Bernard-Henri Lévy. À 27 ans, le jeune normilien pressé, qui puise dans les fonds paternels, s'est mis en tête de révolutionner la presse avec un journal qui ne ressemble à aucun autre... au point de ne ressembler à rien.

Pas ou peu d'actualité, des éditoriaux confus, une ligne politique à gauche, mais ni « social-démocrate », ni

« gauchiste » : l'amateurisme et le dilettantisme sur cinq colonnes à la une. *L'Imprévu* est imprévisible. Les lecteurs n'accrochent pas. Les ventes du premier jour (25 730 exemplaires à Paris, cinq fois plus que *Libération* à l'époque) ont été divisées par dix en quelques jours. En fin de course, *L'Imprévu* ne se vend plus qu'à 3 000 exemplaires. Seul un « coup », un scandale qui ferait parler du journal peut peut-être relancer le quotidien moribond.

La visite à Paris d'Helmut Schmidt, le chancelier allemand de l'époque, va faire germer une idée d'éditorial-choc dans le cerveau du jeune patron de presse. Et Bernard-Henri Lévy de prendre sans précautions excessives la défense des terroristes allemands de la bande à Baader¹.

« Délicieuse journée pour Helmut Schmidt à Paris². Rencontres au sommet, déjeuners et dîners de travail, et longues conversations. On a parlé de l'Europe, du Proche-Orient et de l'énergie. Entre hommes de bonne compagnie et chefs d'État responsables. Les affaires du monde vont bien, puisque les princes s'entendent.

Au même moment pourtant, Baader et ses codétenus crouissent au fond d'une geôle allemande. Cinq mois de grève de la faim. Maintenant grève de la soif : ils risquent

1. *L'Imprévu*, 4 février 1975.

2. Les phrases en gras l'étaient déjà dans l'éditorial de Bernard-Henri Lévy tel qu'il est paru dans *L'Imprévu*.

tous la mort, comme leur camarade Holger Meins, décédé il y a quelques semaines dans des conditions atroces, dont nos camarades de Libération publiaient hier l'hallucinante photo et dont voici aujourd'hui le portrait bien vivant : le jeune insurgé qu'il était. »

Pas un mot naturellement sur ce que représente vraiment la bande à Baader, un groupe terroriste assez éloigné d'une sympathique bande d'insurgés. Il représente même le pire de la dérive terroriste ultra-gauchiste de l'époque...

Stylistiquement, en revanche, la griffe Bernard-Henri Lévy est déjà là : ces phrases courtes qui se veulent haletantes, cette manie de la ponctuation, cet aplomb insensé. Et l'éditorial se poursuit par ces fortes pensées :

« Comment ne pas s'émouvoir de cette vague de brutalité qui déferle sur l'Europe ? De ces bourgeoisies affolées, grosses machines assoupies, mais toujours sur le qui-vive, qu'on croirait hantées par de mystérieux fantômes. Hagardes, un rien les fait sursauter, elles réagissent comme folles aux moindres gestes et à la moindre rumeur. Tandis que les peuples hébétés, accablés par l'ampleur de la violence, attendent prudemment la fin de l'orage ? Comme dans ces familles où l'on comprend brusquement que le père est devenu fou... »

« Même parfum de barbarie dans les déclarations de Kissinger, hier. Là aussi le ton est modéré. Mais comment

ne pas deviner derrière l'indifférence du discours la menace à peine voilée ?»

Quelle schizophrénie peut donc conduire le grand bourgeois – qui dilapide chaque jour le budget du journal, financé par son industriel de père, en notes de frais chez Drouant, le grand restaurant de la place Gaillon – à faire semblant de se montrer solidaire avec des révolutionnaires radicaux, spécialisés dans l'assassinat de patrons¹ ?

L'Imprévu ferme ses portes trois jours après. Le coup d'éclat sur la bande à Baader n'a pas pris. Le quotidien du jeune écrivain n'aura duré que le temps de onze numéros.

Regrette-t-il de s'être ridiculisé en prenant la défense de terroristes d'extrême gauche ? « *Je me souviens effectivement de cet éditorial un peu emphatique dans L'Imprévu*, dit-il. *Ces jeunes baaderistes aux corps christiques. Effectivement... Mais quelle importance ? L'encre est si vite sèche*²... » Et toujours ce geste ample de la main, comme pour chasser au loin le souvenir de ces satanées incohérences qui jalonnent

1. Deux jours plus tard, Bernard-Henri le Rouge redevient M. Lévy, le Mondain. Et dans son éditorial de une, il dresse éloges et tresse couronnes à l'une des ministres de Valéry Giscard d'Estaing, Françoise Giroud, une amie « bourgeoise », selon la terminologie gauchiste de l'époque : « *Il a fallu Giscard, son étonnante fragilité, et le parfum de décadence qui l'entoure : étoile dansante dans un ciel découvert, Françoise Giroud, c'est un peu la douceur de vivre avant la révolution* », écrit Bernard-Henri Lévy, le 6 février 1975.

2. Entretien avec les auteurs du 18 octobre 2004.

sa vie d'intellectuel fluctuant, que personne ne cherche même plus à lui rappeler.

Flirt avec les amis de la CIA

Printemps 1983, soit huit ans après l'édito publié dans *L'Imprévu*, Bernard-Henri Lévy va radicalement changer d'opinion. Une nouvelle organisation de défense des droits de l'homme, officiellement dédiée à la solidarité envers les exilés politiques (surtout s'ils se situent dans le bloc de l'Est), se lance à Paris. Elle prend le nom d'Internationale de la résistance. Le mouvement « *soutient toutes les victimes des dictatures mais dans la hiérarchie des dangers, le totalitarisme soviétique occupe la première place* », précise d'ailleurs son premier président en titre, le dissident soviétique Kouznetsov¹.

Pour faire connaître son action, ce rassemblement ouvertement anticomuniste organise un colloque dans un grand hôtel parisien et publie un texte fondateur dans *Le Monde*². Intitulée « 1933-1983 », cette déclaration signée par Jacques et Claudie Broyelle³, deux anciens militants maoïstes, reconvertis dans l'anticommunisme virulent, a le mérite de la clarté. Le texte fustige « *l'esprit de capitulation* »

1. *Le Monde* du 18 mai 1983.

2. *Le Monde* du 18 mai 1983.

3. Jacques Broyelle est alors journaliste à l'hebdomadaire de la droite extrême *Valeurs actuelles*.

des Occidentaux face aux « *méthodes barbares* » des communistes. « *La force principale du communisme, c'est la faiblesse de l'Occident* », martèle cette « libre opinion », détaillant comment « *le communisme ne comprend que la force et ne respecte qu'elle* ».

Sous couvert de défense des droits de l'homme, la vraie cible de l'Internationale de la résistance apparaît donc clairement : il s'agit de lutter contre les pacifistes européens. Notamment ceux qui s'opposent alors à l'installation des fusées américaines Pershing sur le Vieux Continent, le projet le plus cher de l'administration Reagan à l'époque.

Bernard-Henri Lévy, l'intellectuel de gauche, l'ancien collaborateur de François Mitterrand dans les années 1970, fréquente le mouvement de près. Il est membre du comité de soutien¹. Il y côtoie certains intellectuels proches de lui comme Philippe Sollers, André Glucksmann, ou encore Pierre Daix, futur biographe officiel du milliardaire François Pinault. Des personnalités politiques, disons atypiques, figurent également parmi les protecteurs de ce nouveau mouvement. Comme Marie-France Garaud par exemple. L'ancienne égérie de Georges Pompidou milite activement pour l'installation de fusées américaines sur le

1. « *Le mouvement m'a été présenté lors d'un déjeuner au Tiburce, un restaurant de la rue du Dragon, dans le Quartier latin, auquel participait notamment Fernando Arrabal, Eugène Ionesco et Vladimir Maximov. Il m'a semblé que ce mouvement allait dans le bon sens* », explique Bernard-Henri Lévy. Entretien avec les auteurs du 25 novembre 2005.

sol français. Mais prône aussi le retour de la peine de mort et affirme volontiers que Jean-Marie Le Pen soulève de vrais problèmes¹. Drôle de voisinage² !

Pétitions sous influence

L'organisation entretient une boîte postale sur les Champs-Élysées mais loue des locaux sur le moins huppé boulevard de Sébastopol. Une certaine Olga, émigrée russe, alors assistante de l'écrivain Marek Halter, compagnon de route des causes humanitaires défendues par Bernard-Henri Lévy, fait figure de maîtresse des lieux.

Les locaux étant un peu vastes pour les rares militants de l'Internationale de la résistance, une partie du grand bureau paysager du boulevard de Sébastopol est alors sous-louée à la branche française du Parti radical italien de Marco Panella. « Point de référence » du « Partito radicale » dans l'Hexagone, André Gattolin y travaille dans une ambiance tout à la fois studieuse et bohème.

Outre la lutte contre la faim en Afrique, le fédéralisme européen et la libération des mœurs, le parti italien mène à ce moment-là une campagne acharnée contre la peine de mort aux États-Unis. Aussi Gattolin a-t-il installé sur les murs de

1. *Le Monde* du 28 décembre 1985.

2. « *Je n'ai aucun souvenir d'avoir vraiment participé à la création de ce mouvement, assure aujourd'hui Marie-France Garaud lors d'un entretien téléphonique avec l'un des auteurs. Mais ma signature a été publiée, donc peut-être avais-je donné mon accord verbal pour faire partie du comité de soutien de ce mouvement.* »

l'espace qui lui est alloué de grandes affiches demandant la grâce pour Paula Cooper, une détenue des « couloirs de la mort », condamnée à la peine capitale à l'âge de 15 ans.

« Un jour, se souvient Gattolin, deux types aux cheveux courts et à l'accent américain débarquent dans les locaux pour une inspection. Le lendemain, Olga me prend à part et, gêné, m'explique que nos affiches contre la peine de mort ont choqué les visiteurs de la veille. Qu'il serait plus sage qu'elles n'ornent plus les murs lors de la prochaine inspection. Et là, de plus en plus embarrassée, tout en se désolidarisant de cette démarche, d'expliquer qu'il s'agit quand même d'une demande des gens qui financent les locaux. Et que ces gens, qui appartiennent vraisemblablement à la CIA, pourraient prendre cette campagne en faveur de Paula Cooper comme une activité anti-américaine¹. »

Ainsi l'assistante de Marek Halter présente-t-elle carrément l'Internationale de la résistance à son colocataire comme une créature des services secrets américains destinée à affermer, sous couvert d'action humanitaire, l'opinion française aux objectifs politiques yankee.

Troublant aveu ou simple affabulation ? À ce stade, rien ne permet de prendre l'information pour argent comptant. Pour trancher, il faut se pencher sur la suite de l'histoire de cette éphémère organisation béachélienne.

1. Entretien avec les auteurs.

Deux ans après la première pétition contre le pacifisme européen, Bernard-Henri Lévy signe un nouvel appel de l'Internationale de la résistance. Celui-là aussi apparaît très en phase avec les préoccupations du moment de la CIA.

Il s'agit cette fois-ci de soutenir les « contras », les partisans de l'ex-dictateur nicaraguayen d'extrême droite Somoza – en lutte contre les sandinistes d'obédience marxiste –, au pouvoir à Managua. Le sujet divise la politique américaine. Les faucons de l'administration Reagan insistent pour armer les « contras » dans leur guérilla contre le pouvoir sandiniste. Mais le Congrès refuse de soutenir plus que de raison ces héritiers d'une dictature sanguinaire et corrompue. Une loi américaine a même décrété illégal l'envoi d'aide militaire à la guérilla anticommuniste. Mais dans l'ombre, la CIA intrigue. Dans le plus grand secret, elle gère déjà un programme d'armement des « contras » financé par le trafic de drogue et les ventes clandestines d'armes à l'Iran¹. Ce qui va donner lieu quelques années plus tard au plus grand scandale de l'administration Reagan. Parallèlement, tout est fait pour rallier les opinions publiques occidentales à la cause de la « résistance nicaraguayenne ».

À Paris, l'Internationale de la résistance lance un appel pro-« contras ».

1. Voir à ce sujet *11 septembre, Rapport de la commission d'enquête*, Éditions des Équateurs, 2004, p. 122-123 et le récit du journaliste américain, prix Pulitzer, Gary Web, in *Black List* de Kristina Borjesson, Les Arènes, 2003.

Le texte, publié sous la forme d'une publicité payante dans *Le Monde*¹, est une supplique adressée au Congrès américain pour qu'il reconduise son aide financière aux « contras ». « *L'avenir de la démocratie est actuellement mis en jeu au Nicaragua*, proclame le texte. *Nous considérons que l'aide à tous les secteurs de l'opposition est indispensable pour que les Nicaraguayens puissent se débarrasser de la dictature d'un parti totalitaire.* » Pour les pétitionnaires, soutenir les « contras » est nécessaire « *d'un point de vue stratégique et moral* ». Il en va carrément de l'avenir du « *Monde libre* ». Bernard-Henri Lévy en est². Mais il sera cette fois le seul représentant du Paris intellectuel associé au texte. Ni Philippe Sollers, ni André Glucksmann, ses habituels compagnons de pétition, ne l'accompagnent dans une cause aussi douteuse.

Autant l'installation de missiles nucléaires américains en Europe était-elle à l'époque une position largement défendue par une grande partie de la classe politique française et en premier lieu par François Mitterrand, autant le soutien aux sbires d'un ancien dictateur sud-américain est un cheval de bataille de la seule CIA dans les années 1980. Et une cause soutenue donc par Bernard-Henri Lévy, membre du

1. Le 21 mars 1985.

2. La liste des signataires publiée dans le quotidien du soir en fait foi. Toutefois, interrogé sur ce point le 25 novembre 2005, l'écrivain soutient n'avoir jamais signé l'appel : « *On a utilisé mon nom, sans me demander l'autorisation. C'est la seule fois que cela m'est arrivé et je n'en ai rien su à l'époque.* »

comité de soutien de l'Internationale de la résistance. Cette fois-ci, la question est inévitable : pourquoi Bernard-Henri Lévy cautionne-t-il certaines positions de la CIA ?

Cette mystérieuse Internationale de la résistance n'est d'ailleurs pas tout à fait l'organisation indépendante « *créée par diverses personnalités* » comme la présente *Le Monde* à l'époque. En réalité, il s'agit de la branche française d'une organisation américaine basée à New York, The American Foundation for Resistance International, officine clairement liée aux services secrets américains.

Que du beau monde !

Lorsque la pétition pro-« *contras* » est rendue publique en France, Resistance International est en effet dirigée par Albert Jolis, un ancien officier de l'OSS (Office of Strategic Services), l'ancêtre de la CIA¹. La presse américaine cite d'ailleurs Jolis comme un proche de longue date de William Casey, le patron de la CIA des années Reagan².

Le financement de Resistance International laisse également peu de doutes sur les liens avec les services secrets américains. L'organisation, qui sera dissoute en 1991 après l'effondrement du bloc soviétique, reçoit alors

1. Jolis a alors le titre d'« *executive director* » de l'organisation. Il décédera en septembre 2000 comme l'indique The OSS Society, l'association des anciens membres des services secrets en octobre 2000.
2. Notamment le journaliste Robert Parry, dans un documentaire diffusé par la chaîne PBS, le 18 novembre 1991.

des subsides de la John M. Olin Foundation, émanation de Olin Corporation, le plus grand producteur de munitions pour armes à feu des États-Unis¹. Un fournisseur de l'armée américaine, membre, par définition, du puissant complexe militaro-industriel.

Bernard-Henri Lévy a donc prêté son concours à une opération d'agit-prop des services secrets américains à un moment où les relations des États-Unis avec le reste du monde étaient houleuses.

Vingt et un ans plus tard, en 2006, en pleine vague anti-américaine en France, l'écrivain se pose en ardent défenseur du pays de George Bush, en publiant les notes d'un grand périple aux États-Unis, interprétation libre du voyage d'Alexis de Tocqueville en 1830². L'écrivain a d'ailleurs été chercher une partie de son inspiration auprès de sources, disons, très autorisées. Comme en témoigne cet épisode lors de son passage à Dallas (Texas) en novembre 2004. Ce jour-là, pour les besoins de son livre, Bernard-Henri Lévy prend un petit déjeuner avec Rod Dreher, un journaliste américain ultra-conservateur. « *Je lui ai dit que si notre civilisation est en train d'être sauvée, cela est dû en majeure partie*

1. Le rapport annuel de la fondation pour l'année 1985 fait état d'un don de 90 000 dollars à Resistance International pour « *soutenir ses programmes d'études sur la nature des régimes totalitaires* ». La John M. Olin Foundation contribue également au financement des groupes de réflexion ultra-conservateurs comme le Hoover Institute of War ou le Heritage Foundation.

2. *American Vertigo*, Éditions Grasset, 2006.

aux familles qui défendent consciencieusement les religions occidentales et leurs traditions culturelles », révèle Dreher¹. Et de conseiller à l'écrivain français, « *s'il veut comprendre ce qui conduit, au moins intuitivement, les préoccupations d'un nombre grandissant d'Américains conservateurs* », le visionnage de *Siège de la civilisation*, un film écrit et présenté par Herb Meyer... un ancien responsable de la CIA. Meyer y explique comment la civilisation occidentale fait face à trois dangers mortels potentiels : l'islam radical, la forme décadente du libéralisme économique et... le non-renouvellement des générations dans les pays occidentaux.

Silence, on truque...

Protégé, disposant d'une impunité au moins médiatique, Bernard-Henri Lévy est, de toute façon, depuis longtemps à l'abri des esprits fâcheux trop scrupuleux.

Traquer les emprunts dans « l'œuvre » béachélienne est un passe-temps peu répandu dans le paysage intellectuel français. La tâche demande un goût peu commun pour l'archéologie littéraire. Mais le chercheur est rarement déçu.

En 1977, par exemple, Bernard-Henri Lévy, qui vient de faire sensation en pourfendant le communisme comme une autre face du fascisme dans *La Barbarie à visage humain*, est invité à livrer sa pensée au quotidien *Le Monde*. L'entretien

1. « L'Ouest assiégé », *The Dallas Morning News*, 3 janvier 2005.

est conduit par le journaliste Gilbert Comte, un spécialiste des idées. L'assurance d'un dialogue de haute tenue. Pourtant, ce jour-là, le jeune « nouveau philosophe » ne s'estime pas totalement satisfait de la fulgurance de sa pensée. Lorsqu'il reçoit, pour approbation, le texte de l'entretien, l'ensemble lui paraît manquer singulièrement, disons, de poésie... Il lui faut le reprendre, le peaufiner. Préciser le propos, voire l'aiguiser. Exprimer ce que lui inspire la langue française lui demande notamment un soin particulier, très écrit. Au final, sa réponse retravaillée que publie *Le Monde*¹ ne manque pas de charme : « *Je crois que mon rapport à la langue me tient lieu de géographie justement. Je crois que la langue française est à la fois ma plus chère maladie et ma seule patrie possible. L'asile et l'ancre par excellence. L'armure et l'arme par excellence. Un des lieux en tous cas où je me tiens en ce monde.* » Littéraire, n'est-il pas ? Tellement littéraire que cette phrase a déjà été écrite avant lui. En 1941 exactement... Et par Saint-John Perse, en l'occurrence dans *Lettre à Archibald MacLeish*²...

Plagiaire « l'ami Bernard » ?

Certains penseurs irréductibles se permettent encore, de temps à autre, quelques sentences bien senties à l'égard du

1. Le 5 janvier 1978.

2. Dans les *Œuvres complètes* du poète publiées dans la collection La Pléiade, Saint-John Perse écrit, page 551 : « *La langue française est pour moi, la seule patrie imaginable, l'asile et l'ancre par excellence, l'armure et l'arme par excellence, le seul lieu géométrique où je puis me tenir en ce monde.* »

personnage. « *Nous avons les divas que nous méritons, a récemment lâché Régis Debray. Le fric, l'image et le lieu commun sont les trois pilotis de notre système social. BHL réussit la synthèse. Il mérite sa place*¹. » Mais la pique est rare.

Même lorsque paraît un livre très documenté sur les errances philosophiques et littéraires du prince de Saint-Germain-des-Prés, tel celui de Jade Lindgaard et Xavier de La Porte, c'est le silence ou presque². Personne ne se risque plus à venir chatouiller la vache sacrée du petit monde médiatico-littéraire.

Dans les archives d'un sage

Vieil ennemi du béachélisme, l'universitaire et humaniste Pierre Vidal-Naquet, lui, persiste et signe après près de trente ans de combat contre les divagations béachéliennes : « *L'ignorance de BHL et sa malhonnêteté intellectuelle sont proprement insondables*³ », estime-t-il encore aujourd'hui.

Helléniste de haute volée, combattant infatigable de toutes les luttes pour les droits de l'homme depuis cinquante ans, premier pourfendeur de la torture en Algérie, une cause pour laquelle il a engagé sa vie et sa carrière, Pierre Vidal-Naquet a décidé d'ouvrir les archives de sa croisade anti-

1. Lors d'un forum Internet sur nouvelobs.com le 19 janvier 2005.

2. *Le B.A. ba du BHL*, La Découverte, 2004, n'a suscité aucun débat sur la légitimité intellectuelle de l'écrivain.

3. Entretien avec l'un des auteurs.

BHL lancée dès la fin des années 1970 : elles tiennent en deux grandes chemises cartonnées, entreposées au fond d'une salle d'archives aveugle de l'École des hautes Études en Sciences sociales et réouvertes pour la première fois pour les besoins de ce livre.

Lettres ouvertes, notes manuscrites, coupures de vieux journaux, toutes les mystifications originelles qui ont élevé le normalien au rang de chef de file des « nouveaux philosophes » d'abord, de coqueluche des médias ensuite, y ont été minutieusement archivées. « *Une liste d'escroqueries intellectuelles* », estime l'universitaire.

Il serait aussi vain que fastidieux de les autopsier de nouveau. D'autres s'y sont déjà risqués sans parvenir à ébranler le mythe BHL, tant il semble inoxydable. Mais exhumons tout de même un petit trésor du fond Vidal-Naquet. Un échange de correspondance qui résume à lui seul la technique éminemment plus publicitaire qu'intellectuelle qui est la marque de fabrique béachélienne.

L'histoire remonte à janvier 1981. Bernard-Henri Lévy vient de mettre la dernière main à *L'Idéologie française*, un essai qui prétend démontrer comment le pétainisme constitue la vraie nature idéologique de la France¹. La thèse est contestable. Les erreurs historiques, elles, incontestables. Le jeune écrivain le sait et, pour éviter

1. Éditions Grasset, 1981.

d'être réduit en charpie par le monde universitaire, tente de s'assurer la protection de l'une des références en matière d'antisémitisme, le professeur Léon Poliakov.

Avant sa sortie en librairie, « l'ami Bernard » fait donc porter les épreuves de son ouvrage à Poliakov. Avec une supplique insistante pour que le professeur lui fasse l'honneur d'une recension dans la presse. Ne connaissant pas l'auteur, Poliakov est un peu surpris par cette requête, mais décide d'emporter le manuscrit dans le RER, en rentrant chez lui à Massy-Palaiseau. À peine rentré chez lui, le téléphone sonne. Bernard-Henri Lévy est au bout du fil.

« Alors que pensez-vous de mon texte, professeur ?

– Vous savez, mon jeune ami, je ne suis pas de taille à faire le compte-rendu d'un pamphlet, répond Poliakov.

– Ce n'est pas ce qui est important, répond le jeune écrivain du tac au tac. Je vous ai fait parvenir ce manuscrit pour solliciter votre érudition. »

Flatté, Poliakov accepte un rendez-vous. Le surlendemain, voilà le jeune agrégé de philo, en banlieue Sud, chez l'éminent professeur. Le rendez-vous ne se passe pas très bien. Le vieil érudit fait la leçon au jeune agrégé :

« Votre livre est historiquement faux, non seulement, rien que par son titre¹, il fait passer une partie pour le tout, mais aussi parce que l'on sait bien que l'église catholique était

1. *L'Idéologie française*, nda.

le foyer le plus puissant des campagnes antijuives. Or pour des raisons sans doute tactiques, vous ne touchez pas à ce passé-là », s'indigne le professeur.

Bernard-Henri Lévy ne conteste pas. Il cherche effectivement à ne pas heurter la communauté catholique. Il n'a pas l'intention de déclencher une nouvelle guerre de Religion mais vise plutôt l'œcuménisme synonyme de succès commercial. Le jeune auteur promet même de supprimer une phrase particulièrement malheureuse dans son manuscrit et de rectifier une erreur de date. Concession, là encore, « tactique ».

Pour le « nouveau philosophe », ce jour-là, ce qui importe est de pouvoir se réclamer des mannes du grand Poliakov. Et, en fait de rectification des épreuves, il ajoutera à la fin de son ouvrage le nom de Poliakov comme garant de son travail !

« Ayant passé l'âge des polémiques parisiennes, je n'ai pas attaché une grande attention à cette affaire. Je le regrette », expliquera quelques semaines plus tard Léon Poliakov dans une lettre¹ inédite à ce jour, relatant par le menu sa mésaventure. Las ! Aucune remontrance n'a de prise sur notre philosophe-Teflon. « L'ami Bernard » n'a pas son pareil pour oublier ses erreurs. « Je crois qu'on savait depuis le début que BHL c'était du toc et qu'on a

1. Lettre du 24 février 1981 adressée au directeur du *Quotidien de Paris* mais jamais publiée jusqu'ici.

laissé faire », a dit un jour Bernard Kouchner, une autre grande conscience médiatique. *L'idéologie française c'est aussi ça, parfois : conforter les intellectuels même quand ils barbotent dans l'approximation et dans l'erreur*¹. »

À sa décharge, les plus fins analystes du personnage trouveront toujours dans sa boulimie existentielle une excuse à ses mystifications, contrevérités et autres confusions mentales. « *Ce qui me plaît, moi, c'est d'avoir des vies multiples mais de les avoir en même temps*² », avoue Bernard-Henri Lévy.

Simplement, il arrive que toutes ses vies vécues ou fantasmées se mélangent quelque peu.

1. Interview à *Actuel*, mai 1987.

2. *Le Nouvel Observateur* du 29 avril au 5 mai 2004.

9. L'homme qui a inventé « le romanquête » avec les généraux algériens.

L'animateur de télévision Thierry Ardisson est désormais, comme on l'a vu, un ami fidèle et accueillant. À chaque fois que Bernard-Henri Lévy ou l'un de ses proches ont un livre ou un film à promouvoir, l'animateur déroule le tapis rouge dans son émission *Tout le monde en parle* sur France 2. Les statistiques le prouvent : l'écrivain, sa femme et ses amis de chez Grasset ont droit à d'innombrables passages sur le plateau de l'émission people. Lui-même intervient, une fois l'an, dans l'émission show-biz en diable¹.

1. Le 20 mai 2000, il partage l'affiche avec Anne Roumanoff, Gad Elmaleh et

Ainsi, en mai 2004, quand, sur le plateau d'Ardisson, alors que viennent d'être rendus publics les projets de livres le concernant, « l'ami Bernard », très en colère, vient se plaindre de la chasse aux sorcières dont il s'estime victime, s'emportant contre ces « *mauvais journalistes* », qui, en prétendant écrire sur lui, « *se livrent à de véritables enquêtes policières* », « *fouillent les poubelles* » et « *écrivent n'importe quoi*¹ ». Un feu d'artifice.

BHL : *C'est extrêmement désagréable. C'est un peu, vous savez, on a l'impression d'une sorte de vol de vautours. Et c'est assez curieux, alors je reçois des coups de téléphone d'amis qui m'alertent, des coups de téléphone d'anciens amis qui se souviennent. Des coups de téléphone d'ennemis qui ont une espèce de dernier réflexe d'élégance et qui me disent : « J'ai reçu un appel d'un journaliste du Canard enchaîné, qui s'appelle Nicolas Beau, qui est un mauvais journaliste. (...) » Il y a un sentiment bizarre, de se sentir épié, de se sentir épié avec un plus chez ce genre de biographes qui sont moins des écrivains que des... encore une fois qui ont une mentalité de flic, c'est vraiment « Poètes, vos papiers ! », la phrase d'Aragon. Écrivains,*

Richard Coccianté ; le 24 novembre 2001 avec Serge Lama et Ray Charles ; le 27 avril 2002 avec Titoff et Michèle Torr ; le 26 avril 2003 avec Titoff encore et... Dieudonné ; le 8 mai 2004 avec Ornella Muti et Lenny Kravitz.

1. *Tout le monde en parle*, France 2, 8 mai 2004.

vos papiers ! (...) Il y a deux manières de traiter ce genre de livres. Le débat d'idées, pas de problème. Ma personne, pas de problème non plus. En revanche, les proches et notamment les disparus, hein, ceux qui ne sont plus là pour répliquer eux-mêmes et qui l'auraient peut-être fait avec plus de vigueur que je ne le ferais moi-même, ça c'est vrai que je le prendrais très mal qu'on vienne y toucher. Et que là je ne réagirais pas comme...

Thierry Ardisson : *Comme un gentleman ?*

BHL : *Comme un bon écrivain, adepte de la liberté d'expression tous azimuts. Il y a des choses que je ne supporterais pas que l'on aborde.*

Le procès d'intention est évidemment destiné à discréditer les auteurs d'une enquête sur sa vie et son œuvre. Manœuvre grossière, il laisse le soin de prononcer le réquisitoire au poète Aragon, convoqué dans le rôle du procureur¹.

« L'encre est si vite sèche »

Lorsque, en octobre 2004, un premier rendez-vous est pris à l'hôtel Lutetia pour rencontrer Bernard-Henri Lévy, les auteurs de ce livre cherchent à comprendre l'agression verbale dont ils ont été victimes sur le plateau d'Ardisson :

1. « Poètes, vos papiers » est un poème de Louis Aragon, mis en musique par Léo Ferré.

« – Vous êtes bien aimable de nous recevoir, nous autres “mauvais journalistes”, comme vous l’avez expliqué chez Ardisson, cela est particulièrement méritoire.

– Vous avez effectivement écrit un très mauvais papier sur l’Algérie... » Et d’ajouter, bonasse : « Mais vous savez, sur les plateaux de télé, l’encre est si vite sèche... »

Cette expression, si récurrente dans la bouche de l’écrivain, est une façon de dire : « Disons et écrivons n’importe quoi. De toute façon, le temps se charge d’effacer les mots, seule compte la musique. »

Revenons sur cet article d’un « mauvais journaliste » qui a mis l’écrivain en furie. En décembre 1997, Bernard-Henri Lévy se rend en Algérie, sa terre natale. Son objectif est d’écrire deux grands papiers dans *Le Monde*, dont le patron, Jean-Marie Colombani, et le directeur de la rédaction d’alors, Edwy Plenel, sont des amis fidèles qui lui ouvrent grandes les colonnes du quotidien¹. Ce cher Bernard espère

1. Il convient de distinguer toujours les excellentes relations de l’écrivain avec les patrons des rédactions parisiennes et les rapports tendus qu’il entretient avec la plupart des journalistes dans les mêmes journaux. Ainsi, au *Monde*, la rédaction n’a pas pour « l’ami Bernard » les yeux de Chimène, bien au contraire. Ainsi, lors d’une assemblée générale de la rédaction le 28 juin 2003, qui l’ovationna, le médiateur du quotidien et journaliste fort respecté Robert Solé, s’est dit surpris des liens qui unissaient Bernard-Henri Lévy avec les patrons du journal alors que ce « grand intellectuel parisien » n’avait pas hésité à qualifier *Le Monde* de journal « pétainiste » jusqu’en 1995, date de l’arrivée de Colombani et Plenel à la direction du quotidien.

également effectuer un repérage pour un film pour lequel il a déjà obtenu l'Avance sur recettes du CNC. L'utile et l'agréable.

Généraux cherchent attaché de presse

Durant l'automne 1997, les massacres se multipliant, les généraux qui gouvernent l'Algérie se doivent de réagir. Dans une circulaire du 13 novembre 1997, le président algérien d'alors, le général Zeroual, écrit : « *Il convient de corriger l'image qui est véhiculée de l'Algérie à l'étranger... Parce que la promotion d'une image saine souffre d'un défaut de stratégie*¹. » C'est l'époque où Jack Lang, un ami constant de l'Algérie, se rend là-bas pour expliquer que le régime a « *donné la parole et la responsabilité au peuple* ». C'est l'époque aussi où Hubert Védrine, alors ministre des Affaires étrangères et autre défenseur du régime algérien, va contacter Bernard-Henri Lévy. Les deux hommes se connaissent bien. « Hubert » et « Bernard » se voient de loin en loin, notamment à Marrakech. L'écrivain est donc encouragé par Védrine à se rendre en Algérie et donner de ce pays une image plus conforme aux intérêts de la diplomatie française...

À Alger, notre envoyé très spécial du *Monde* reçoit le meilleur des accueils de la part des plus hautes autorités de

1. Citée dans le livre de Jean-Baptiste Ryvoire et Lounis Aggoun, *Françalgérie, crimes et mensonges d'État*, La Découverte, 2004.

l'État. Il a lui-même modestement reconnu qu'il avait pu se rendre « *dans des lieux interdits aux journalistes*¹ ». Et quand on sait qu'il vaut mieux ne pas ruser avec les interdits en Algérie lorsqu'on est porteur d'une carte de presse, on ne peut que se réjouir que les généraux algériens les aient levés pour l'écrivain.

Dans les papiers qui paraîtront dans *Le Monde*, l'apprenti reporter évoque de long en large les atrocités dont se sont rendus coupables les intégristes musulmans². En revanche, il ne dira rien sur l'autre violence qui sévit dans ce pays martyr, les 150 000 Algériens victimes de l'armée et de la sécurité militaire depuis le début de la guerre civile larvée qui oppose en 1995-1997 les forces de sécurité du régime aux maquis intégristes : bombardements au napalm, arrestations et tortures systématiques, disparitions d'opposants. Mais surtout que d'erreurs commises sous la plume de cet envoyé très spécial ! Florilège :

« *Chérif Rahmani, ministre gouverneur d'Alger (...) est ouvert. Brillant ? Il est typique (...) de la nouvelle génération de "quadras" qui arrivent aux affaires et poussent vers la porte les caciques discrédités du FLN.* »

1. *Le Canard enchaîné* du 14 janvier 1998.

2. Les 8 et 9 janvier 1998.

Faux. Enfant chéri du régime actuel, Rahmani témoigne de « la reproduction » des élites algériennes depuis la guerre. Il est d'abord le neveu du colonel Bencherif, le patron de la gendarmerie sous Boumediene. Dès les années 1980, sous la présidence de Chadli, ce « quadra » – qui est en fait quinquagénaire à l'époque où Bernard-Henri Lévy écrit son enquête – fut successivement secrétaire général du ministère de l'Intérieur, trois fois ministre des Travaux publics, de la Jeunesse et de l'Équipement, et plusieurs fois wali (préfet) à Tébessa, le fief de son oncle, puis à Alger. Comme on le voit, un nouveau venu dans le monde politique algérien...

Interrogée dans le cadre de ce livre, Florence Aubenas, journaliste emblématique de *Libération* et spécialiste du dossier algérien, qui était présente à Alger quelques semaines après le passage de Bernard-Henri Lévy, donne quelques clés pour comprendre ce publiereportage : « *J'ai rencontré à l'époque la secrétaire du gouverneur Rahmani. Elle m'a raconté comment le gouvernement avait demandé à Rahmani de recevoir André Glucksmann et Bernard-Henri Lévy.* » Et Florence Aubenas d'expliquer : « *Les parcours des deux intellectuels français étaient entièrement organisés par le pouvoir.* »

Du « romanquête » avant la lettre

Après le morceau choisi sur le gouverneur d'Alger, « l'ami Bernard » poursuit son « reportage » :

« Miloud Brahimi, avocat réputé éradicateur mais qui met son point d'honneur, dans son métier, à défendre les islamistes. »

Inexact. Quatre ou cinq avocats ont alors à Alger le courage de défendre les islamistes radicaux ou présumés tels. Mais leurs bureaux sont parfois cambriolés, et certains d'entre eux sont arrêtés. Président d'une ligue officielle des droits de l'homme sous Chadli, Miloud Brahimi a simplement défendu quelques cas isolés, notamment des enfants perdus de la nomenklatura qui se sont tournés vers la cause islamiste.

Le grand reportage continue au cœur d'une réalité algérienne devenue de plus en plus virtuelle. Bernard-Henri Lévy dresse ensuite le portrait d'un « héros », le commandant Azzedine, décrit comme *« un Alexandre Sanguinetti version “libération de l'Algérie” »*. Et l'apprenti reporter de poursuivre : *« C'est un de ces briscards mal récompensés qu'ont toujours produits les grands compagnonnages politiques. »*

Héros certes de l'indépendance (encore que son rôle exact soit sujet à polémique), ce « *briscard mal récompensé* » a surtout été l'organisateur de milices armées dans l'Algérois et un homme d'affaires actif dans l'importation de bières, de lait maternisé et de yaourts. Azzedine devait à l'époque être nommé sénateur par son proche, le président Zeroual, qui dispose du pouvoir de désigner le tiers des

membres du Conseil de la Nation, une sorte de Sénat à l'algérienne.

Durant les années 1980, sa femme, l'ancien mannequin Yasmina, tenait une boutique de mode à Riad El Fath, l'équivalent à Alger du Forum des Halles à Paris. Là, toute la nomenklatura locale venait faire ses emplettes. Symbole de l'enrichissement un peu rapide des puissants du régime, ce commerce luxueux a été brûlé durant les émeutes d'octobre 1988. « *Mal récompensé* » Azzedine ? L'expression retenue par Bernard-Henri Lévy n'est pas forcément la mieux choisie¹...

Poursuivant son grand reportage, Bernard-Henri Lévy écrit encore : « *“Mouloudia, Mouloudia”*. Ça veut dire chiffonnier, explique Rahmani. “*Club des chiffonniers*”, c'est le nom de notre Paris-Saint-Germain local. »

Faux, là encore. Le grand club de foot algérois qui existait du temps de l'Algérie française porte le nom de Mouloudia, un terme à connotation nationaliste et religieuse qui évoque la naissance du Prophète (« Mouloud »).

L'apprenti reporter enchaîne alors sur le récit des sévices

1. *Le Canard enchaîné* du 14 janvier 1998 qui avait publié cette information devait faire l'objet d'une plainte du commandant Azzedine. Devant l'offre de preuves produite par l'hebdomadaire, Azzedine renonçait finalement à poursuivre le journal en justice...

qu'une certaine Nadia affirme avoir subis de la part des groupes intégristes.

« Elle a vingt ans. Jamais, encore, elle n'a pu raconter cette histoire. »

Encore raté. Son récit a déjà été publié, le 29 décembre 1997, par plusieurs quotidiens algérois et a donné lieu à un reportage de la télévision officielle. À une variable près... Dans les médias algériens, Nadia s'appelle Djamila. Bref, tout est déjà en germe dans l'enquête algérienne de ce qui fera plus tard la trame de *Qui a tué Daniel Pearl ?*¹, exemple de ce que Bernard-Henri Lévy a baptisé « romanquête » : le mélange du vrai et du seulement vraisemblable, l'absence de rigueur, l'écriture au service d'une thèse, c'est-à-dire d'une idéologie préexistante, et le refus de la confrontation avec le réel. Et l'envoyé très spécial du *Monde* de poursuivre :

« Je suis redescendu, place des Martyrs, jusqu'à une échoppe toute noire, où l'on vend en plein Alger des appels à la Djihad, des récits héroïques de la guerre d'Afghanistan (...) Et je me trouve devant la mosquée Djama el-Kebir, rôdant, hésitant à entrer...(...) Je suis là, donc, quand un type, bizarre, très agité, s'approche : " Qu'est-ce que tu fais là ? C'est la place des Musulmans ici." »

1. Éditions Grasset, 2003.

Exagéré, là encore. Le récit donne l'impression que Bernard-Henri Lévy est sur le point de pénétrer dans l'antre de l'intégrisme le plus féroce. Or Djama el-Kebir n'est autre que la mosquée officielle du régime, où ont été prononcées les prières lors du décès des présidents Boumediene et Boudiaf, et d'où sont retransmis par la télévision la plupart des prêches. Inutile de dire que la prière du vendredi rassemble plus d'honorables correspondants de la sécurité militaire que d'extrémistes¹.

L'hommage du général Nezzar

En Algérie, l'apprenti reporter ne s'est pas contenté de ce reportage approximatif ; il a multiplié les déclarations publiques en faveur du régime algérien. Lors de son séjour à Alger, en effet, l'écrivain n'a pas hésité à déclarer, à l'occasion d'une conférence de presse que la terreur intégriste était « *en nette régression* » : « *Je partirai d'Alger avec le sentiment que vous, les journalistes et intellectuels,*

1. Lorsqu'un article sur « les dix erreurs de BHL » était paru à l'époque de son reportage dans *Le Canard enchaîné* signé par un des auteurs de ce livre, l'intéressé avait immédiatement réagi par un droit de réponse où il prétendait dénoncer les prétendues inexactitudes du papier. En fait, il avait raison sur un seul point. Dans *Le Canard*, il avait été indiqué un peu trop rapidement que l'écrivain-reporter avait été hébergé pendant son séjour dans la résidence officielle des hôtes de la présidence algérienne, ce qui n'était pas exact. En revanche, il n'avait pu contester aucun autre des éléments du dossier publié à l'époque.

êtes en train de gagner la partie grâce à votre résistance quotidienne. Le terrorisme est sur le chemin de la défaite », explique-t-il aux journaux algériens.

Malgré ces erreurs d'appréciation manifestes, qui auraient valu à n'importe quel journaliste un blâme de sa rédaction, « l'ami Bernard » reçoit une brassée de compliments des galonnés algériens. Dans *L'Authentique*, le quotidien contrôlé par le général Betchine, conseiller spécial de la présidence de l'époque sur les questions de sécurité et ancien patron de la sécurité militaire, de larges extraits du reportage du *Monde* sont repris sous le titre « Un pavé dans la mare ».

Autre hommage, celui-là du 19 février 1998, de Khaled Nezzar, « le parrain » des généraux algériens et le principal responsable des sanglantes répressions qui marquèrent les années de plomb algériennes, qui déclare au quotidien *El Watan* : « *Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann sont simplement des hommes de courage et de conviction.* » Le général conserve pour eux « *son plus grand respect et sa plus haute considération* ».

Malheureusement pour Bernard-Henri Lévy, si l'encre est vite sèche, les mots demeurent. Ils gardent la trace de ses impostures d'intermittent du journalisme.

10. L'homme qui s'est approprié la mémoire de Daniel Pearl.

Au printemps 2005, les auteurs de ce livre sollicitent le témoignage de Mariane Pearl, la veuve du journaliste américain du *Wall Street Journal* assassiné à Karachi, au Pakistan, trois ans plus tôt et dont Bernard-Henri Lévy avait fait le sujet d'un ouvrage à succès, *Qui a tué Daniel Pearl ?*¹. Cet OVNI littéraire mélangeait enquête et fiction sur les derniers jours du reporter enlevé puis égorgé en janvier 2002 par un groupe islamiste pakistanais. Il était important de recueillir le sentiment de la propre épouse de

1. *Op. cit.*

Pearl, auteure, elle aussi, d'un livre sur la fin tragique de son mari.

Contactée via son frère, Satchi Van Neyenhoff, qui vit à Paris, Mariane Pearl a transmis sa réponse, sous la forme d'un court texte cinglant d'une quinzaine de lignes.

« Je comprends le but de votre ouvrage et il est plus que légitime que vous vous attaquiez aux “ méthodes BHL ”. Comme mon frère Satchi vous l'a expliqué, j'ai décidé de ne pas parler de mon expérience avec l'animal pour des raisons de dignité effectivement et parce qu'il s'agit de mon mari. BHL ne m'intéresse pas. C'est un homme dont l'ego détruit l'intelligence et je ne trouve pas utile d'en parler dans le cadre de ce qui est arrivé à ma famille. Et il m'est impossible de distinguer les deux, évidemment. Des projets sont en cours qui nous concernent encore tous les deux. Si BHL devait reproduire le genre d'expériences que j'ai déjà vécues avec lui, je dirai tout ce que j'ai à dire. Ou plutôt je l'écirai¹. »

Cette hostilité, Mariane Pearl ne l'avait jamais exprimée jusqu'ici aussi clairement. Mais pour ceux qui savent lire entre les lignes, elle était perceptible dès la publication du livre de Bernard-Henri Lévy. Mariane Pearl a toujours

1. E-mail du 29 juin 2005.

assimilé le mélange béachélien de fiction et de réalité appliqué à la mémoire de son mari comme un viol littéraire.

Passe encore que la thèse centrale du livre – fondée sur les « *intimes convictions* » de Bernard-Henri Lévy plus que sur des faits tangibles – apparaisse saugrenue. Mariane Pearl lui a déjà fait un sort, après la sortie du livre, en répondant à une interview. « *Croyez-vous à la thèse que développe Bernard-Henri Lévy dans Qui a tué Daniel Pearl ? (selon laquelle) Danny aurait découvert comment Al Qaïda cherche à se procurer l'arme nucléaire ?* » lui avait demandé le journaliste de l'hebdomadaire suisse *Construire*. Réponse sèche de la veuve de Daniel Pearl : « *Spéculer dans ce genre de situation est une chose dangereuse, il y a trop d'implications*¹. »

En fait, la thèse du *Pearl* de Bernard-Henri Lévy ne tient la route pour aucun des proches du journaliste assassiné. Judea, le propre père de Daniel Pearl, s'en est également démarqué publiquement. « *Sa principale conclusion est fausse – l'idée que Danny a été tué parce qu'il en savait trop. Ça ne cadre pas avec les faits* », a-t-il confié au *Los Angeles Times*². Et même le *Wall Street Journal*, l'employeur du reporter américain, a jugé bon de publier un communiqué se dédouanant du travail de l'écrivain français en précisant

1. *Construire*, n° 51, 16 décembre 2003.

2. *Los Angeles Times* du 30 août 2003.

que le quotidien « *n'avait pas été impliqué de quelque façon que ce soit dans la préparation du livre*¹ ».

Indécence et voyeurisme

Las ! Tout le génie de l'écrivain tient à ce que les démentis des proches, de ceux qui savent – la femme, le père, l'employeur – n'aient jamais été relayés en France, où l'intelligentsia a salué la sortie du livre dans « *un climat littéraire de type nord-coréen*² ». Qu'importe si la famille et le journal qui employait Pearl n'accordent aucun crédit au romancier-enquêteur, la presse française lui fait un triomphe. L'aveuglement et le nombrilisme du système médiatique hexagonal trouvent là une belle illustration.

Plus encore, la veuve du journaliste assassiné a surtout été choquée par l'indécence de Bernard-Henri Lévy lorsqu'il met en scène dans son livre la mort atroce de son héros. « *Comment a-t-il osé voler les dernières pensées de mon mari ?*³ » s'étranglera-t-elle.

Dans son « romanquête », l'écrivain imaginait en effet :

-
1. Sollicités lors de la préparation de son livre par l'écrivain, les dirigeants du quotidien américain, avant de répondre, avaient demandé à leur bureau de Paris une note pour évaluer la crédibilité de cet écrivain français qu'ils ne connaissaient pas. Et, après avoir pris connaissance de cette note peu amène, avaient décliné toute collaboration avec l'écrivain.
 2. Selon le mot de Pierre Assouline dans *Lire*, qui fut le seul, avec Philippe Lançon dans *Libération*, à oser critiquer ce livre.
 3. *The Guardian*, « *Living bitter is living dead* », du 20 avril 2004.

« Pearl, les yeux fermés, sent le mouvement de la lame vers sa gorge. Il entend comme un bruit d'air froissé près de son visage et conclut que le Yéménite est en train de répéter. (...) La dernière image du monde, se dit-il. Il transpire et frissonne à la fois. Il entend l'aboi d'un chien dans le lointain. Le bourdonnement d'une mouche, toute proche. Puis, enfin, le cri d'une poule qui se confond avec son propre cri, stupeur et douleur mêlées, inhumain. »

Mariane Pearl est blessée par la complaisance avec laquelle Bernard-Henri Lévy décrit l'assassinat de son mari à partir d'une vidéo du massacre tournée par les tueurs. La veuve du journaliste a toujours considéré qu'il fallait s'abstenir de diffuser cet enregistrement. Pour elle, le spectacle du mal n'aboutit qu'à glorifier le mal.

Bernard-Henri Lévy n'en a cure. Il insiste même :

« Ça y est. Le couteau est entré dans la chair. Doucement, très doucement, il a commencé sous l'oreille, derrière le cou, écrit-il (...) Pearl s'est cabré. Il a furieusement cherché de l'air dans son larynx charcuté. Et le mouvement qu'il a fait est si violent, la force qui lui est revenue si grande, qu'il échappe à la prise de Karim, hurle comme une bête et s'effondre, en râlant, dans son sang qui coule à flots. Le Yéménite à la caméra hurle aussi. (...) La caméra n'a pas fonctionné. Il faut, pour la caméra, tout

arrêter et recommencer. » (...) « Pearl est couché sur le ventre, maintenant. La tête, à demi coupée, s'est écartée du buste, loin en arrière des épaules. Les doigts des deux mains sont plantés, telles des serres, dans la terre. Il ne bouge plus. Il geint. Il hoquette.(...) Karim met les doigts, alors, dans la plaie pour en écarter les lèvres et dégager le terrain pour le retour du couteau. Le deuxième Yéménite incline l'une des lampes pour mieux voir, sort son propre couteau et, fébrile, comme enivré par la vue, l'odeur, le goût du sang chaud qui s'échappe de la carotide comme d'une tuyauterie crevée et lui gicle à la figure, coupe, puis arrache sa chemise. Et le tueur, alors, achève sa besogne : le couteau à côté de la première blessure ; les cervicales qui craquent ; une nouvelle giclée de sang qui lui arrive dans les yeux et l'aveugle ; la tête qui, roulant d'arrière en avant comme si elle était encore animée d'une vie propre, finit par se détacher ; et Karim qui la brandit, tel un trophée, face à la caméra. Le visage de Danny froissé comme un chiffon. Ses lèvres qui, à l'instant où sa tête se détache, semblent animées d'un dernier mouvement. Et le liquide noir qui, comme il se doit, lui coule de la bouche. » Et ainsi de suite...

Cette manière complaisamment chirurgicale de décrire les derniers moments du journaliste américain choque profondément la famille Pearl. D'autant que pour les besoins de la promotion de son livre aux États-Unis, Bernard-Henri

Lévy réaborde ce thème lors d'une interview à la télévision américaine.

Interrogé sur un éventuel différend avec la veuve du journaliste, l'écrivain explique qu'il avait effectivement été invité avec Mariane Pearl lors de l'émission de Charlie Rose sur la chaîne publique américaine. À l'issue de l'enregistrement, Mariane lui a reproché d'avoir évoqué la scène de l'égorgement. A-t-il eu un mot de trop ? Lévy le concède, en privé, avec sa désinvolture coutumière. Mais il pense surtout que Mariane a eu l'impression qu'il lui volait son mort, et qu'elle était jalouse du succès de *Qui a tué Daniel Pearl* ? Chassant ce mauvais souvenir, Bernard-Henri Lévy insiste sur le caractère amical de leurs relations et sur l'absence de propos hostiles de Mariane Pearl à son égard. CQFD. Jusqu'à aujourd'hui donc...

Faire taire Mariane

Pas question que Mariane Pearl vienne détruire son « plan média ».

Depuis la sortie du livre en mai 2003, au début de sa tournée de promotion à la télé, Bernard-Henri Lévy connaît pourtant les réticences des membres de la famille Pearl. On lui rapporte notamment que Satchi Van Neyenhoff, le frère de Mariane, monteur dans une société de production audiovisuelle parisienne, est révolté par la diffusion d'extraits de la vidéo du meurtre de son beau-frère dans

les émissions où se produit l'écrivain. Il faut étouffer le début d'incendie. Et Bernard-Henri Lévy est un pompier hors pair. « *Un beau jour, le voilà qui débarque en trombe à mon bureau, sautant de sa Jaguar avec chauffeur en compagnie de trois gardes du corps, raconte Satchi. Après m'avoir assuré qu'il n'était pour rien dans la diffusion de la cassette du meurtre, il m'a surtout longuement interrogé sur ma sœur, nos liens, notre degré de proximité, etc. À l'évidence, il voulait se rapprocher de Mariane... Il nous a d'ailleurs ensuite souvent invités à Marrakech. Mariane n'a jamais voulu y aller¹.* »

Après avoir neutralisé le beau-frère, Bernard-Henri Lévy tente de circonvenir l'épouse. Facile : Mariane Pearl vient d'écrire son propre témoignage sur la mort de son mari. Et c'est un vieil ami de la famille Lévy, Olivier Orban, le patron des Éditions Plon, qui l'édite en France. Lorsque le livre de Mariane sort, six mois après le sien, « l'ami Bernard », pour

1. Entretien avec les auteurs. À l'époque, Lévy, se croyant ou faisant semblant de croire qu'il était menacé par Al Qaïda, avait demandé à son ami Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, de bénéficier d'une protection policière. Ce qu'il obtint de mai à septembre 2003. Selon les témoignages policiers recueillis pour ce livre, l'écrivain faisait de cette protection rapprochée un usage disons très dillettante. Prévenant l'escorte qu'il devait sortir à neuf heures, il apparaissait à quatorze heures, informant ses gardes du corps qu'il n'avait finalement plus besoin d'eux. Rapidement les policiers se sont aperçus qu'ils ne l'accompagnaient que dans les sorties publiques. Craignant de n'être utilisés que pour épater la galerie, ils ont demandé d'eux-mêmes l'arrêt de la surveillance à leur hiérarchie. Et l'ont obtenu. L'écrivain restait, il est vrai, très vague sur les menaces dont il était l'objet. Il parlait seulement de coups de fil sans jamais personne au bout du fil...

lui être agréable, lui met donc tout son réseau médiatique à disposition. Il ne s'en cache pas, admettant sans difficulté en privé « *être intervenu auprès de Thierry Ardisson pour qu'il invite Mariane dans son émission de télévision. Ce qu'il a fait volontiers. Je lui ai également demandé à cette occasion de ne pas poser de questions indélicates sur les difficultés relationnelles qu'elle avait alors avec sa belle-famille et qui défrayaient la chronique aux États-Unis. Ardisson a été très correct*¹ ».

Mariane Pearl n'est pas dupe. « *Mariane est à des années-lumière de BHL*, explique une de ses amies parisiennes. *Elle a vraiment été choquée par la façon dont il s'est accaparé le personnage de son mari, alors qu'il ne le connaissait même pas*² ! »

-
1. L'enregistrement de l'émission d'Ardisson sera expurgé de toute allusion désagréable pour Bernard-Henri Lévy : l'animateur demande à Mariane Pearl : « *Que pensez-vous du livre de BHL ?* » Réponse : « *Je ne l'ai pas lu.* » : Le passage sera coupé au montage et jamais diffusé.
 2. Sans compter le peu de crédibilité journalistique que Mariane Pearl reconnaît à Bernard-Henri Lévy. Dès la première rencontre avec l'écrivain, à New York, Mariane avait eu l'intuition que le « romanquète » penchait irrésistiblement du côté du roman. Elle l'a confié à un ami très proche, cadre de haut niveau à Paris. « *Un soir où il était venu la voir aux États-Unis, Mariane l'avait emmené dîner à Alphabet City, raconte ce témoin. L'écrivain arrive en limousine. Une fois garé, il fait un faux mouvement et laisse tomber son téléphone portable dans une bouche d'égout, au milieu de vieilles capotes usagées. Mariane, qui a passé plusieurs semaines dans les endroits les plus sordides de Karachi, sur les traces de son mari disparu, a vu la moue dégoûtée de son invité. Une pensée lui a tout de suite traversé l'esprit : au Pakistan, cet homme n'avait pu aller là où il disait qu'il était allé.* »

Une grandeur d'âme pesée au trébuchet

Le magazine *L'Express* se fait l'écho de la froideur de leurs relations¹. L'agacement de la veuve du journaliste américain est même tel qu'elle refuse net la proposition que Bernard-Henri Lévy lui fait de lui reverser personnellement une partie des droits de la traduction américaine de son livre. Mariane suggère à l'écrivain de faire ses dons (déductibles d'impôts) à la très officielle Fondation Daniel Pearl, créée aux États-Unis à la mémoire de son mari.

Le site Internet de la Fondation Daniel Pearl recense les donateurs de l'organisation. Les parents du journaliste, Judea et Ruth Pearl, et la maison-mère du *Wall Street Journal* sont les plus généreux avec un don de 100 000 dollars et plus. Viennent ensuite, la journaliste-vedette de CNN Christiane Amanpour, une fondation familiale américaine et la Fondation André-Lévy, l'association de bienfaisance de Bernard-Henri. Celui-ci a en effet sponsorisé le Music Day, une série de concerts symphoniques en hommage au journaliste assassiné, à hauteur de 50 000 dollars². Mais comme le confirment les responsables de la Fondation Pearl, Bernard-Henri Lévy n'a versé cette somme qu'une seule fois, à l'occasion de l'édition d'octobre 2003. C'est-

1. Le 20 novembre 2003.

2. Environ 38 000 euros. Bernard-Henri Lévy n'a pas souhaité commenter ce chiffre.

à-dire un mois après la sortie du *Pearl* de l'écrivain français aux États-Unis.

Il ne figure plus sur la liste des donateurs de l'édition 2004 et 2005 de cette manifestation annuelle du souvenir.

Pearl ? Affaire classée. Oubliée. Reste le Pakistan, dont Bernard-Henri Lévy, l'espace d'un an, s'est autoproclamé expert mondial.

Un guide en pâture

Début 2004, deux grands reporters de *L'Express* font la une des journaux. Ils viennent de rentrer à Paris après avoir passé plusieurs semaines dans les geôles pakistanaïses. Les journalistes avaient cherché à enquêter sur les activités islamistes dans la zone tribale à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan. Cela n'avait pas été du goût des autorités pakistanaïses, soucieuses de faire oublier au monde leur incapacité à contrôler cette poudrière terroriste implantée sur leur propre territoire.

Mais si les journalistes français sont libérés sur pression diplomatique de la France, leur confrère pakistanaïse, lui, croupit encore à l'époque en prison. Khawar Mehdi Rizvi, journaliste, interprète et guide, accompagnait l'équipe de *L'Express* lors de ce reportage. Il est accusé de sédition et de conspiration contre l'État. Il risque tout simplement la prison à vie.

L'affaire fait grand bruit en France. Bernard-Henri Lévy ne peut donc pas s'empêcher de squatter l'événement.

D'autant que cela fait près d'un an qu'il s'autoproclame expert en « pakistanologie ». Il prétend connaître le terrain puisqu'il affirme avoir mené son « romanquête » sur Pearl au péril de sa vie, dans les quartiers les plus dangereux d'Islamabad et Karachi.

Les autorités pakistanaises, qui cherchent à montrer leur bonne foi dans la lutte internationale contre le terrorisme, ont peu apprécié de voir, dans un ouvrage à succès, leur pays décrit comme l'enfer sur Terre et Karachi comme « la maison du diable ». Ni de se voir accusé de soutenir en sous-main les islamistes, voire de leur faciliter l'accès à la bombe atomique.

Bernard-Henri Lévy est donc considéré comme ennemi de la nation. L'écrivain s'en glorifie. Le Pakistan, sa dictature militaire et ses foyers islamistes : il ne laisse plus personne évoquer ces domaines dans les médias sans s'en mêler immédiatement. Un « fixe » pakistanais victime de l'arbitraire d'un régime honni ? Bernard-Henri Lévy sort sa plume. Elle va faire des dégâts :

« Ainsi donc nous sommes toujours sans nouvelles de Khawar Mehdi Rizvi, le reporter pakistanais qui a servi d'interprète à Marc Epstein et Jean-Paul Guilleau, les deux journalistes de L'Express récemment rentrés en France. Comme tous ceux qui ont travaillé à Islamabad, j'ai eu l'occasion de croiser Rizvi. C'est un esprit libre. Un

vrai professionnel (...) Et je sais que nous avons, à Arte, des projets avec lui qui, s'ils aboutissent, contribueront à resserrer les liens entre nos deux pays¹. »

En lisant cela, les proches du fixeur pakistanais s'effondrent. Tous leurs efforts pour le faire libérer sous la pression internationale viennent de s'écrouler. Dans sa volonté forcenée d'être au cœur de l'événement, Bernard-Henri Lévy vient de reconnaître publiquement ses liens avec Khawar Mehdi. Sacrée boulette...

Les autorités pakistanaises sont maintenant persuadées que Khawar Mehdi a aidé l'écrivain français à écrire son brûlot antipakistanaï sur Pearl. D'autant que l'information avait déjà circulé chez les connaisseurs du Pakistan. Ainsi le journaliste Richard Labévière avait expliqué, à la même époque, dans son éditorial quotidien de politique étrangère sur Radio France Internationale, que « *Khawar Mehdi avait déjà servi de guide à l'essayiste français Bernard-Henri Lévy pour son ouvrage passablement contesté sur le Pakistan* ».

Lorsqu'on l'interroge aujourd'hui sur l'aide apportée par ce journaliste pakistanais, Bernard-Henri Lévy prend garde désormais de nier tout lien avec cet homme. Il n'est que temps. « *Khawar Mehdi n'a jamais été mon fixeur. C'est la presse pakistanaïse qui a insinué cela².* »

1. *Le Point*, 22 janvier 2004.

2. Entretien avec les auteurs, le 18 octobre 2004.

Vérification faite auprès du comité de soutien de Khawar Mehdi, la presse de Karachi ou d'Islamabad n'a jamais évoqué les liens entre Bernard-Henri Lévy et son fixeur...

Contacté à plusieurs reprises par e-mails, Khawar Mehdi Rizvi, libéré sous caution en mars 2004 et actuellement en exil aux États-Unis, n'a, lui, pas souhaité réévoquer les détails de ses liens avec Bernard-Henri Lévy.

Au total, rien n'est bien clair dans le « making of » de l'ouvrage. Résidant alors à l'hôtel Marriott d'Islamabad, le meilleur palace de la ville, et reçu à l'ambassade de France – où on expliquait encore volontiers durant l'hiver 2005 comment les diplomates français lui avaient présenté Khawar Mehdi –, l'écrivain a pourtant toujours expliqué avoir fréquenté les endroits dangereux de Karachi.

Bernard-Henri Lévy aurait même risqué sa peau dans « *la maison du diable* » de Karachi où Daniel Pearl a atrocement perdu la vie. Cette résidence se situait dans un quartier ultra-dangereux de la ville où n'importe quel Occidental court un danger de mort : « *Je suis dans la maison où Pearl a été détenu (...) Tout semble en l'état (...) la même grille de métal (...), la même enceinte que j'escalade à l'endroit où, j'imagine, Pearl avait pensé à s'échapper (...) le même jardin abandonné, plein d'insectes, odeurs de jasmin mêlées à celle, pestilentielle, de la fosse (...)* » a écrit le « romanquêteur ».

Randall Benett, l'agent spécial américain chargé d'enquêter sur la disparition du journaliste américain, alors en poste au

Pakistan, a déjà confié son scepticisme aux auteurs du Ba ba de BHL : « *J'avais un arrangement avec les autorités pakistanaïses. Dès qu'un étranger se pointait dans un endroit potentiellement dangereux et que ses services le repéraient, ils m'appelaient (...) Je ne crois pas que Lévy soit allé là où il le dit. S'il l'avait fait, il serait mort*¹. »

On ne croit pas davantage à une telle prise de risque dans le petit monde des grands reporters familiers du Pakistan. L'un d'entre eux d'ailleurs, Didier François, journaliste à *Libération*, se vante ainsi régulièrement auprès de ses confrères d'avoir considérablement aidé son ami Bernard dans ses investigations².

Bernard-Henri Lévy est un grand amateur de SAS, les romans de gare de Gérard de Villiers, dont il possède une collection impressionnante dans sa bibliothèque personnelle. L'écrivain aime se prendre pour Malko Linge... même si de toute sa vie il n'a pas toujours – mais peut-on l'en blâmer ? – joué les trompe-la-mort³. Avant de vouloir

1. Jade Lindgaard et Xavier de La Porte, *op. cit.*

2. Interrogé sur cette aide que lui aurait apportée Didier François, Bernard-Henri Lévy répond : « *Il est vrai que Didier François est venu me voir à Marrakech avec Harlem Désir et Julien Dray et que nous avons parlé du Pakistan. Mon livre était quasiment terminé. A-t-il cru à ce moment-là, et sincèrement, m'avoir influencé, ce n'est pas impossible, mais il n'en est rien.* »

3. Son premier reportage l'avait mené au Bangladesh, pendant quelques mois à cheval entre 1971 et 1972 lors de la guerre avec le Pakistan. Il avouera lui-même à un reporter de guerre croisé en Bosnie n'avoir jamais approché d'une ligne de front à moins de dix kilomètres. En Israël ? L'écrivain intrépide y est allé une

investir le créneau très glamour du grand reportage, il le reconnaissait lui-même dans sa jeunesse : « *J'ai horreur de bouger. Quand je traverse la Seine, j'ai l'impression de franchir une frontière* », disait-il à *L'Aurore* à la fin des années 1970. Et la journaliste qui l'interrogeait ce jour-là de recenser ses handicaps d'homme de terrain : « *Il ne sait pas conduire, n'a jamais d'argent sur lui et de plus souffre d'une sacrée myopie qui l'empêche de voir à plus de cinq mètres¹ !* »

En revanche, Bernard-Henri Lévy sait écrire des « roman-quêtes » à succès.

première fois « *à la fin de la guerre des Six-Jours* » quand les hostilités étaient terminées puis, en 1973, « *pendant la guerre au Liban* », donc loin du théâtre des opérations. En ex-Yougoslavie quand il prenait la défense des combattants bosniaques contre les Serbes ? Les reporters de guerre l'avaient surnommé QHS pour « quatre heures à Sarajevo » tellement ses voyages sur place s'effectuaient à la vitesse de l'éclair et sous escorte militaire française. Quant à l'Afghanistan, on sait aujourd'hui qu'en août 1981, au plus fort de l'invasion soviétique, il n'en a vu que les lointaines montagnes depuis la frontière pakistanaise, laissant le photographe français Alain Guillo s'enfoncer dans la vallée du Panshir pour livrer des émetteurs radio à la résistance.

L'Aurore du 21 mai 1979.

Les amis de Bernard-Henri Lévy se pâment

Une presse quasiment unanime, à l'exception de quelques francs-tireurs, a accueilli avec ferveur, dans un déchaînement de compliments, *Qui a tué Daniel Pearl ?* Seul problème, la plupart des critiques qui parlent de l'ouvrage sont des amis de celui-ci. Et des amis, Bernard-Henri Lévy n'en manque pas. Florilège :

– « *Un très grand livre* », Thierry Ardisson, *Tout le monde en parle*, un ami.

– « *Un souffle démoniaque* », Frédéric Beigbeder, *Voici*, un autre ami.

– « *Un récit splendide et terrifiant* », Fabien Roland-Lévy, *Le Point*, l'hebdomadaire de François Pinault, l'ami de toujours.

– « *Un grand livre* », Marie-Françoise Leclère, *Le Point* à nouveau.

– « *Ne manquez pas ce romanquête* », Franz-Olivier Giesbert, patron de la rédaction du *Point* et animateur de l'émission littéraire *Culture et Dépendances*, un ami, forcément.

– « *Un livre qui ne peut laisser personne intact. Un livre bouleversant* », Maurice Szafran, *Marianne*, un ami très proche.

– « *Un formidable périple pour comprendre la fragilité de notre monde* », Jean de Belot, *Le Figaro*, un ami encore.

– « *Une détermination et un courage moral qui arracheront l'admiration* », Michael Barry, *Le Figaro Magazine*, dont le rédacteur en chef de l'époque est... un ami de l'écrivain.

– « *Le plus fascinant et le plus mystérieux dans ce romanquête, c'est ce que Bernard-Henri Lévy, en écrivain, va chercher de lui-même* », Josyane Savigneau, une amie dans *Campus*, l'émission animée par Guillaume Durand, un autre ami.

– « *Un livre qui m'a totalement bouleversé.* » Michel Field, *Field dans ta chambre*, un ami.

– « *Ces cinq cents pages se lisent d'une traite* », Annick Le Floch'Moan dans *Elle*, propriété du groupe de feu Jean-Luc Lagardère, grand ami de l'écrivain.

– « *Un an d'investigation courageuse, têtue* », Bernard Pivot, *Le Journal du Dimanche*, propriété, encore, des Lagardère.

– « *Lévy, qui est écrivain avant d'être journaliste, ce qui n'empêche pas d'être l'un et l'autre, a montré sur un terrain dangereux, en plus de son courage, un professionnalisme et une ténacité exemplaires dans la recherche d'une vérité interrompue par la mort (...)* Son livre, le plus fort qu'il ait jamais écrit parce qu'il n'y a rien de plus fort que de prolonger la vie d'un mort, répond ou plutôt propose des réponses à des questions qu'aucun enquêteur, qu'aucune police internationale,

qu'aucun expert de l'ONU, n'avaient posées. (...) Un livre admirable. » Alain Genestar, directeur de la rédaction de Paris Match, propriété, toujours, des Lagardère.

– « *Aujourd'hui Bernard-Henri Lévy. Merci d'être avec nous. À nos yeux, ce livre est évidemment très important. Encore une fois, c'est un livre très fort, c'est un livre qu'on ne lâche pas. J'allais dire ce que le romancier peut apporter de mieux à son époque¹.* » Accueil de Bernard-Henri Lévy sur France Culture par Jean-Marie Colombani, patron du *Monde*, un ami, pour ceux qui en doutaient encore.

1. Sur les raz de marée médiatiques de Bernard-Henri Lévy, on lira les pages très instructives de Serge Halimi, « Les amis de Bernard-Henri », in *Les Nouveaux Chiens de garde*, Paris, Liber/Raisons d'agir, 1997, pp. 81-84. À l'époque, Serge Halimi s'était intéressé à la sortie de son film *Le Jour et la Nuit*. Mais l'analyse n'a pas pris une ride : les amis restent en place, les éloges demeurent recopiés, presque au mot à mot, d'« une œuvre » à l'autre.

11. L'homme qui prétendait conquérir l'Amérique à coups de cocktails.

Pendant près d'un an, accompagné d'un chauffeur et d'une traductrice, Bernard-Henri Lévy s'est astreint à des sauts de puce à travers tous les États-Unis. Commandité par une revue chic et un grand éditeur, tous deux américains, il s'est lancé sur les traces d'Alexis de Tocqueville, auteur d'une étude majeure sur « la démocratie en Amérique » en 1831. Ce périple a donné naissance à son nouvel opus, *American Vertigo*¹, une entreprise de réconciliation entre les Français et l'Amérique

1. Le livre, publié en France aux Éditions Grasset, en mars 2006, sera suivi d'un

censée contribuer à faire reculer dans l'Hexagone l'anti-américanisme, « *la dernière religion en France*¹ », selon l'auteur. Surtout l'ouvrage doit permettre à l'écrivain, qui considère la France comme déjà acquise, de se lancer à la conquête de l'Amérique. « *Il y a une sorte d'ambition chez ce gars que Paris ne peut plus satisfaire* », observe Tony Judt, professeur d'études européennes à la New York University. « *Paris est petit, une ville de province d'une certaine façon. Je pense que quelqu'un comme BHL sent que si vous voulez vraiment atteindre le standing international, alors vous devez être en Amérique. Vous devez être à New York. Il n'est pas suffisant d'être juste très visible à Paris*². »

Pour tenter d'exister en Amérique, Bernard-Henri Lévy a donc choisi sa stratégie : essayer d'attirer l'attention en se positionnant comme LE Français qui aime et comprend les États-Unis. Donner des gages donc. Cette offensive de séduction systématique est particulièrement évidente dans les premiers extraits du livre, publiés en avant-première par la revue *Atlantic Monthly* entre mai et novembre 2005.

Sous la plume de Bernard-Henri Lévy, traduit en anglais par la traductrice américaine de Jean Genet, l'Amérique semble parée de toutes les vertus. L'écrivain s'ingénie à

film retraçant le périple de l'auteur aux États-Unis. Un documentaire produit par Bernard-Henri Lévy lui-même mais cofinancé par France 2.

1. *The Charlie Rose Show* du 4 avril 2004.

2. Cité par *The New York Observer* du 18 avril 2005.

gommer tous les travers traditionnels du pays. Pour lui, par exemple, il n'y a pas plus d'obèses aux États-Unis qu'en France et les Américains sont aussi bien couverts par leur système de protection sociale que les Français ! Même à l'Académie de l'US Air Force de Colorado Springs, les boys ont des « *visages poupins, éveillés* » et le peuple américain n'est nullement enfiévré, impatient, ou même brutal comme on le dit souvent, mais au contraire calme, discipliné, « *un mélange de docilité et de curiosité, de soumission grégaire et de civilisation* » (sic !).

Chaque étape de son périple donne à l'écrivain français l'occasion de déclarer sa flamme aux villes qu'il traverse. Detroit (Michigan) ? « *Sublime Detroit.* » Cleveland (Ohio) ? « *Pas si triste, pas si brisée* », etc. Parfois, Bernard-Henri Lévy s'enflamme littéralement, comme lors de sa visite de Seattle (Washington). « *J'ai absolument tout aimé de Seattle. Si j'avais à choisir une ville américaine pour vivre (...) ce serait ici à Seattle* », écrit-il en juin... avant de changer d'avis en octobre ! « *Si j'avais à m'installer dans une ville de ce pays (...) ce ne pourrait pas être Seattle mais Savannah*, se ravise-t-il (...) *en bref, j'aime Savannah.* » Souvent Bernard-Henri Lévy varie... Les Français le savaient. Les Américains commencent à s'en rendre compte.

Mais vont-ils pour autant tenir rigueur à ce drôle d'intellectuel si flatteur, si respectueux avec leur pays, si poli avec ses représentants qu'il ne va jamais jusqu'à les

contredire ? À peine l'écrivain s'insurge-t-il par exemple quand un leader de la communauté indienne tient devant lui des propos teintés d'un antisémitisme sans ambiguïté. À croire que Bernard-Henri Lévy, que l'on avait connu plus intransigeant sur les principes, soit soudain devenu philosophe en traversant l'Atlantique... À moins qu'il ne soit simplement ici affaire de tactique et de calcul. Même le refus de John Kerry – alors candidat démocrate à la Maison-Blanche – de le recevoir n'inspire à l'intellectuel français, d'habitude gonflé d'orgueil, aucun ressentiment. Bernard-Henri Lévy serait-il devenu sage au point de pouvoir comprendre qu'un candidat américain en pleine campagne n'a pas forcément de temps à perdre en discussions philosophiques avec un écrivain étranger ? Pas vraiment. Mais « l'ami Bernard » est tout de même prêt à trouver à ce Kerry qui se refuse à lui une excuse flatteuse pour son ego : en pleine vague antifranaçaise aux États-Unis, Kerry, selon Bernard-Henri Lévy, ne pouvait simplement pas s'afficher avec un grand intellectuel français sous peine de baisser immédiatement dans les sondages...

Le *buzz* béachélien

« *Le plus beau décolleté de Paris* », selon le mot prêté au critique Angelo Rinaldi ne pouvait laisser naître le soupçon qu'il ne comptait pas tant que cela aux États-Unis. Cela aurait été contraire à la vérité officielle qu'il met

tant d'énergie à forger. Il n' a donc pas ménagé ses efforts pour faire savoir à la France entière que sa grande aventure américaine était déjà un triomphe.

Ce qu'il est convenu d'appeler « le réseau BHL » a été mis à contribution très en amont de la sortie du livre. Les leaders d'opinion, dans les médias, ont été minutieusement travaillés. L'opinion doit être préparée à considérer Bernard-Henri Lévy non plus comme un ancien « nouveau philosophe », non plus comme un cinéaste, romancier ou dramaturge, pas plus comme un spécialiste de l'islam radical au Pakistan, mais comme l'homme-clé des relations franco-américaines. À la sortie du livre, en France, il ne doit plus être possible de parler des États-Unis sans en référer à Bernard-Henri Lévy.

Albert Sebag, chef de service à l'hebdomadaire de BHL *Le Point*¹, et membre du comité de rédaction de *La Règle du jeu*, la propre revue littéraire de Bernard-Henri Lévy², est l'un de ses obligés. Il est donc chargé de tirer l'une des premières salves triomphatrices... près d'un an avant la sortie du livre. Ce qui donne cet écho flatteur dans la rubrique culturelle du *Point* au printemps 2005 :

« Bernard-Henri Lévy est en passe de devenir l'auteur français préféré des Américains. Son Supplément au voyage

1. L'hebdomadaire où Bernard-Henri Lévy tient un « Bloc-notes » chaque semaine.

2. Une publication éditée et financée par les Éditions Grasset.

de Tocqueville *publié en sept feuillets dans le prestigieux Atlantic Monthly a un succès fou. L'écrivain a fait salle comble lors d'une conférence aux allures de concert rock à la New York Library (...) Autant dire qu'American Vertigo – son nouveau livre, rassemblant la totalité du feuilleton paru dans Atlantic Monthly augmentée de l'ensemble de son périple américain –, qui sera publié en janvier 2006 aux États-Unis, chez Random House, risque de dépasser les ventes du best-seller Qui a tué Daniel Pearl ?*¹.

Ainsi fonctionne « le réseau » chargé de lancer le *buzz* béachélien. Sa recette est à la fois rustique et efficace : il suffit de trouver dans chaque rédaction des affidés qui lui doivent tous quelque chose (complément de salaire, position sociale, honneur quelconque)... et de les activer au gré de ses besoins promotionnels. Du clientélisme classique appliqué à la gent intellectuelle.

Remarquablement huilé, « le réseau » avance avec la force paisible et implacable d'un bulldozer et explique comment une œuvre béachélienne n'est plus seulement louée à sa parution. Elle est désormais automatiquement célébrée avant même d'être écrite !

Rédigés par les membres du « réseau », les articles flatteurs se multiplient donc dans à peu près tous les journaux

1. *Le Point* du 5 mai 2005.

qui comptent. Il s'agit de populariser auprès du public français l'envergure de Bernard-Henri Lévy aux États-Unis.

Paris Match, par exemple, où l'écrivain ne compte que des amis, en fait une idole de la presse américaine¹. *Le Monde*, quotidien de référence, n'est pas en reste. Onze mois avant la parution prévue d'*American Vertigo*, le supplément littéraire du journal consacre ainsi un article éminemment positif au dernier projet béachélien. Un texte d'autant plus élogieux... que seuls les commanditaires du projet ont droit à la parole².

Le rédacteur en chef de la revue *Atlantic Monthly*, la revue haut de gamme qui publie les carnets de voyage de l'écrivain français en feuilleton, estime ainsi que « *ce projet a créé un enthousiasme [qu'il] n'avait jamais vu, ici, pour un écrivain étranger* ». Tandis qu'un des patrons de Random House, l'éditeur américain de l'ouvrage, expose combien « *Bernard-Henri Lévy lui a semblé être celui qu'il fallait pour, dans le sillage du 11 septembre, nous tendre ce regard étranger* ». Quant à l'auteur lui-même, il conclut l'article en

1. « *L'Amérique ne sait plus qui elle est. (...) Le pays ne se comprend plus et il est en quête d'une figure qui pourrait lui expliquer à quel jeu il joue, quelles sont ses valeurs, ce qu'il doit retenir de son histoire, ce qu'il peut espérer demain (...). Le très chic et sérieux Atlantic Monthly a demandé à Bernard-Henri Lévy de sillonner le pays (...). La presse américaine de ces derniers jours se perd en spéculations sur les conclusions que notre BHL national, surnommé "la rock-star des intellectuels" tirera de son périple (...)* » écrit l'hebdomadaire le 24 mars 2005.

2. « *Bernard-Henri Lévy en Amérique* », *Le Monde* du 20 mai 2005.

faisant part de son émerveillement : « *C'est curieux, je ne m'attendais pas à ce que ce pays m'accueille de cette façon. Mais à vrai dire, l'aventure ne fait que commencer...* »

Pour les lecteurs du *Monde*, qui par définition accordent foi à leur journal préféré, le pari américain de Bernard-Henri Lévy est donc bel et bien gagné, avant même d'être engagé. Ils réviseraient peut-être néanmoins leur jugement s'ils savaient que l'article publié dans les colonnes de leur journal n'était pas signé par une journaliste habituelle du quotidien... mais par une collaboratrice occasionnelle, Lila Azam Zanganeh, dont la principale occupation est d'être, à ce moment-là, la correspondante à New York de *La Règle du jeu*, la propre revue littéraire de Bernard-Henri Lévy !

Faire écrire ses louanges dans la grande presse par une jeune employée forcément dévouée ? Un fantasme pour n'importe quel écrivain. Une pratique habituelle pour Bernard-Henri Lévy, qui éprouve semble-t-il une certaine difficulté à admettre la distinction entre critique et réclame littéraire.

« Un visiteur excentrique »

Reste la vraie question : *American Vertigo*, le dernier livre de Bernard-Henri Lévy, est-il l'ouvrage que l'Amérique haletante attend en 2006 ?

Un début de réponse peut être apporté par la vraie

correspondante permanente du *Monde* aux États-Unis. Dès le printemps 2005, Corine Lesnes a lu le premier épisode du carnet de voyage de Bernard-Henri Lévy. La journaliste s'est fait une idée assez précise de l'impact des nouvelles réflexions béachéliennes sur le public américain... et a jugé que le peu d'intérêt de l'ensemble ne justifiait pas un article dans le quotidien de référence à Paris, mais simplement quelques notations sur son blog, son journal personnel sur Internet. Ce qui donne :

« Côté américain, il n'est pas sûr que les lecteurs apprennent grand-chose sur eux-mêmes. Ceux qui attendaient un effet miroir à la Tocqueville sont un peu étonnés. Voilà un écrivain qui vient leur raconter des banalités et leur expliquer en anglais que, dans les Mall, il y a des Mall walkers (il y a des gens qui font de l'exercice en marchant dans les galeries marchandes)¹... »

Mauvaise manière d'une journaliste peu sensible au style BHL ? Pas forcément. La communauté intellectuelle américaine semble aussi très réservée sur la postérité de la dernière œuvre béachélienne. « *Ce que j'ai lu de son carnet de route m'a surpris par la vacuité du propos et la faiblesse du style*, estime par exemple Dick Howard, pourtant très

1. <http://clesnes.blog.lemonde.fr/etatsunis>

francophile professeur de philosophie à la Stony Brook University. *Je ne vois pas comment il pourrait, avec ce genre de texte, se tailler une place dans la vie intellectuelle américaine. Bien sûr, son pouvoir de séduction et son culot lui permettent d'être invité dans certaines émissions de télé. Mais s'il peut jouer le rôle de la personnalité exotique dans le petit milieu médiatique et branché new-yorkais, il est loin d'être devenu une référence intellectuelle dans le pays. Bernard-Henri Lévy existe dans quelques cercles gravitant autour des revues branchées comme Atlantic Monthly ou même Vanity Fair. Mais pour le New York Times, qui reste la référence en termes intellectuels ici, il n'est rien¹. »*

Au-delà de l'avis de quelques spécialistes, il est possible de se faire sa propre idée sur la nouvelle œuvre américaine de l'« ami Bernard ». Il suffit de se reporter aux extraits déjà publiés en avant-première par la revue *Atlantic Monthly*. Bernard-Henri Lévy y enfile avec emphase les lieux communs comme lorsqu'il date l'attachement des Américains à leur drapeau à l'après 11 septembre 2001. Nul doute que les voyageurs ayant eu l'occasion de visiter les États-Unis avant 2001 – et donc de voir dans à peu près tous les jardins de l'Amérique profonde une bannière étoilée flottant

1. Entretien téléphonique avec l'un des auteurs. De fait, à la sortie de son livre, l'écrivain français s'est fait descendre en flammes par le *New York Times*.

en haut d'un mât, tradition patriotique séculaire – trouveront là matière à s'étonner... de l'explication emphatique de l'écrivain qui découvre une lune que tout le monde a vue avant lui¹.

Comme à son habitude, dans sa description des faits, l'écrivain français multiplie les contresens voire les contre-vérités. Ce qui ne l'empêche pas de les assener avec la force de l'évidence. « *Los Angeles n'a pas de centre* », écrit-il par exemple. Peut-être « l'ami Bernard », accaparé par ses rendez-vous mondains à Beverly Hills ou Venice, n'a-t-il pas eu le temps de visiter « Downtown LA », le centre historique de la ville californienne, un quartier au charme très mexicain, partie intégrante de la cité des Anges, qui y a d'ailleurs installé son imposant palais de justice² ?

Ces faiblesses n'ont semble-t-il pas échappé aux lecteurs des premiers extraits du nouvel opus béachélien publiés par *The Atlantic Monthly*. Ils l'ont fait savoir sur Internet.

-
1. *The Atlantic Monthly* a d'ailleurs dû publier toute une série de lettres de lecteurs rectifiant chaque mois les erreurs, petites ou grandes, commises par celui que le *Los Angeles Times* a surnommé « le touriste accidentel ».
 2. Selon le *LA Observer*, lors de son passage dans la ville, Bernard-Henri Lévy est descendu au Beverly Hills Hotel, a notamment dîné avec l'éditeur du très sérieux *Times Book Review* en compagnie de quelques intellectuels de gauche, visité Venice en Cadillac en compagnie d'un journaliste de *The Nation* et dîné avec l'actrice Sharon Stone, avant de visiter une clinique d'amaigrissement puis de filer vers la frontière mexicaine.

Voilà ce que l'on peut lire par exemple sur le site de discussion littéraire 3quarksdaily :

Peter B, le 7 mai 2005 : *J'ai trouvé le premier extrait en mai vraiment bizarre.*

Oj, le 8 mai 2005 : *La barre ne peut pas être fixée plus bas.*

Bart, le même jour : *Cela se lit comme il l'a écrit, à l'hôtel, en réalisant qu'il avait environ trois heures pour jeter quelques remarques sur le papier. Ces choix de sujets d'interviews et de destinations sont des non-sens. Peut-être que lorsqu'il mettra tout cela ensemble, cela fera sens. Selon les critères français, Lévy est habituellement un écrivain et conférencier remarquablement clair.*

Robin, le 14 juillet 2005 : *Tocqueville, comme observateur de la politique et de la société était très brillant et, comme analyste de la société, un génie. BHL est un égocentrique éhonté et n'a, la plupart du temps, rien d'intéressant à dire.*

Dan lui répond le même jour : *Bien dit, Robin. Et la série de BHL est ponctuée d'inexactitudes (ou plus généreusement, de mauvaises interprétations) et est terriblement mal écrite.*

Sur le site Left in the West.com, géré par Matt Singer, un collaborateur du sénateur démocrate du Montana John Tester, Bernard-Henri Lévy ne fait pas non plus un tabac :

Matt Singer : *Suis-je le seul déçu de la résurrection de Tocqueville par Lévy dans l'Atlantic de ce mois ? Ça*

commence par des observations intéressantes et dérive vite vers une série d'histoires qui, il me semble, ne captent rien de spécialement original.

John Clayton, un essayiste, collaborateur du *National Geographic* et des éditions de la Harvard Business School, lui répond le même jour : *Tu n'es pas le seul. Je suis content que tu aies parlé de ça. Le fait qu'il compare certains lieux à des églises est intrigant. Mais sa propre visite dans une église apparaît comme une corvée commandée par un rédacteur en chef qui essaie de créer l'événement, ce qui est exactement l'opposé de ce qui fait durer l'œuvre de Tocqueville.*

Charles Reesink : *D'accord sur la non-représentativité de BHL comme le Français qui devrait refaire l'itinéraire de Tocqueville ; et aussi outré que personne n'ait jamais fait mention du travail de Jean Boissel sur Gobineau, l'assistant de Tocqueville.*

Les quelques rares journalistes américains ayant suivi le périple de Bernard-Henri Lévy semblent eux aussi assez réservés sur la réelle stature aux États-Unis de l'intellectuel français

Un reporter du *Detroit Free Press* par exemple, que l'on ne peut soupçonner ni de sympathie, ni d'antipathie envers « l'ami Bernard » qu'il n'a jamais rencontré jusqu'alors, a assisté à l'une des étapes du « BHL circus » à Detroit (Michigan), un peu moins d'un an plus tôt.

L'article, titré « *Un visiteur excentrique échappe à l'attention* », relate sans trop d'égards cette visite du maître dans la capitale de l'automobile américaine¹ :

« Bernard-Henri Lévy est un tel VIP dans son pays la France que la plupart des gens le connaissent simplement sous ses initiales BHL. Mais il n'est juste qu'un Français parmi d'autres de ce côté de l'Atlantique. Il n'a pas causé beaucoup d'agitation dans le centre de Detroit pendant son séjour tourbillonnant de trois jours qui s'est terminé samedi matin. Personne n'y a prêté attention vendredi après-midi quand BHL, en costume noir avec une chemise blanche ouverte sur l'estomac, ses longs cheveux flottants au vent, marchant à vive allure dans Piquette Street dans le Nouveau Centre, censément pour étudier les usines automobiles abandonnées pendant que son assistante Anika Guntrum filmait sa promenade avec une caméra vidéo (...) »

Et le reporter américain, visiblement très amusé par les gesticulations de l'écrivain français, de le suivre visitant la Buick Park Avenue « *avec une malle pleine de livres de référence* ». Ce qui le conduit à noter scrupuleusement les sentences inspirées de « *l'auteur de best-sellers, philosophe, pontife, globe-trotter, réalisateur de films et activiste marié à une merveilleuse actrice* » comme il le qualifie pour ses lecteurs. Suivent ainsi dans l'article, des analyses-minute de

1. *Detroit Free Press* du 26 juillet 2004.

la ville de Detroit par Bernard-Henri Lévy comme : « *Il y a quelque chose qui naît ici, une nouvelle relation de l'homme à la ville.* » Ou encore : « *Le modèle américain que vous pouvez voir ici est plus qu'un darwinisme urbain : ce qui est condamné meurt.* » Interrogé par le *Detroit Free Press*, Lévy assure que « *suivre Tocqueville est un honneur* ». Mais notre intellectuel-journaliste de soupirer en forme d'aveu : « *C'est difficile d'appréhender toutes les informations. Les États-Unis sont un tellement grand pays !* »

Conclusion : le pari américain de Bernard-Henri Lévy est loin d'être réellement gagné, la force du « réseau BHL » n'opérant pour le moment qu'en France. Mais au moins permet-elle de faire oublier dans l'Hexagone combien Bernard-Henri Lévy n'est aux États-Unis qu'un visiteur excentrique échappant à l'attention des passants, « *juste un Français parmi d'autres* ». Pas précisément « *la rock-star des intellectuels* » dont toute l'Amérique attend l'oracle miraculeux...

Acheter son éditeur

Le constat est sans doute rageant pour l'intéressé, qui a conçu avec méthode son plan de conquête du marché américain dès 2002.

Cette année-là, l'écrivain est en train de rédiger son « romanquête », mélange de fiction et de réalité sur l'assassinat de Daniel Pearl, un journaliste américain

sauvagement assassiné par des militants islamiques au Pakistan lorsqu'il apprend qu'une petite maison d'édition américaine, qui n'a que quelques mois d'existence, offre de racheter les droits de son précédent ouvrage *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire*¹. Justement, les dirigeants de Melville House sont à Paris. Bernard-Henri Lévy leur propose illico son futur « romanquête » . « C'est du news, leur dit-il en substance. Si vous le publiez le plus vite possible après sa sortie en France, il est à vous. »

Melville House, éditeur naissant qui n'a pas encore publié le moindre ouvrage, est tenté. Surtout que l'argent ne semble pas un problème². Pour une fois, Bernard-Henri Lévy ne se montre pas très gourmand. Il est prêt à tout pour percer aux États-Unis. C'est au contraire lui, l'auteur, qui traite ses éditeurs en grands seigneurs, allant jusqu'à les inviter à Marrakech en avion privé.

Valérie Mérians, la cofondatrice de Melville House avec son époux Dennis Loy Johnson, a raconté, visiblement subjuguée, leur voyage avec « *Lévy, sa magnifique épouse star de cinéma et un entourage de gens fascinants – un architecte, un designer, un reporter, un directeur de journal et l'administrateur général de la Comédie-Française. Nous n'avons jamais voyagé sur un Lear Jet avant ! Bernard*

1. Éditions Grasset, 2001.

2. « *Nous n'avons pas offert le plus d'argent* », reconnaîtra d'ailleurs le patron de la maison Dennis Loy Johnson dans *Publishers Weekly* du 2 septembre 2003.

Les idées... enfin

*avait commandé un magnifique plat pour nous, des sushis à 12 000 pieds d'altitude, du vin fin*¹ ». Comme quoi, même aux États-Unis, il faut plus qu'un simple manuscrit pour séduire son éditeur !

Moins de six mois après sa sortie en France, le *Pearl* de Bernard-Henri Lévy a donc été publié aux États-Unis. Aussitôt, la presse hexagonale a parlé de « *best-seller* » et de « *succès phénoménal* »... sans jamais citer de chiffres. Une enquête très rapide de l'autre côté de l'Atlantique permet d'apprendre que l'édition américaine du *Pearl* s'est vendue en réalité à seulement 50 000 exemplaires². L'équivalent, pour la France, de 10 000 exemplaires. Un chiffre non-négligeable pour un auteur étranger aux États-Unis mais néanmoins très éloigné de ce que l'on pourrait appeler un authentique phénomène de librairie.

1. *The New York Sun* du 16 novembre 2004.

2. Chiffre révélé par le journal spécialisé *Publishers Weekly*, la bible de l'édition américaine, le 12 décembre 2005.

Épilogue :

Terribles instincts...

Ainsi apparaît, au terme de cette enquête, un autre Bernard-Henri Lévy. Est-ce le vrai ? En tous les cas, celui-là n'a plus grand-chose à voir avec le mythe flatteur de « BHL », cette légende qu'il ne cesse de consolider par une vigilance de tous les instants, en s'inventant des succès qu'il n'a jamais connus ou des faits d'armes qu'il n'a jamais vécus, en dictant à ses obligés son propre éloge, en étouffant chez les autres la plus petite velléité de critique...

Le théâtre d'ombres béachélien joue la même pièce depuis trente ans sans que le masque ne soit jamais tombé, car l'homme épouse son époque. Philosophe enseigné dans aucune université journaliste mêlant le vrai, le vraisemblable et le totalement faux, cinéaste de raccroc, écrivain sans vraie œuvre littéraire, il est l'icône d'une

société des médias où la simple apparence pèse infiniment plus que le fond des choses. Ainsi Bernard-Henri Lévy est-il d'abord et surtout un brillant communicant, l'attaché de presse du seul produit qu'il sait vraiment vendre : « BHL ». Dans un système médiatique qui érige trop souvent le retour d'ascenseur en règle de fonctionnement, son succès semble assuré. Il lui permet même de s'affranchir de toute vérité des faits sans avoir jamais à en répondre.

Recevant par exemple un journaliste du *New York Magazine* à l'occasion de la sortie de son dernier ouvrage sur les États-Unis, l'auteur français affirmait récemment avoir effectué son voyage dans le pays « *sous l'ombre de la guerre en Irak, l'ombre d'une élection et l'ombre de Katrina* », l'ouragan ayant dévasté La Nouvelle-Orléans en septembre 2005. Le journaliste lui rappela alors... que l'ouragan n'avait pas encore déferlé sur la Louisiane lorsqu'il écrivait le livre ! Bernard-Henri Lévy ne se démonta pas pour si peu : « *Je voulais dire l'ombre anticipée de Katrina. J'étais à La Nouvelle-Orléans quatre ou cinq mois avant Katrina et j'ai plus ou moins prévu ce qui allait se passer*¹. » Ce tour de passe-passe ne surprend plus les Français, mais il déstabilise les Américains. Le fait est que la réalité n'a plus de prise depuis bien longtemps sur Bernard-Henri Lévy. Dès

1. *New York Magazine*, janvier 2006. « *BHL, 57 ans, n'est pas un homme particulièrement encombré par la modestie* », conclut aimablement le journaliste.

lors, la démarche que nous avons choisie depuis le premier jour – le confronter à ses propres actes, refuser de jouer son propre jeu – ne pouvait que l’énervier. Philosophe qui aime excommunier, « l’ami Bernard » a toujours pratiqué l’outrance verbale en guise de réplique à la contradiction. Ces tirs de barrage font partie intégrante d’un personnage qui considère son « *œuvre comme une guerre*¹ »...

Ainsi l’intellectuel a-t-il eu recours à l’intimidation. À deux reprises par exemple, son avocat a appelé celui de notre éditeur pour l’appeler à la prudence. Maître Thierry Lévy s’opposait à l’emploi du terme « imposture » qu’il jugeait diffamatoire. L’éventualité d’un procès fut évoquée par l’écrivain lui-même de vive voix lors de notre dernière rencontre et des conversations téléphoniques qui ont suivi. Invité de *Campus* sur France 2, Bernard-Henri Lévy avait déjà proféré publiquement des menaces physiques, si nous nous avisions de franchir une mystérieuse ligne jaune... qu’il avait tracée lui-même ! Ce soir-là, après avoir évoqué les journalistes enquêtant sur son cas, Guillaume Durand lui avait tendu une perche :

Guillaume Durand : « *Seriez-vous capable de tuer quelqu’un ?* »

Bernard-Henri Lévy : « *Évidemment, oui, bien sûr. Parce que je sais que sous ma pellicule de civilisation, qui est*

1. « *Récidives* » p. 894.

une pellicule mince comme chacun sait, sommeillent des instincts terribles. »

Nouvelle tartarinade. Car plusieurs anecdotes cruelles courent sur le courage physique de l'homme « *à la mince pellicule de civilisation* ». Ainsi cette petite histoire, en forme de parabole.

Dans un entretien accordé à *Elle*, le cinéaste Emir Kusturica avait traité, un jour, Bernard-Henri Lévy (qu'il déteste à cause de ses positions pro-bosniaques) de « *buveur de café au lait au Flore* ». Prévenu, l'écrivain demande immédiatement un droit de réponse à l'hebdomadaire. Quelques jours plus tard, le cinéaste serbe, une armoire à glace d'un mètre quatre-vingt-dix, au taux d'alcoolémie parfois conséquent, croise l'écrivain au restaurant La Stresa (les pâtes les plus chères de Paris). La discussion tourne vite court. Le Serbe prend Bernard-Henri Lévy au collet. Le lendemain, la coqueluche de Saint-Germain-des-Prés rappelle le magazine *Elle* pour retirer son droit de réponse. On est loin de l'intellectuel capable de tuer à mains nues...

Bien sûr, selon le site Internet consacré à l'édification de sa gloire, Bernard-Henri Lévy serait ceinture noire de judo¹, ce qui peut toujours impressionner ceux qui se

1. « L'information » figure dans la biographie en ligne de l'écrivain sur lilianelazar.com, un site créé par une admiratrice, universitaire américaine. Bernard-Henri Lévy, qui n'a pas de site personnel, a l'habitude de renvoyer les internautes en mal de documentation sur celui-ci « *qui contient beaucoup d'informations, de documents, d'articles anciens, etc.* », dit-il, crédibilisant l'ensemble.

risqueraient à titiller ses terribles instincts. Son biographe officiel, Philippe Boggio, l'affirme également haut et fort¹. L'intéressé lui-même participe de la légende en inscrivant le judo à la rubrique « Sports » de sa notule du *Who's Who*. Et il n'a jamais démenti cette ceinture noire que lui attribuent généreusement ses admirateurs. Elle sert son image d'« écrivain physique² ». Un esprit sain dans un corps sain : BHL est l'incarnation de l'homme vraiment sage tel que le décrivait Juvénal.

Mais avec Bernard-Henri Lévy, il faut toujours tout vérifier, même le plus anodin. Ne jamais oublier qu'il revendique « *l'amour d'une vérité qui n'est pas la vérité* » mais « *une aventure, une bataille qui n'en finit jamais* » (sic)³... À notre demande, la très officielle Fédération française de Judo a donc fouillé dans ses archives... sans trouver la moindre trace de ladite ceinture noire⁴. Ne pas être un judoka hors pair ? Rien de grave. Sauf pour lui apparemment.

Le détail parfois dit l'homme entier. La petite imposture s'emboîte dans la plus grande qui elle-même en enferme une

1. In *Technikart*, juillet 2004.

2. Interview accordée à *L'Équipe Magazine* du 25 mars 2005.

3. Extrait d'un entretien publié par *L'Express*, du 10 au 16 janvier 2005, où l'écrivain, sommé de s'expliquer sur les libertés qu'il a l'habitude de prendre avec la réalité, revendique « *une conception guerrière de la recherche de la vérité. Avec des stratégies, des lignes de front et de fuite, des ruses* ». Bref, une définition de la vérité qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle... du mensonge.

4. Vérification effectuée par le service de la communication de la FFJ entre le 25 mai et le 1^{er} juin 2004.

plus conséquente encore. Selon toute évidence, Bernard-Henri Lévy, à défaut d'être un athlète de haut niveau, n'est qu'un vaillant combattant des arts, des lettres et des médias. En somme un tigre de papier.

American Vertigo, la revue de presse américaine

« Tout Américain qui voudrait écrire un livre pour expliquer la France aux Français devrait d'abord lire celui-ci pour connaître les pièges à éviter (...). Le lecteur est fasciné et épuisé par la pensée ennuyeuse de Lévy (...). C'est l'excursion habituelle, bizarre, boursouflée, fanatique et faussement culturelle qu'adorent les journalistes européens depuis cinquante ans (...). Toutes les dix pages ou à peu près, Lévy fonce dans le mur (...). Il écrit comme un étudiant cherchant à remplir sa copie d'examen. »

The New York Times

« Je ne peux pas du tout prendre Lévy au sérieux. J'étais plongé dans son premier article dans Atlantic jusqu'à ce que je tombe sur la phrase " Detroit, sublime Detroit." J'ai éclaté de rire (...). Pour résumer son voyage, BHL a déclaré que l'Amérique était une bonne maîtresse avec laquelle il

Une imposture française

avait passé du bon temps. Nous aurions aimé pouvoir en dire autant. »

The Boston Globe

« Mis à part le fait qu'Alexis de Tocqueville et Bernard-Henri Lévy sont tous les deux français, ils n'ont rien en commun. Tocqueville était un juriste imprégné de pragmatisme et d'idéaux moraux. M.Lévy est un intellectuel à paillettes, beau parleur un peu snob (..). Ses choix concernant les lieux à visiter et les personnes à rencontrer manquent cruellement de discernement (...). On a droit à une postface fastidieuse, sans la moindre conclusion originale. »

Los Angeles Times

« C'est le pire de Lévy (...) Les phrases sont construites comme si les idées et les mots faisaient du stock-car (...) À la fin, Lévy s'interrompt lui-même pour ajouter "mettons mes idées au clair". Si seulement il l'avait fait... »

USA Today

« Lévy a écrit pendant qu'il voyageait. Tocqueville a d'abord voyagé, puis ensuite écrit. Lévy a écrit sur les Américains et lui. Tocqueville a écrit sur l'Amérique, point (...). L'ego affleure à chaque page et ses manies les plus grandiloquentes encore, comme celle de la phrase qui fait une page entière, éloigneront certains lecteurs. »

San Francisco Chronicle

«Bernard-Henri Lévy a cité le nom de l'aristocrate français dans le sous-titre de son dernier livre American Vertigo, Voyage en Amérique dans les pas de Tocqueville. Lévy ne semble pas chausser de la même pointure que Tocqueville.»

The Houston Chronicle

« Bernard-Henri Lévy est une célébrité-philosophe, autoproclamé intellectuel et monsieur-je-sais-tout, prétentieux adepte du name-dropping et exhibitionniste éhonté (...). Le livre se conclut sur 71 pages de réflexions qui représentent un tour de force de langue de bois incompréhensible (...). Apparemment, personne n'a édité ce livre en s'assurant que quelqu'un le comprendra (...). Ce livre n'aura certainement pas l'impact et la longévité de l'original. »

The Globe and Mail (Toronto, Canada)

« Monsieur Lévy n'atteint jamais les sommets de Tocqueville ; en réalité ses réflexions sur l'esprit de démocratie et d'égalité peuvent être remarquablement plates (...) et il passe beaucoup trop de temps à nous dire des choses que nous savons déjà. »

The Economist (Royaume-Uni)

Table

Prologue : «Flatté et inquiet»	11
---------------------------------------	-----------

Première partie : Les réseaux

1. L'homme qui censurait... même Jean-François Kahn !	21
2. L'homme qui surveillait les médias, vissé à son portable.	38

Deuxième partie : Les affaires

3. L'homme qui exploitait la forêt africaine, mais qui ne voulait pas que cela se sache.	57
4. L'homme qui ne crachait pas sur l'argent public, même celui d'Elf.	80
5. L'homme qui ne savait pas qu'il était riche, surtout devant les juges.	87

6. L'homme qui aimait au moins autant les affaires que les livres.	102
7. L'homme qui plombait le cinéma d'auteur mais pas les films d'Arielle Dombasle.	117

Troisième partie : **Les idées... enfin**

8. L'homme qui écrivait tout et son contraire, sur à peu près tout.	135
9. L'homme qui a inventé «le romanquête» avec les généraux algériens.	154
10. L'homme qui s'est approprié la mémoire de Daniel Pearl.	166
11. L'homme qui prétendait conquérir l'Amérique à coups de cocktails.	185

Épilogue : Terribles instincts	203
Revue de presse américaine d' <i>American Vertigo</i>	209